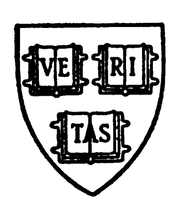
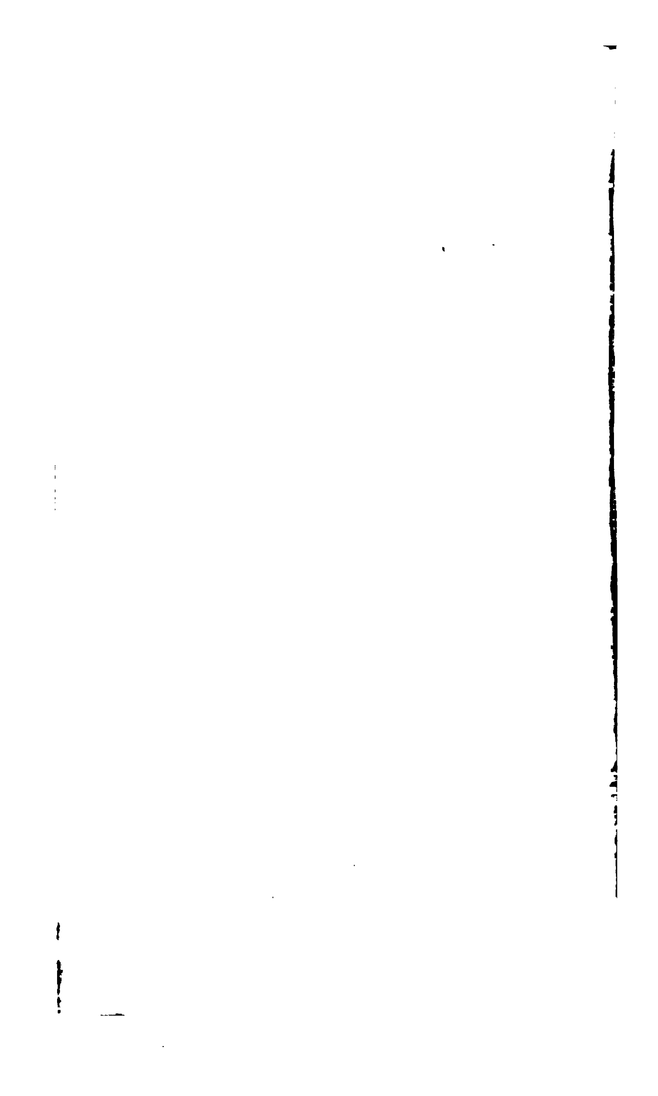
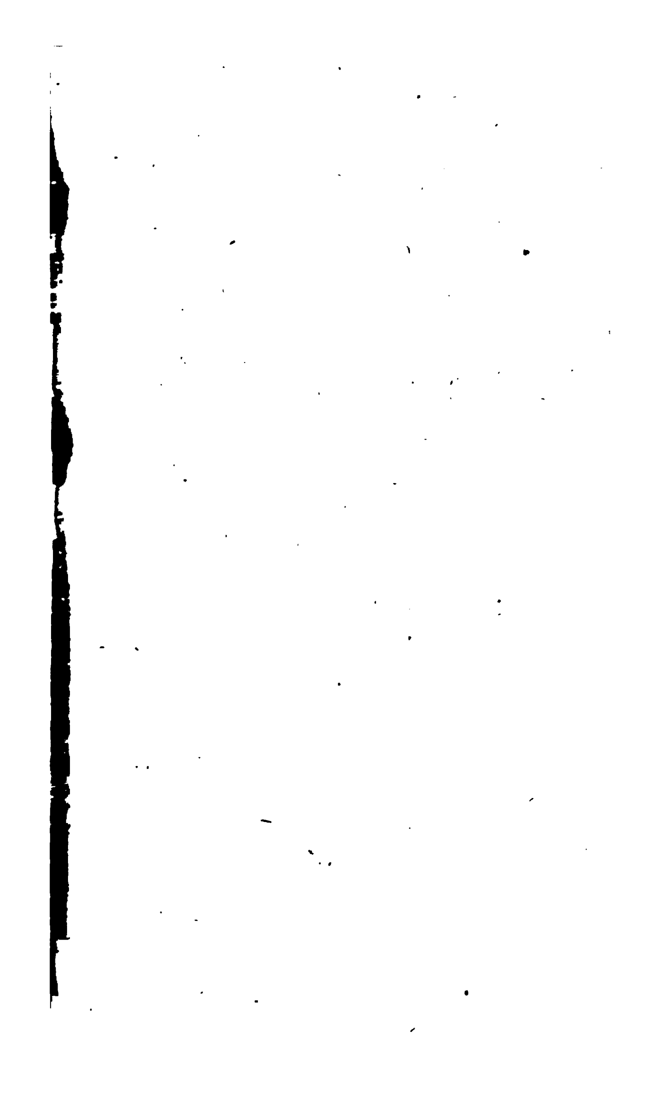
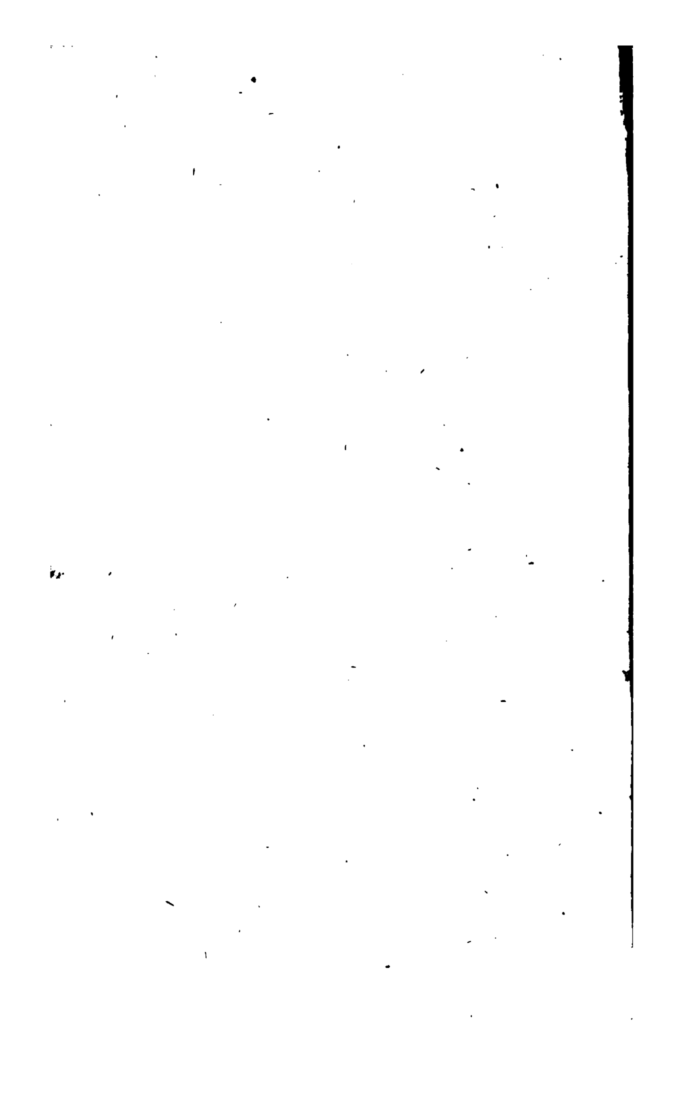

VE
RI
TAS









HISTOIRE

DE

GUZMAN D'ALFARACHE.



HISTOIRE

DE

GUZMAN D'ALFARACHE.

PAR LE SAGE.

TOME PREMIER.



Paris.

CHEZ A. HIARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, Nº 131.

1834.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Les auteurs espagnols mettent presque toujours à la tête des productions d'esprit qu'ils donnent au public des sonnets ou des acrostiches, ou bien des éloges en prose qui leur sont adressés par leurs amis; ce qui d'ordinaire ne fait pas plus d'effet sur les Castillans que les obligeantes approbations de nos livres en font sur les Français.

On a suivi cet usage lorsqu'on a imprimé l'histoire de Guzman d'Alfarache. Nous voyons, au commencement de la première partie, un long discours à la louange de ce roman et du célèbre Mateo Aleman, son auteur. Ce discours est d'un certain Alphonse de Barros, qui s'efforce de faire concevoir une grande opinion de cet ouvrage. Il loue d'abord les peintres qui gardent avec autant de soin dans leurs cabinets les portraits des insignes fripons que ceux des hommes vertueux. Il prétend que les premiers ne sont pas moins propres que ceux-ci à la correction des mœurs, parce que si les uns, par leur vertu, nous excitent à les imiter, les autres, par leurs mauvaises actions, nous inspirent de l'horreur pour le vice. « L'histoire de Guzman d'Alfarache, dit-il ensuite, parlant par enthousiasme, est admirable par la vraisemblance dont elle ne sort jamais, et par la variété des honneurs et des disgrâces qui arrivent

successivement au héros. » Il ajoute que Mateo Aleman mérite les titres « d'excellent historien et de prudent philosophe, par les instructions politiques et morales qu'il cache en habile peintre sous des ombres ; et qu'enfin il a mêlé l'utile et l'agréable, selon le conseil d'Horace. »

A la tête de la seconde partie, il y a un autre éloge d'Aleman, composé par Louis de Valdès, enseigne de la garde espagnole. Ce nouveau panégyriste nous apprend que ce fameux auteur était des environs de Séville ; qu'après avoir exercé pendant plus de vingt années la charge de *Contador de resultas* [1], sous le règne de Philippe II, il quitta la cour, et fit entre autres ouvrages l'histoire fabuleuse de son Guzman.

Si l'on en croit ce Valdès, lorsqu'elle parut pour la première fois en Espagne, elle y fut reçue si favorablement, qu'on appela par excellence son auteur *le divin Espagnol*. Il en a été fait depuis ce temps-là vingt-six éditions. Elle a été traduite en italien, en français, en allemand ; et elle n'a guère moins plu dans toutes ces langues que dans la sienne. Il ne faut pas s'en étonner : tous les romans de cette espèce, pour peu qu'ils aient de sel et de gaîté, ont ordinairement une approbation générale.

D'où vient cela ? c'est que les faits qu'ils contiennent sont des tableaux de la vie civile, des portraits qui corrigent sans qu'on s'en aperçoive, en offrant aux yeux des images qui, passant dans

[1] *Contador de resultas*, maître des comptes de première classe, chargé de tout ce qui est relatif aux fermiers.

l'âme, y font plus d'impression que n'en pourraient faire tous les préceptes de la morale. En un mot, ils instruisent par l'exemple; et instruire ainsi, comme dit si joliment M. Dacier, c'est la fine fleur de la philosophie [1].

Véritablement il y a dans l'histoire de Guzman d'Alfarache beaucoup d'instructions de cette nature-là. Tantôt, par la peinture fidèle d'une action humaine, on vous avertit, en vous divertissant, que vous ne sauriez être trop en garde contre les femmes; et tantôt, dans un caractère ridicule, vous vous voyez comme dans un miroir. Mais l'auteur devait s'en tenir à ces leçons ingénieuses, que Perse appelle parfaitement bien *une règle qui trompe* [2], et ne pas couper à tout moment le fil des aventures de son héros, pour se jeter dans de longues déclamations contre les mœurs. D'où il arrive que la plupart des lecteurs qui veulent suivre l'aventurier, voyant qu'il s'arrête à chaque pas pour leur faire essuyer un sermon, l'abandonnent comme un babillard qui les fatigue et les ennuie, malgré tout son esprit et la vivacité de ses censures.

Il me semble qu'un pareil précepteur de morale, quoi qu'en puisse dire Alphonse de Barros son ami, n'est pas un de ces habiles peintres qui cachent leurs leçons sous des ombres, et que ce n'est point de cette façon qu'Horace veut qu'on

[1] M. Dacier, dans ses Remarques sur la satire IX du livre I d'Horace. (*Note de l'auteur.*)

[2] *Fallere solers regula.* Pers. Sat. V. (*Note de l'auteur.*)

mêle l'utile avec l'agréable. *Quidquid praecipies, esto brevis*, dit ce grand poète. Que vos discours instructifs soient courts, autrement on ne les retiendra point. *Omne supervacuum pleno de pectore manat.* Tout ce qu'il y a de trop s'écoule. C'est autant de bien perdu. Au lieu qu'une instruction laconique, ne faisant que donner matière à des réflexions, laisse aux lecteurs le secret plaisir de les faire.

Aleman a donc trop chargé de moralités son Guzman d'Alfarache. Pour surcroît d'ennui, M. Bremont, qui l'a traduit, les a encore augmentées : surtout dans les endroits qui regardent les gens de justice, il ne finit point. Quand il tient par exemple un juge ou un greffier, il ne les lâche point qu'il n'en ait dit tout le mal qu'on en peut penser. Mais il faut le lui pardonner ; on sait qu'il a fait sa traduction dans les prisons de Hollande : un prisonnier s'égaie volontiers aux dépens de ces messieurs ; cela le soulage. Il n'est donc pas étonnant que les trois quarts et demi du monde, perdant patience en lisant cet ouvrage, demeurent dégoûtés d'un livre qui deviendrait plus utile et plus amusant, si, sans lui rien ôter de ce qu'il a de solide, on pouvait le dépouiller de son air dogmatique.

C'est ce que j'ai voulu essayer, après avoir été excité à ce travail par plusieurs personnes d'esprit, qui m'ont enfin déterminé à l'entreprendre, en m'assurant que je ferais plaisir au public de lui donner une traduction de *Guzman d'Alfarache* purgée des moralités superflues. Il m'a fallu, pour

cet effet, abréger ou même retrancher les écarts de morale qui font perdre de vue le héros. M. Bremont aurait bien dû nous les ôter; mais il aimait trop lui-même le verbiage, pour pouvoir se résoudre à nous rendre ce service : car ce n'était pas un traducteur assez timide pour respecter ce qui lui aurait déplu dans son original, comme on le peut voir par sa préface, où il s'applaudit des changemens qu'il a faits. « J'ai, dit-il, passé le rabot sur plusieurs choses, et ajouté *de petites façons*, qui, sans vanité, n'ont pas gâté l'ouvrage. Ce n'est pas une petite affaire que d'un habit à l'espagnole en faire un à la française, et surtout d'un habit vieux. »

Il est constant que la différence des génies des deux nations peut justifier une grande partie des licences qu'il a prises. Sa traduction n'aurait pas été supportable, si elle eût été littérale. Aussi ne l'est-elle point du tout; et au lieu de ce qu'il a dit, il devait plutôt dire qu'il a coupé en plein drap. Examinons en quoi consistent *ces petites façons*, qu'il se sait si bon gré d'avoir ajoutées à son original. Premièrement, il s'écarte presque à tout moment du texte, pour y faire des supplémens, qui sont à la vérité quelquefois si nécessaires, qu'il faut lui en tenir compte, quoiqu'il les fasse le plus souvent d'une manière trop diffuse.

Il est vrai que Mateo est quelquefois trop concis. S'il s'étend presque toujours plus qu'il ne faudrait lorsqu'il moralise, il rabat cela sur les actions comiques, qu'il raconte trop succinctement. On dirait qu'il appréhende que ses lecteurs ne lui sachent mauvais gré de chercher à les divertir. Il

revient vite à ses réflexions sérieuses. Le copiste, pour éviter ce défaut, tombe dans un autre, en mettant beaucoup du sien dans les aventures comiques; ce qui va souvent si loin, que le *divin Espagnol* n'y a que la moindre part. J'en veux donner un exemple. C'est le tour que Fabia, dame romaine, joue à Guzman, quand il va lui parler la nuit de l'amour que l'ambassadeur d'Espagne a pour elle. M. Bremont en a fait l'épouse du comte Gabrieli des Ursins; et oubliant sa qualité de traducteur, il a composé l'aventure à sa fantaisie. J'ai copié Aleman dans cet endroit. Je crois que le public n'y perdra point assez pour m'en faire un reproche.

Je ne pense pas non plus qu'il s'avise de me chicaner sur la suppression de l'histoire de don Louis de Castro, et de don Rodrigue de Montalve. Comme M. Scarron l'a tirée du livre de *Guzman d'Alfarache*, et qu'il en a fait une de ses meilleures nouvelles, il me siérait mal d'être plus hardi que M. Bremont, qui, malgré *les petites façons* qu'il sait donner aux ouvrages espagnols, n'a pas osé courir le risque de la comparaison.

A l'égard de l'histoire de Daraxa, quoiqu'il ne l'ait pas fidèlement traduite, on ne laisse pas d'y reconnaître presque partout son modèle, et même il l'a fort embellie, en l'augmentant de quelques incidens agréables que j'ai conservés; mais pour me servir de ses propres termes, j'ai passé à mon tour le rabot sur ses additions.

Pour l'histoire de Dorido et de Clorinia, qu'il appelle le comte de Palviano, et Éléonore, il l'a

chargée de tant d'événemens de son invention, que ce n'est plus l'ouvrage de l'auteur espagnol, c'est le sien. Cependant cette histoire, telle que Mateo l'a écrite, toute simple qu'elle est, ne me paraît pas avoir besoin d'être plus composée; aussi l'ai-je traduite presque à la lettre; et l'on jugera peut-être, après qu'on l'aura lue, que M. Bremont aurait pu se passer de l'allonger.

Ce n'est pas que je fasse peu de cas des choses qui y sont ajoutées par ce traducteur; au contraire j'avoue qu'elles sont ingénieusement imaginées, et qu'il a répandu partout un goût galant. Je dirai même encore à sa gloire que sa traduction, en général, est fort égayée et remplie d'expressions si heureuses, que si j'eusse affecté de les éviter toutes, mes lecteurs n'y auraient pas gagné. Je lui rends cette justice, et je déclare que je me suis moins attaché à parler autrement que lui, qu'à faire un ouvrage où les faits de Guzman fussent détaillés tout de suite, sans être interrompus par les dogmes éternels dans lesquels ils sont noyés.

C'est cela que je me suis proposé. Je n'ignore point qu'en retranchant toute la morale superflue de mon auteur espagnol je m'expose à révolter les esprits singuliers, qui ne manqueront pas de me faire un crime d'avoir hasardé une si grande opération : j'en connais entre autres quelques-uns qui n'aiment rien dans *Guzman d'Alfarache* que les moralités. Au lieu que presque tous les lecteurs les sautent, pour suivre les aventures du héros, ils passent eux les aventures, pour en venir aux déclamations. Vous avez beau combattre leur goût,

bien loin de vouloir se laisser persuader, ils ne vous font pas même l'honneur de se defier de leur sentiment. Encore ceux-ci sont-ils du moins de bonne foi, puisqu'ils disent ce qu'ils pensent. Il y en a d'autres qui vantent les tirades de morale, quoiqu'ils n'aient jamais eu la patience de les lire.

Mais qu'il me soit permis de représenter à ces messieurs que je n'ai point fait pour eux ma traduction. Qu'ils s'en tiennent à la première, qui certainement a de quoi les contenter, et qu'ils souffrent sans murmure que la mienne amuse toutes les autres personnes qui ne sont pas de leur goût, c'est-à-dire tout le reste du monde.

HISTOIRE

DE

GUZMAN D'ALFARACHE [1].

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

AVANT-PROPOS.

Curieux lecteur, j'avais tant d'impatience de te conter mes aventures, qu'il s'en est peu fallu que je n'aie débuté par là, sans faire aucune mention de ma famille. Ce que quelque pointil-

[1] *Gusman d'Alfarache*. *Gusmane* est le nom qu'on donne aux cadets gentilshommes, dans la marine, lequel doit venir de *gumena*, gros cordage de vaisseau, câble d'ancre ; et *Alfarache* est le mot *alharaca*, noise, débat, vacarme, crierie, grand bruit pour peu de chose ; d'où *alharaquiento*, enfonceur de portes ouvertes, querelleur, bravache, on sait que l'*f* se change en *h* en espagnol. Quand au personnage lui-même de Guzman d'Alfarache, voici l'idée qu'en donne *le Diable boiteux*, chap. VII : « Ce sont deux véritable *picaros* (fripons); il y en a principalement un qui pourra donner quelque jour au public un détail de ses espiégleries : c'est un nouveau *Guzman d'Alfarache*. » E. J.

leux dialectien n'aurait pas manqué de me reprocher : N'allons pas si vite, ami Gusman, m'aurait-il dit ; commençons, s'il vous plaît, par la définition, avant que d'en venir au défini. Apprenez-nous d'abord quelles gens furent vos parens; ensuite vous nous entretiendrez à loisir de ces beaux faits dont vous avez si grande démangeaison de parler.

Hé bien ! pour faire les choses dans l'ordre, je vais donc mettre sur le tapis mes parens. Si je te racontais leur histoire, je suis sûr que tu la trouverais plus réjouissante que la mienne; mais ne t'imagine pas que j'aille me donner carrière à leurs dépens, révéler tout ce que je sais d'eux : qu'un autre batte s'il veut les cartes, et se nourisse de corps morts, comme la hyène [1], pour moi je prétends, par respect pour la mémoire de mes parens, passer sous silence les choses qu'il ne me conviendrait pas de dire. Je veux même farder si bien celles que je rapporterai, qu'on dise de moi : *Béni soit l'homme qui couvre ainsi les défauts de ses proches*.

Véritablement leur conduite n'a pas toujours été irréprochable, quelques-unes de leurs actions, entre autres, ont fait tant de bruit dans le monde que j'entreprendrais en vain de les rendre blancs

1 *La hyène*. L'*h* n'est pas aspirée, mais elle l'était peut-être du temps de Le Sage, si ce n'est pas une faute d'impression. E. J.

comme neige. Je démentirai seulement les gloses qui ont été faites sur le texte, car, dieu merci, on aime aujourd'hui à commenter. Tout homme qui fait un conte, soit par malice, soit par vanité, y mêle ordinairement du sien, et toujours plus que moins. Telle est la bonne nature de notre esprit : il faut qu'il ajoute des choses de son propre fonds à celles qu'on attend de lui. Je veux t'en citer un exemple.

J'ai connu à Madrid un gentilhomme étranger qui aimait les chevaux d'Espagne. Il en avait deux fort beaux; un aubère [1] et un gris-pommelé. Il aurait souhaité de les emmener dans sa patrie; mais il ne lui est pas permis ni même possible, à cause qu'il était d'un pays trop éloigné; il voulut du moins les emporter en peinture, pour sa propre satisfaction et pour les montrer à ses amis. Il chargea deux peintres fameux d'en peindre chacun un, leur promettant, outre le prix qu'ils conviendraient de faire, un présent à celui qui s'en acquitterait le mieux.

L'un de ces grands ouvriers peignit l'aubère merveilleusement bien, et remplit le reste de sa toile de clairs et d'ombres. L'autre peintre ne tira pas le gris-pommelé avec tant de perfection; mais, en récompense, il orna le haut de son tableau d'arbres, de nuages, d'admirables loin-

[1] *Un aubere.* Un cheval dont le poil est couleur de pêche, entre le blanc (*albus*) et le bai. E. J.

tains, d'édifices ruinés; et il peignit au bas une campagne pleine d'arbrisseaux, de prairies et de précipices. On voyait encore dans un endroit un tronc d'arbres d'où pendait un harnois de cheval, et au pied une selle à la genette, si bien représentée, que l'art ne pouvait aller plus loin.

Quand le gentilhomme vit ces deux tableaux, il fut avec raison, plus frappé de l'aubère que de l'au re, et commençant par payer celui-là, il donna sans marchander ce que l'ouvrier lui demanda, avec une bague par-dessus le marché. L'autre peintre voyant l'étranger si libéral, et croyant mériter encore mieux d'être récompensé que son confrère, mit son ouvrage à un prix excessif. Le cavalier en fut surpris, et lui dit : Mon ami, vous n'y pensez pas; pourquoi voulez-vous que j'achète plus cher votre tableau, qui, sans contredit, est au-dessous de l'autre ? Au-dessous ! répondit le peintre. A la bonne heure pour le cheval : mon confrère peut m'avoir surpassé en cela; mais les seuls arbrisseaux et les ruines qui sont dans mon tableau valent autant que le sien. Il n'était pas besoin, répondit le gentilhomme, que vous fissiez ces arbres et ces bâtimens ruinés; il n'y a que trop de tout cela dans mon pays. En un mot, je ne vous ai ordonné que de peindre mon cheval.

Là-dessus le peintre lui voulut persuader qu'un cheval tout seul n'aurait pu faire qu'un très-mau-

vais effet dans un si grand tableau, au lieu que les ornemens dont il l'avait accompagné lui donnaient beaucoup de relief. D'ailleurs, ajouta-t-il, je n'ai pas cru devoir laisser le cheval sans selle et sans bride, et celles que j'ai faites sont telles, que je ne les troquerais pas contre d'autres toutes d'or. Encore une fois, dit l'étranger, je ne vous ai demandé qu'un cheval, et je veux bien vous payer le vôtre comme bon : à l'égard de la selle et de la bride, vous n'avez qu'à les vendre à qui vous voudrez. Ainsi l'ouvrier, pour avoir plus fait qu'on n'avait exigé de lui, ne fut pas payé de sa peine.

Qu'il y a de peintres semblables dans le monde! On ne leur demande simplement qu'un cheval, et ils veulent absolument faire une selle et une bride. Encore une fois, les commentaires sont à la mode, et l'on n'épargne personne. Juge, lecteur, si l'on a respecté mes parens.

CHAPITRE II.

Quels furent les parens de Guzman, et particulièrement son père.

Mes aïeux et mon père étaient originaires du Levant, mais je les appellerai Génois, attendu que s'étant venus établir à Gênes, ils y furen

agrégés à la noblesse. Ils s'attachèrent au négoce du change et du rechange, emploi ordinaire des nobles de cette ville. Il est vrai qu'ils s'en acquittèrent de façon qu'ils furent bientôt décriés. On les accusa d'usure. Ils prêtaient, disait-on, de l'argent à gros intérêts sur de bonne argenterie pour un temps limité, passé lequel les gages, si l'on n'avait pas été exact à les retirer, leur restaient : quelquefois même ils payaient de défaites les personnes qui venaient les reprendre dans le temps marqué, et l'on était presque toujours obligé de les appeler en justice pour les ravoir.

Mes parens s'entendirent plus d'une fois reprocher ces infamies ; mais comme ils étaient prudens et pacifiques, ils allaient toujours leur train : ils laissaient parler les médisans. En effet, quand on fait bien, pourquoi s'embarrasser du reste ? Mon père fréquentait les églises, portait un rosaire de quinze dizaines, et dont les grains étaient plus gros que des noisettes. Il fallait le voir à la messe ! Humblement proterné devant l'autel, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel, il poussait des soupirs avec tant d'ardeur, qu'il inspirait de la dévotion à tous ceux qui se trouvaient autour de lui. N'est-ce pas lui faire une horrible injustice, que de croire, sur de si beaux dehors, qu'il était capable des vilains trafics dont on l'accusait ? Ce n'est point aux hommes, mais à Dieu seul, qu'il appartient de juger du

cœur d'un homme. J'avoue que si pendant la nuit je voyais un religieux armé d'une épée entrer par une fenêtre dans une maison suspecte, je pourrais le soupçonner de n'avoir pas de bonnes intentions; mais que l'on taxe d'hypocrisie un homme en lui voyant faire des actions chrétiennes, c'est une malignité que je ne puis souffrir.

Quoique mon père se fût bien promis de mépriser tous les bruits qu'on faisait courir de lui dans Gênes, il n'en eut pourtant pas toujours la force. Pour les faire cesser, ou du moins pour ne plus les entendre, il résolut de s'éloigner de cette ville.

Il eut encore, à la vérité, un autre sujet de prendre cette résolution : il apprit que son correspondant à Séville venait de faire banqueroute, et lui emportait une somme assez considérable. A cette fâcheuse nouvelle, voulant courir après le fripon, il s'embarqua sur le premier vaisseau qui partit pour l'Espagne; mais, pour son malheur, il rencontra des corsaires d'Alger qui le firent esclave, avec toutes les personnes qui étaient avec lui.

Le voilà donc dans les fers, fort affligé d'avoir perdu la liberté et de se voir hors d'espérance de rattraper son argent. Dans son désespoir, il prit le turban, et, par des manières insinuantes qui produisent partout un bon effet, ayant eu le

bonheur de plaire à une riche dame d'Alger, il l'épousa.

Cependant on apprit à Gênes qu'il avait été enlevé par des pirates, et cette nouvelle parvint aux oreilles de son correspondant à Séville. Ce voleur en eut d'autant plus de joie, qu'il crut le Génois en esclavage pour toute sa vie. Ainsi, se regardant comme débarrassé d'un homme qui était son principal créancier, et se voyant de l'argent de reste pour satisfaire les autres tant bien que mal, il ne tarda guère à s'accommoder avec eux. De sorte qu'après avoir payé ses dettes, suivant le tarif des banqueroutiers, il se trouva plus en état que jamais de reprendre son premier train.

D'une autre part, mon père, sans cesse occupé de la banqueroute de son correspondant, ne manquait pas d'écrire en Espagne toutes les fois qu'il en avait occasion. Il apprit un jour que son débiteur avait rajusté ses affaires, et qu'il était dans une plus belle passe qu'auparavant. Cela réjouit un peu notre captif, qui se flatta dès ce moment d'en tirer pied ou aile. Il est vrai qu'il avait endossé l'habit turc, et pris pour femme une Algérienne; mais rien ne lui paraissait plus aisé que de sortir de cet embarras. Il commença par persuader à la dame de faire de l'argent comptant de tous ses effets, parce qu'il avait envie, lui dit-il, de se mettre en état de commercer. A l'égard des pierreries qu'elle pouvait avoir,

il n'était nullement en peine de les lui ravir, sans qu'elle eût le moindre soupçon de son dessein.

Lorsqu'il eut tout disposé pour faire son coup de ce côté-là, il ne songea plus qu'à s'assurer de quelque capitaine chrétien qui voulût bien, par compassion et pour quelque argent, le jeter sur les côtes d'Espagne, et il fut assez heureux pour en rencontrer un. C'était un Anglais, homme très-pitoyable et fort pieux, comme ceux de sa nation le sont pour la plupart. Ils prirent ensemble de si justes mesures, que mon père était déjà bien loin avec son trésor, avant que sa femme s'aperçût de sa fuite. Pour surcroît de bonheur, le vaisseau allait à Malaga, d'où il n'y a jusqu'à Séville que trois petites journées. Mon père s'imaginait tenir déjà son banqueroutier, et cette imagination lui causait une joie qui devint parfaite quand il fut à terre. Il se réconcilia d'abord avec l'Église, moins peut-être de peur d'être puni de sa faute en l'autre monde que d'être obligé d'en faire pénitence en celui-ci.

Dès qu'il se vit hors d'une affaire si importante, il s'occupa tout entier de celle de Séville, où il ne manqua pas de se rendre en diligence. On avait eu nouvelle dans cette ville qu'il avait embrassé le mahométisme, et son correspondant en était si persuadé, qu'il jouissait de son argent sans avoir la moindre crainte d'être un jour contraint à le lui restituer. Aussi c'est une chose

plaisante à se représenter que la surprise où il fut de voir le Génois un beau matin entrer chez lui d'un air et sous un habillement qui ne sentait point l'esclave. Il crut, pendant quelques momens, que c'était un fantôme qui lui apparaissait sous la figure de son principal créancier; mais ayant reconnu, malgré lui, que c'était mon père en chair et en os, il demeura bien sot. Il fallut en venir aux éclaircissemens. Alors le banqueroutier, payant d'audace, convint qu'il était juste de compter; mais ils avaient eu ensemble un si grand commerce, que cela demandait une longue discussion : j'ajouterai même, et je le puis hardiment, que dans ce commerce ils avaient fait l'un et l'autre mille friponneries dont eux seuls avaient connaissance; et comme les tours de passe-passe ne se marquent pas sur les livres, mon scélérat de correspondant eut la hardiesse d'en nier les trois quarts, contre cette bonne foi que les voleurs se gardent si religieusement les uns aux autres.

Que te dirai-je enfin! Après bien des paperasses lues et relues, après une infinité de demandes et de réponses accompagnées de reproches et d'injures réciproques, l'accommodement fut que le banqueroutier rendrait une partie, et que son créancier ne perdrait pas tout. De l'eau tombée on en ramasse ce qu'on peut, et certainement mon père avait agi fort prudemment de s'être

fait guérir à Malaga de sa gale d'Alger. S'il n'eût pas pris cette précaution, il ne tenait rien ; il n'aurait pas touché une blanque de sa dette. Un homme du caractère de son correspondant aurait bien pu lui jouer quelque mauvais tour à Séville : peut-être eût-il donné la moitié de sa dette aux bons religieux de la sainte inquisition pour lui faire faire son procès. On peut juger de la disposition où il était à son égard par tous les bruits désavantageux qu'il répandit de lui dans cette capitale de l'Andalousie. Quelles sottises ne dit-il pas à tous les marchands du change, au sujet de deux misérables banqueroutes que le Génois avait faites, et qui véritablement avaient été un peu frauduleuses ! Mais les négocians en font-ils d'autres ? et faut-il tant crier contre un malheureux commerçant qui, pour raccommoder ses affaires dérangées, a recours à une petite banqueroute ? Ce n'est rien entre marchands ; il ne font que se le prêter et se le rendre les uns aux autres. Dans le fond, si c'était un si grand mal, la justice ne prendrait-elle pas soin d'y remédier ? Sans doute. Nous la voyons bien quelquefois, tant elle est sévère, faire fouetter et envoyer des pauvres aux galères pour moins de cinq ou six réaux.

Notre enragé de correspondant ne fut pas satisfait d'avoir diffamé mon père en divulguant les deux banqueroutes ; il poussa la malignité

jusqu'à vouloir lui donner un ridicule dans le monde, en disant qu'il avait plus de soin de sa personne qu'une vieille coquette, et que son visage était toujours couvert de rouge et de blanc. Je conviens que mon père se frisait et se parfumait ; il était idolâtre de ses dents et de ses mains : enfin il s'aimait, et, ne haïssant pas les femmes, il ne négligeait rien de tout ce qu'il croyait devoir leur rendre sa personne agréable. Il donna par là beau jeu à notre correspondant, qui lui fit d'abord quelque tort; mais sitôt que mon père fut un peu plus connu dans Séville, il sut effacer toutes les mauvaises impressions que la médisance avait faites. Il se conduisit d'une manière si honnête, et affecta de montrer dans ses actions tant de droiture et de bonne foi, qu'il gagna l'estime et l'amitié des meilleurs marchands de cette ville.

Il pouvait bien avoir en tout la valeur de quarante mille livres, tant de ce qu'il avait arraché des griffes de son correspondant que de ce qu'il avait apporté d'Alger : ce qui n'était pas une petite somme pour lui, qui savait à merveille trancher du gros négociant. Personne à la bourse ne faisait autant de bruit que lui ; si bien, qu'après quelques années il fut en état d'acheter une maison à la ville et une autre à la campagne. Il les meubla toutes deux magnifiquement, et surtout sa maison de plaisance qui était à Saint-Jean d'Al-

farache, dont j'ai pris la seigneurie. Mais comme il aimait fort les plaisirs, cette maison le ruina par les fréquentes occasions qu'elle lui fournit de faire de la dépense. Insensiblement il négligea ses affaires, s'en reposa sur des commis, et, pour soutenir la figure qu'il faisait, il s'avisa de jouer et de faire jouer chez lui de riches marchands qu'il engageait au jeu, après les avoir régalés, et qui avaient toujours le malheur de perdre leur argent.

CAPITRE III.

Guzman raconte comment son père fit connaissance avec une dame, et ce qu'il en arriva.

Telle était la vie que menait mon père, lorsque, se trouvant un jour dans la place du Change avec plusieurs de ses confrères, il découvrit de loin un baptême qui allait à Saint-Sauveur, et qui paraissait être de personnes de condition. Tout le monde s'empressa d'abord à le voir passer, et cet empressement venait de ce qu'on disait tout bas que c'était un enfant de qualité qu'on portait à l'église pour y être baptisé à petit bruit.

Mon père le suivit comme les autres jusque dans Saint-Sauveur. Il s'approcha des fonts de baptême, moins pour être spectateur de la céré-

monie qui se préparait, que pour observer une dame qu'un vieux commandeur conduisait, et qui, selon toutes les apparences, devait nommer l'enfant avec ce cavalier suranné. La dame avait la taille belle et très-bon air. Le Génois en fut frappé. Quoiqu'en négligé, elle avait des grâces qu'il admirait; et comme elle se découvrit un instant, il vit un visage qui acheva de le charmer. Aussi n'y avait-il point à Séville de femme plus aimable. Il eut toujours la vue attachée sur la dame, qui s'en aperçut avec plaisir; car les belles ne sont pas fâchées qu'un homme les regarde, quand il serait de la lie du peuple. Elle examina de son côté le marchand avec beaucoup d'attention; et ne le jugeant pas indigne d'être favorisé d'un tendre regard, elle lui en lança un qui fit sur lui tout l'effet qu'elle désirait. Il en fut si troublé, si hors de lui-même, qu'il ne savait plus où il en était. Il n'oublia pas néanmoins, malgré le désordre où il se trouvait, de la faire suivre après la cérémonie, pour être informé de sa demeure et de sa condition. Il apprit qu'elle était la maîtresse de ce commandeur, qui la logeait chez lui et l'entretenait à grands frais du bien des pauvres, je veux dire des biens ecclésiastiques qu'il retenait de deux ou trois gros bénéfices qu'il possédait.

Mon père fut d'autant plus satisfait de cette heureuse découverte, qu'il était persuadé qu'une

pareille commère ne pouvait pas être fort contente de son vieux compère. Dans cette pensée, il chercha toutes les occasions de la revoir et de lui parler; mais il eut beau tous les matins courir les églises, dans l'espérance de la retrouver, il ne put jamais la rencontrer sans son amoureux vieillard, qui ne pouvait la perdre de vue. Toutes ces difficultés ne servirent qu'à irriter les feux du nouveau galant et qu'à lui aiguiser l'esprit. Il fit si bien, à force de présens et encore plus de promesses, qu'il gagna une duègne telle qu'il la lui fallait pour réussir dans son entreprise. C'était une bonne vieille qui entrait librement chez le commandeur, à la faveur d'un rosaire qu'elle avait toujours à la main. Tout vieux routier qu'il était, il ne se défiait nullement d'elle. Cette fausse dévote, vrai suppôt de Satan, mit le feu aux étoupes en parlant sans cesse à la dame de l'amour et de la persévérance du Génois, dont elle ne manquait pas de lui exagérer le mérite. La dame n'était pas tigresse : elle prêta volontiers l'oreille aux discours de la vieille, et la chargea même de dire au nouvel amant qu'il pouvait tout espérer. Il est constant qu'elle penchait plus de ce côté-là que de l'autre. Le commandeur était un personnage fort dégoûtant, incommodé de la gravelle et souvent de la goutte; et le marchand paraissait un jeune gaillard alerte et vigoureux. Il n'y avait point à balancer entre eux pour une

jolie femme. Mais comme la prudente dame aimait encore plus par intérêt que par tendresse de cœur, elle ne laissa pas de se trouver embarrassée. Elle faisait trop bien ses affaires avec son vieillard, pour avoir envie de perdre sa pratique; et en même temps, se voyant jour et nuit obsédée de ce jaloux, elle désespérait de pouvoir impunément entretenir un commerce secret avec le Génois.

Cependant cette dame et celui-ci convinrent de leurs faits par l'entremise de la duègne; après quoi, il ne fut plus question que du moyen dont ils se serviraient pour avoir une entrevue et de l'endroit où ils l'auraient : mais rien n'est impossible à l'amour. Dès que deux amans sont d'accord, les montagnes mêmes se séparent pour leur ouvrir un passage. La dame, qui était une maîtresse femme, imagina l'expédient que je vais te rapporter. Elle proposa au bon commandeur de s'aller promener à Gelves, où il avait une maison de plaisance, et d'y passer la journée. C'était dans le beau temps. Le galant suranné accepta la proposition, moins par complaisance que parce qu'elle était fort de son goût. Ils avaient déjà fait tous deux cette partie plus d'une fois, et le vieillard se plaisait infiniment à cette campagne. L'Andalousie, sans contredit, est le plus agréable pays de toute l'Espagne, et l'Andalousie n'a point de quartier si charmant, ni qu'on puisse appeler

à plus juste titre le paradis terrestre, que Gelves et Saint-Jean d'Alfarache, qui sont deux villages voisins, que le Guadalquivir arrose de ses eaux. Cette fameuse rivière fait tant de détours autour d'eux, qu'on dirait qu'elle s'en éloigne à regret : aussi trouvez-vous là des jardins, des fleurs, des fruits, des bocages, des fontaines, des grottes, des cascades, en un mot, tout ce qui peut délicieusement flatter la vue, le goût et l'odorat.

La partie faite, on en arrêta le jour; et quand il fut arrivé, on envoya de grand matin des domestiques à Gelves, pour y préparer toutes choses. Quelques heures après, le commandeur et sa mignonne se mirent en chemin avec la duègne, qui était de toutes les fêtes et qui ne fut point de trop à celle-là, tous trois montés sur de pacifiques mules et suivis de deux valets. Lorsqu'ils furent à quatre ou cinq cents pas de la maison de plaisance de mon père, devant laquelle il fallait passer, il prit tout à coup à la jeune dame une colique de commande si violente, qu'elle pria le vieillard d'ordonner qu'on fît halte là, s'il ne voulait la voir mourir; puis, se laissant aller de dessus sa selle tout doucement à terre, comme une personne à demi morte, elle demanda d'une voix faible qu'on la délaçat, en disant qu'elle n'en pouvait plus. Le vieux soupirant, qui faisait assez connaître la vive douleur dont son âme était

saisie, ne savait que dire, ni encore moins que faire, pour secourir sa maîtresse; mais la vieille, jouant alors son rôle, représenta d'un air prude à la dame, que la bienséance ne permettait pas de la soulager sur un grand chemin; outre que le lieu n'était pas commode pour cela, qu'il valait beaucoup mieux qu'elle se traînât comme elle pourrait, ou se laissât porter jusqu'à la maison qu'ils voyaient assez près de là, et qui, selon toutes les apparences, appartenait à d'honnêtes gens : qu'ils ne refuseraient pas, s'ils étaient chrétiens, de donner quelque secours à une dame qui en avait si grand besoin. Le commandeur approuva l'avis de la duègne : et la bonne pièce de malade dit là dessus qu'on fît d'elle tout ce qu'on voudrait; mais qu'il ne lui était pas possible, avec les cruelles douleurs qu'elle sentait, de marcher jusque là. Aussitôt les deux valets la prirent entre leurs bras pour la porter, tandis que le vieillard affligé allait devant pour parler aux personnes de cette maison, et les engager, par ses prières, à y recevoir sa dame pour quelques heures.

Je t'ai déjà dit, ami lecteur, que cette maison était celle de mon père. Il y avait dedans une vieille gouvernante à laquelle il en avait confié le soin, et qui en savait pour le moins aussi long que lui. Il n'eut pas besoin de lui donner d'amples instructions sur ce qu'elle devait faire pour

le servir. D'abord qu'elle entendit frapper à la porte, elle y courut; et feignant d'être étonnée de voir un homme qu'elle ne connaissait point, elle lui demanda, comme en tremblant, ce qu'il souhaitait. Je voudrais, lui répondit le cavalier, qu'une dame que je conduis à Gelves, et qui vient de se trouver mal à quelques pas d'ici, pût, sans vous incommoder, se reposer un moment chez vous, et que vous nous permissiez de la soulager par quelque remède. S'il ne s'agit que de cela, reprit la gouvernante, vous aurez tout lieu d'être content; il n'y a dans cette maison que des gens de bien, et qui se plaisent à exercer la charité. Comme elle achevait ces paroles, la prétendue malade, que les deux valets apportaient, arriva. Vous le voyez, s'écria douloureusement le commandeur : il vient de lui prendre tout à l'heure une maudite colique dont elle est prête à mourir. Entrez, seigneur cavalier; entrez, madame, dit la gouvernante. Soyez tous deux les bien venus; je suis fâchée seulement que mon maître ne soit pas ici pour vous recevoir : il n'épargnerait rien pour vous traiter de la manière dont vous paraissez mériter de l'être; mais, en son absence, je vais remplir le mieux qu'il me sera possible les devoirs de l'hospitalité.

La première chose que fit la gouvernante fut de faire porter la malade dans une fort belle chambre où il y avait un magnifique lit, qui

n'était qu'à demi garni, et qu'on avait exprès mis en état, pour ôter au vieux jaloux tout sujet de soupçonner le tour qu'on lui jouait. Mais tout étant prêt, draps parfumés, oreillers fins et couvertures de satin piquées, on eût bientôt préparé le lit, et couché dedans la dame, qui ne cessait de se plaindre de l'opiniâtreté de son mal. La gouvernante et la duègne, également disposées à faire de bonnes œuvres, commencèrent, comme à l'envi, à chauffer des linges, que la dame poussait doucement vers ses pieds, à mesure qu'on les lui mettait sur le ventre; sans quoi elle aurait été indubitablement incommodée de cette chaleur, puisque, malgré tout le soin qu'elle prenait de s'en défendre, peu s'en fallut qu'elle n'eût des vapeurs. On lui fit aussi avaler du vin chaud, dont elle se serait fort bien passée; de sorte que, pour prévenir quelque autre remède qui aurait pu lui être encore plus désagréable, elle témoigna qu'elle se sentait soulagée, et que, si on la laissait en repos seulement un quart d'heure, elle serait entièrement guérie. Le bon vieillard fut bien aise qu'elle eût envie de reposer : cela lui parut une marque certaine qu'elle se portait mieux. Ainsi, pour lui donner la satisfaction qu'elle demandait, il sortit de la chambre, dont il n'oublia pas de fermer la porte, recommandant aux domestiques de ne point faire de bruit. La duègne

seule demeura par son ordre auprès de la malade, comme une garde dont elle pourrait avoir affaire. Pour lui, il alla se promener dans le jardin, en attendant l'heureux moment de revoir sa chère maîtresse délivrée de sa colique.

Il est, je crois, inutile de te dire que mon père pendant ce temps-là était dans cette maison, où je puis t'assurer qu'il ne dormait pas. Il se tenait caché dans un cabinet, d'où, après avoir entendu tout, et aperçu par une fenêtre le commandeur dans le jardin, il se glissa dans la chambre de la jeune dame par une petite porte que couvrait une tapisserie. La duègne, de peur de surprise, se mit en sentinelle d'un côté, tandis que de l'autre la gouvernante, suivant les ordres qu'elle avait reçus, observait le vieux jaloux. Alors les deux amans, croyant n'avoir rien à craindre, eurent ensemble une tendre et vive conversation, qui dura deux bonnes heures, et à laquelle, si je ne me trompe, je dois la naissance.

Déjà le soleil commençait à se faire sentir dans le jardin, malgré l'ombrage des bosquets et la fraîcheur des eaux. Le vieux galant, n'y pouvant plus résister, et avec cela plein d'impatience d'apprendre des nouvelles de sa nymphe, prit le parti de regagner la maison; mais il y retourna d'un pas si grave, que les deux surveillans eurent tout le loisir d'en avertir le Génois, qui se ren-

ferma promptement dans le cabinet. La dame, que je puis désormais appeler ma mère, fit semblant d'être encore tout endormie, quand le vieillard entra dans sa chambre ; et comme si le bruit qu'il avait fait en entrant l'eût réveillée, elle se plaignit de ce qu'il n'avait pas la complaisance de la laisser reposer un quart d'heure. Comment, un quart d'heure! s'écria-t-il. Par vos beaux yeux, ma mie, il y a plus de deux mortelles heures que vous dormez. Non, non, répliqua-t-elle, il n'y en a pas seulement une demie ; il me semble que je ne fais que de m'endormir : mais quelque temps qu'il y ait, ajouta-t-elle, je sens que je n'ai jamais eu plus besoin de repos. Peut-être disait-elle la vérité, quoiqu'elle ne parlât ainsi que pour mentir. Elle prit pourtant un air gai, en assurant le commandeur qu'elle se portait beaucoup mieux, grâce aux remèdes q'on lui avait donnés : ce qui causait une joie infinie au bon homme. Il proposa lui-même à sa fidèle maîtresse de passer la journée en cet endroit, attendu que la chaleur était devenue trop grande pour qu'ils osassent se remettre en chemin, et que d'ailleurs ils se trouvaient dans une maison plus jolie que celle où ils avaient compté d'aller. La dame fut assez complaisante pour y consentir, à condition toutefois que les personnes du logis l'auraient pour agréable. Là dessus le vieux galant en demanda la permission

à la gouvernante, qui lui répondit qu'il pouvait faire dans cette maison tout ce qu'il y jugerait à propos ; que son maître, bien loin de le trouver mauvais, en serait ravi. Les voilà donc résolus de s'arrêter là. Aussitôt ils envoyèrent un de leurs valets à leur maison de Gelves, avec ordre de dire aux autres domestiques, qui y étaient déjà, de se rendre auprès d'eux avec leur provisions.

Tandis que le commandeur s'occupait de ces soins, mon père sortit de la maison à la dérobée, monta vite à cheval et piqua vers Séville, pour se montrer seulement à la bourse, et s'en revenir ensuite souper et coucher à Saint-Jean d'Alfarache : ce qu'il avait coutume de faire presque tous les soirs. Le temps lui parut un peu long ; mais outre qu'il devait être assez content de sa journée, il hâta son retour et arriva sur les six heures à sa maison de plaisance. Son rival suranné s'empressa d'aller au devant de lui pour le prier d'excuser la liberté qu'il avait prise. Grands compliments de part et d'autre, surtout de celle de mon père, à qui les belles paroles ne coûtaient rien, et qui, par ses manières honnêtes et polies, enleva tout à coup le cœur du veillard. Ce bon homme le conduisit lui-même à la dame, qui venait d'entrer dans le jardin, où, si l'on ne pouvait pas encore se promoner, on n'était pas du moins fort incommodé du soleil. Le rusé marchand la

salua comme une personne qui lui aurait été inconnue ; elle le reçut avec tant de dissimulation, qu'on eût dit qu'elle ne l'avait vu de sa vie.

En attendant l'heure de la promenade, ils entrèrent tous trois dans un cabinet de verdure, où il faisait d'autant plus frais, qu'il était sur le bord de la rivière. Ils se mirent a jouer à la prime, et la dame gagna ; le Génois étant trop galant pour ne pas se laisser perdre. Après le jeu, ils firent plusieurs tours d'allées, et le plaisir de la promenade fut suivi d'un bon souper, qui dura si lòng-temps, qu'ils ne se levèrent de table que pour s'en retourner par eau à Séville, dans une petite barque ornée de feuillages et de fleurs. Cette barque appartenait à mon père qui l'avait fait ajuster ainsi pour se rendre plus agréablement de sa maison de campagne à la ville : ce qui lui arrivait quelquefois. Pour comble de satisfaction, ils entendirent des concerts de musique agréables, formés par des chanteurs et des joueurs d'intrumens qui descendaient comme eux le Guadalquivir dans un bateau qui suivait le leur. Enfin la dame et son vieux galant, après s'être fort réjouis, remercièrent le marchand de la généreuse réception qu'il leur avait faite. Le commandeur particulièrement en était si pénétré de reconnaissance, qu'il s'imaginait ne pouvoir assez le lui témoigner ; et je crois qu'il n'aurait jamais pu se résoudre à le quitter, sans l'espérance qu'il

avait de le revoir le lendemain, tant il avait conçu d'amitié pour lui dès ce jour-là.

Cette amitié fut si bien ménagée par la dame et par le Génois, qu'elle ne finit qu'avec la vie du commandeur, lequel, à la vérité, n'alla pas loin depuis ce temps-là. C'était un corps usé, un vieux pécheur qui avait fait un usage immodéré des plaisirs, sans s'embarrasser si l'on trouverait cela bon dans ce monde, et sans craindre qu'on le trouvât mauvais dans l'autre. J'avais déjà quatre ans quand il mourut; mais je n'étais pas son seul héritier au logis. Le bon homme avait eu d'autres enfans de quelques maîtresses qu'il avait entretenues avant ma mère, et nous étions tous chez lui comme des pains de dîmes, chacun de sa fournée. Dans le fond, peut-être n'était-il pas plus leur père que le mien. Quoi qu'il en soit, comme j'étais le plus jeune de mes frères, et que la faiblesse de mon âge ne me permettait pas de me servir de mes mains aussi bien qu'eux, j'aurais eu peu de part à l'héritage du défunt, si je n'avais pas eu dans ma mère une personne fort propre à suppléer à ce défaut. Mais c'était une femme d'Andalousie, c'est tout dire. Elle n'avait point attendu, pour faire son paquet, que le vieillard fût mort. Dès qu'elle l'avait vu abandonné des médecins, elle s'était saisie du plus beau et du meilleur, ne laissant à mes cohéritiers que des guenilles. Étant maîtresse dans la mai-

son, et ayant les clefs de tout, il lui avait été facile de divertir les effets les plus précieux. Le jour qu'il mourut, on fit un ravage effroyable dans sa maison. Dans le temps qu'il rendait l'âme, on lui prit jusqu'aux draps de son lit. Dans ses derniers momens tout fut pillé et enlevé. Il ne restait que les quatre murailles, lorsque les parens arrivèrent la gueule, comme on dit, enfarinée. Ils eurent beau regarder partout, ils virent bien qu'on les avait prévenus, et il leur fallut encore, par honneur, faire les frais des funérailles. Elles furent, je l'avoue, très-modestes, et l'on n'y répandit point de larmes. On ne pleure pas les morts qui ne laissent rien : c'est aux héritiers seuls à paraître affligés; ils sont payés pour cela.

Les parens du commandeur avaient pourtant compté sur une riche succession. Ils ne pouvaient comprendre comment un homme qui avait plus de quinze mille livres de rente en bénéfices mourait dans un état si misérable. Ils avaient vu sa maison meublée d'une manière convenable à sa qualité. Ils ne doutèrent point qu'on n'eût volé ses effets. Ils firent faire sur cela de grandes informations. Peine inutile! Ils eurent recours ensuite aux monitoires, qui furent affichés aux portes des églises, où ils sont encore. Les voleurs ont l'estomac bon; ils ne rendent jamais ce qu'ils ont pris : les excommuuications ne les épouvantent point. Après tout, ma mère avait une très-bonne

raison pour posséder sans inquiétude les nippes du commandeur ; car, peu de temps avant qu'il mourût, il lui disait quelquefois, quand il visitait son coffre-fort où ses bijoux, ou qu'il faisait emplette de quelque beau meuble : *Tenez, mon cher cœur, tout ceci vous appartient.* Quand ces donations, qu'elle regardait comme faites en bonne forme, n'auraient pas été capables de lui mettre la conscience en repos, elle croyait qu'une jolie femme, qui avait pu se résoudre à passer quelques années avec un vieillard dégoûtant, méritait bien d'en être l'héritière. Aussi d'habiles docteurs, qu'elle consulta sur ce point, levèrent tous ses scrupules, en l'assurant que c'était une chose qui lui était due.

CHAPITRE IV.

Le père de Guzman se marie, et meurt peu de temps après son mariage. Suites de cette mort.

Après la mort du commandeur, à qui Dieu fasse miséricorde, sa chaste veuve eut un galant, et moi un père tout retrouvé, dans la personne du Génois, qui devint à son tour le patron de la case. Cette habile femme avait eu l'adresse de leur persuader à tous deux en particulier que j'étais leur fils, tantôt en disant à l'un que j'étais

sa vivante image, et tantôt en disant à l'autre que lui et moi nous nous ressemblions comme deux œufs. Heureusement je ne pouvais manquer d'être d'un sang noble, soit que je dusse mon existence au commandeur, soit que je fusse de la façon du Génois. Pour du côté maternel, je suis d'une noblesse incontestable. J'ai cent fois ouï dire à ma mère que mon aïeule, qui toute sa vie s'était piquée de chasteté comme elle, comptait parmi ses alliés tant d'illustres seigneurs, qu'on aurait pu faire de sa famille un arbre généalogique aussi grand que celui de la maison de Tolède.

Malgré tout cela, je ne voudrais pas jurer que ma discrète mère, n'eût point un troisième galant de race roturière : une femme qui ne se fait pas une affaire de tromper un homme est bien capable d'en tromper deux. Mais par instinct, ou sur la bonne foi de ma mère, j'ai toujours regardé le noble Génois comme le véritable auteur de ma naissance. Je puis t'assurer que de son côté, mon père ou non, il nous aimait, ma mère et moi, avec une extrême tendresse. Il le fit assez connaître par la résolution hardie qu'il s'avisa de prendre : il résolut d'épouser cette dame, que l'on appelait, dans Séville, *la commandeuse*. Il n'ignorait pas la réputation qu'elle avait, ni qu'il allait se faire montrer au doigt dans la ville. Qu'importe? c'était un homme qui savait bien ce

qu'il faisait. Dès le temps qu'il lia connaissance avec elle, ses affaires commençaient à se gâter, et cette galanterie ne servit pas à les améliorer. La dame, qui était fort ménagère, et encore plus friponne, avait si bien su mettre à profit les faveurs qu'elle avait accordées, qu'elle possédait au moins dix mille bons ducats. Avec une somme si considérable, mon père se sauva d'une nouvelle banqueroute qu'il était sur le point de faire, et se trouva plus en état que jamais de figurer parmi les gros négocians. Il aimait le faste, l'éclat et le bruit; c'était là sa passion dominante: mais comme il ne pouvait la satisfaire long-temps sans retomber dans le même embarras d'où l'argent de ma mère l'avait tiré, il arriva, quelques années après son mariage, qu'il se vit obligé de faire sa dernière banqueroute. Je dis sa dernière, car, se voyant alors sans ressource, et dans l'impuissance d'entretenir sa famille sur un bon pied, il aima mieux se laisser mourir de chagrin que de survivre à sa prospérité.

La vie eut plus de charmes pour ma mère, qui soutint avec assez de fermeté le changement de notre fortune. Cependant la mort de mon père l'affligea vivement. Nos maisons n'étaient plus à nous : il avait fallu les abandonner aux créanciers. Il ne nous restait de tous nos biens que quelques bijoux avec une grande quantité de meubles assez beaux ; ma mère en fit de l'argent,

et prit le triste parti de se retirer dans une petite maison pour y vivre tranquillement. Ce n'est pas qu'elle n'eût pu soutenir encore notre ménage par de nouvelles galanteries : quoiqu'elle eût déjà quarante ans, elle s'était toujours si bien conservée, que ce n'était pas une conquête à dédaigner ; mais elle aurait été obligée de faire les avances, et c'est à quoi elle ne pouvait se résoudre, après avoir vu toute sa vie les hommes rechercher ses bonnes grâces avec empressement. Cette noble fierté s'accordait si mal avec nos affaires domestiques, qu'elles empiraient à vue d'œil.

Je ne doute pas que ma mère n'ait mille et mille fois souhaité d'avoir une fille au lieu de moi, et véritablement cela eût été plus avantageux pour elle ; une fille lui aurait servi de support, comme elle avait été elle-même celui de ma grand'mère, dont il faut que je te fasse un éloge détaillé. Mon aïeule maternelle était dans ses beaux jours une des plus belles personnes du royaume ; elle avait beaucoup d'esprit et entendait son monde parfaitement bien. Elle ne recevait ordinairement dans sa maison que de jeunes seigneurs qui avaient envie de se polir ; et l'on pouvait dire qu'ils savaient vivre quand ils avaient pris de ses leçons pendant quelques années. Mais ce qu'on doit le plus admirer, c'est qu'elle avait le rare talent de faire régner entre ses écoliers

une parfaite union ; ils n'avaient jamais ensemble le moindre démêlé. Pendant qu'elle s'attachait à façonner ces jeunes gens, il arriva qu'elle eut ma mère par un coup de hasard ; elle ne manqua pas de leur en faire honneur à chacun en particulier, et de trouver que sa fille leur ressemblait à tous par quelque endroit. Voilà votre bouche, disait-elle à celui-ci ; voilà vos yeux, disait-elle à celui-là ; vous ne sauriez désavouer cette enfant. Pour mieux le leur persuader encore, lorsqu'elle tenait ma mère entre ses bras, elle affectait toujours de l'appeler du nom du cavalier qui était présent ; et, supposé qu'il y en eût deux, ce qui n'était pas extraordinaire, elle l'appelait tout court *Dona Marcella*, qui était le nom propre de ma mère : il y aurait aussi de l'injustice à lui contester le *Dona*, puisqu'on ne peut la soupçonner de n'être pas une fille de qualité. Mais pour t'apprendre quelque chose de plus positif touchant sa naissance, tu sauras que ma grand'mère parmi ses galans en avait un qu'elle aimait plus que tous les autres ; et, comme ce seigneur était un Guzman, elle jugea qu'elle pouvait en conscience faire descendre sa fille d'une aussi grande maison. C'est du moins ce que mon aïeule a dit confidemment à ma mère, en l'assurant même qu'elle la croyait fille d'un seigneur, parent fort proche des ducs de Médina Sidonia.

Tu vois donc bien que ma grand'mère était une femme admirable pour les intrigues d'amour; néanmoins, aimant autant la dépense qu'elle l'aimait, bien loin d'amasser des richesses immenses dans le trafic des plaisirs, elle aurait couru risque dans sa vieillesse de sentir l'indigence, si la fleur de la beauté de sa fille n'eût commencé d'éclore à mesure que celle de la sienne se flétrissait. La bonne dame avait beaucoup d'impatience de voir sa petite Marcelle assez formée pour être établie; et la trouvant à douze ans fort avancée pour son âge, elle ne différa point à la pourvoir. Un marchand nouvellement arrivé du Pérou, et plus riche qu'un juif, en devint le premier possesseur, moyennant quatre mille ducats dont il fit présent à mon aïeule, qui, donnant chaque jour au marchand quelque successeur libéral, vécut par ce moyen toute sa vie dans l'abondance.

Il eût donc fallu à ma mère une fille à ma place, ou du moins avec moi; ma sœur nous aurait servi de port dans notre naufrage, et nous aurions bientôt fait fortune à Séville, où il y a des marchands pour tout. C'est la retraite des honnêtes gens qui n'ont pour tout bien que de l'esprit; c'est la mère des orphelins et le manteau des pécheurs. En tout cas, si cette ville eût trompé notre attente, nous aurions été tout droit à Madrid, où l'on peut dire qu'on est en fonds quand

on possède un semblable joyau. Si d'abord nous n'avions pas trouvé à le vendre, nous aurions pu du moins le mettre en gage, et faire toujours à bon compte une chère de prince. Je ne suis pas plus maladroit qu'un autre, et je crois qu'avec une jolie sœur je n'aurais pas manqué de parvenir à quelque bon emploi ; mais enfin le ciel en voulut ordonner autrement, et me rendre fils unique pour mes péchés.

J'entrais alors dans ma quatorzième année, et comme j'avais déjà du sentiment, la misère dont nous étions menacés me fit prendre la résolution d'abandonner ma mère et ma patrie pour aller chercher fortune ailleurs. Je me proposai de voyager pour apprendre à connaître le monde, et j'avais raison de vouloir commencer de bonne heure. Ma plus grande envie toutefois était de passer par Gênes pour y voir mes parens paternels. Si bien qu'un beau jour, ne pouvant résister plus long-temps au désir qui me pressait d'exécuter mon dessein, je sortis de Séville la tête pleine de chimères et la bourse presque vide d'argent.

CHAPITRE V.

Guzman quitte sa mère et sort de Séville. Sa première aventure dans une hôtellerie.

Comme je me souvenais d'avoir ouï dire qu'il importait aux aventuriers de se parer de noms de conséquence, sans quoi ils passeraient pour des misérables dans les pays étrangers, je me donnai le nom de Guzman que portait ma mère, et qui sans doute était le plus honorable de notre maison : j'y ajoutai la seigneurie d'Alfarache. Cela me sembla fort bien imaginé; et me voilà déjà dans mon esprit l'illustre seigneur Guzman d'Alfarache.

Ce seigneur de fraîche date, ne s'étant mis en chemin que l'après-dînée, n'alla pas fort loin le premier jour, quoiqu'il marchât aussi vite que si on l'eût poursuivi, ou qu'il eût cru ne pouvoir assez tôt s'éloigner de Séville. Effectivement je bornai ma journée à la chapelle Saint-Lazare, à une demi-lieue de cette ville. J'étais déjà las; je m'assis sur les degrés de l'église, où, remarquant que la nuit approchait, je commençai à m'attrister et à sentir quelque inquiétude sur ce que je deviendrais. Là dessus il me vint une idée pieuse que je contentai: j'entrai dans la chapelle où je

me mis à prier Dieu de m'inspirer. Ma prière fut fervente, mais courte, car on ne me donna pas le temps de la faire longue. L'heure de fermer l'église arriva; l'on m'obligea de sortir, et on me laissa sur le perron, où je demeurai fort en peine de ma personne.

Représente-toi en effet, pour un moment, à la porte de cette chapelle, un enfant de famille, aussi chéri qu'un fils de marchand de Tolède, et nourri dans l'abondance; considère que je ne savais où aller ni à quoi me déterminer. Il n'y avait là ni près de là aucune hôtellerie; je ne voyais que de l'eau claire qui coulait à quelques pas de moi: le mauvais commencement de voyage! Pour comble de misère, mon ventre m'avertissait qu'il était temps de souper. Je connus alors la différence qu'il y a entre un homme qui a faim et un homme rassasié: entre celui qui se voit à une bonne table et celui qui n'a pas un morceau de pain à manger. Ne sachant donc que faire ni à quelle porte aller frapper, je me résolus à passer la nuit sur le perron, puisque la nécessité le voulait ainsi. Je m'y couche tout de mon long, le nez et les yeux couverts de mon manteau, mais non sans appréhension d'être dévoré par les loups, que je m'imaginais entendre autour de moi.

Le sommeil pourtant vint suspendre mes inquiétudes, et se rendit si bien maître de mes sens,

que je ne me réveillai que deux heures après le lever du soleil; encore ne fut-ce qu'au bruit que firent avec des tambours plusieurs paysannes qui allaient en chantant et en dansant apparemment à quelque fête. Je me levai promptement, n'ayant aucune peine à quitter mon gîte; et trouvant en cet endroit divers chemins qui m'étaient également inconnus, je choisis le plus beau en disant: Puisse cette route, que je prends au hasard, me conduire tout droit au temple de la fortune! Je faisais comme un ignorant médecin de la Manche, qui portait ordinairement un sac rempli d'ordonnances, et qui, quand il était auprès d'un malade, en tirait la première qui se rencontrait sous sa main, et disait: *Dieu te la donne bonne.* Mes pieds faisaient l'office de ma tête, et je les suivais sans savoir où ils me conduisaient.

Je fis deux petites lieues cette matinée : ce n'était pas peu pour un garçon qui n'en avait jamais tant fait; je croyais déjà être arrivé aux Antipodes, et avoir découvert un nouveau monde, comme le fameux Christophe Colomb. Ce nouveau monde pourtant n'était rien autre chose qu'une misérable taverne, où j'entrai tout en sueur, couvert de poussière, fatigué et mourant de faim. Je demandai d'abord à dîner; on me dit qu'il n'y avait que des œufs frais : Des œufs frais! m'écriai-je; soit, je m'en contenterai; hâtez-vous de m'en accommoder une demi-dou-

zaine ; faites-m'en une omelette. L'hôtesse, qui était une effroyable vieille, se mit à me considérer avec attenttion. Elle vit bien que j'étais un cadet de haut appétit ; et je lui parus si neuf, qu'elle jugea qu'on pouvait impunément me servir pour œufs frais des demi-poussins. Dans cette confiance, elle s'approcha de moi, et me riant au nez : D'où êtes-vous, mon fils? me dit-elle d'un air gai. Je lui répondis que j'étais de Séville, et je la pressai de nouveau de m'apprêter des œufs ; mais avant que de faire ce que je lui disais, elle me pressa sa vilaine main sous le menton, en disant : Et où va le petit badin de Séville ? En même temps elle voulut me baiser, mais je détournai la tête brusquement pour esquiver l'accolade. Je ne fus pourtant pas assez adroit pour l'éviter entièrement : la vieille me fit sentir son haleine, et il me semble qu'elle venait de me communiquer sa vieillesse et ses infirmités; heureurement je n'avais que du vent dans l'estomac, sans cela je lui aurais rendu des poires pour des prunes.

Je lui dis que j'allais à la cour, et je la priai de me donner promptement à manger. Alors elle me fit asseoir sur une escabelle boiteuse, devant une table de pierre, qu'elle couvrit d'une nappe qui avait tout l'air d'un écouvillon de four, ensuite elle me présenta quelques grains de sel dans le cul d'un pot de terre cassé, et de l'eau

dans un vaisseau de la même matière, où ses poules buvaient ordinairement, avec un morceau de gâteau aussi noir que la nappe. Après m'avoir fait attendre un bon quart d'heure, elle me servit, sur une assiette plus noire que de l'encre, une omelette, ou pour mieux dire, un cataplasme d'œufs. L'omelette, l'assiette, le pain, le pot, la salière, le sel, la nappe et l'hôtesse paraissaient de la même couleur. Mon cœur aurait dû se soulever contre des choses si dégoûtantes; mais outre que j'étais un voyageur tout neuf, il fallait entendre le bruit que mes boyaux faisaient dans mon ventre creux; on eût dit qu'ils s'entre-mangeaient. Cependant, malgré la malpropreté du couvert et le mauvais assaisonnement des œufs, je me jetai sur l'omelette comme un cochon sur le gland; j'eus beau la sentir deux ou trois fois croquer sous mes dents, quoique cela dût me devenir suspect, je ne laissai pas de passer outre; néanmoins, lorsque j'en fus aux derniers morceaux, il me sembla que cette omelette n'avait pas tout-à-fait le même goût que celles qu'on mangeait chez ma mère; ce que j'attribuai bonnement à la différence des climats, m'imaginant que les œufs pouvaient n'avoir pas la même qualité dans tous les pays : comme si j'eusse été à cinq cents lieues du mien. Enfin, quand j'eus expédié cet excellent mets, je me sentis tout autre que je n'étais auparavant, et je m'estimais trop heu-

reux d'avoir fait ce repas : tant il est vrai qu'à bon appétit il ne faut point de sauce?

Le pain m'amusa plus long-temps que les œufs, attendu qu'il était très-mauvais, et que pour l'avaler il fallait, en dépit de moi, y aller lentement, ou bien j'aurais joué à m'étrangler ; il n'y avait pas de milieu, surtout lorsque, après avoir mangé la croûte, ce que je fis d'abord, je voulus en venir à la mie, qui était encore tout en pâte ; j'en sortis pourtant à mon honneur, mais ce fut à l'aide du vin, qui, dans ce quartier-là, est délicieux. Je me levai de table d'abord que j'eus achevé de dîner; je payai mon hôtesse et me remis gaîment en chemin. Mes pieds, qui avaient commencé à refuser le service en arrivant à l'hôtellerie, reprirent une nouvelle vigueur.

J'étais déjà pour le moins à une bonne lieue de la taverne, et tout allait bien jusque là, quand la digestion, qui se faisait, excita peu à peu dans mon estomac un tumulte qui fut suivi de rapports dont je tirai un très-mauvais augure ; je repassai dans mon esprit la résistance que mes dents avaient trouvée en broyant les œufs, et je fis là-dessus des réflexions qui me mirent au fait : je ne doutai plus que je n'eusse mangé une omelette amphibie. Aussi, ne pouvant la porter plus loin, je fus obligé de m'arrêter pour me soulager.

CHAPITRE VI.

Il rencontre un ânier et deux ecclésiastiques. De la conversation qu'ils eurent ensemble, et de quelle façon l'ânier et lui furent régalés dans une hôtellerie à Cantillana.

Je demeurai quelque temps appuyé contre une muraille qui servait d'enclos à une vigne ; j'étais pâle et abattu des efforts que j'avais faits. Il passa par cet endroit un ânier, avec plusieurs ânes qui n'étaient point chargés ; il s'arrêta pour me regarder ; et, touché de compassion en me voyant dans l'état où j'étais, il me demanda ce que j'avais. Je lui contai l'accident qui venait de m'arriver ; mais je ne lui eus pas sitôt dit que je l'imputais à certaine omelette que j'avais mangée dans la dernière hôtellerie, qu'il se mit à rire, mais à rire d'une si grande force, que, s'il ne se fût pas tenu à deux mains au bât de son âne, mon homme en serait infailliblement descendu la tête la première.

Quand nous sommes affligés, nous n'aimons pas qu'on se moque de notre affliction. Mon visage, qui était plus pâle que la mort, devint plus rouge que le feu : je regardai de travers ce maraud, et lui fis connaître, par un petit air mécontent, que son procédé ne me plaisait point du tout ; je ne fis par là que l'exciter à continuer

ses ris : alors, jugeant que plus je me fâcherais, plus il aurait envie de rire, je le laissai s'en donner tout son soûl; aussi bien je n'avais ni épée ni bâton pour en venir avec lui aux voies de fait, et je crois qu'à coups de poing je n'aurais pas été le plus fort; cette considération fut cause que je filai doux, en quoi je marquai bien de la prudence. Il est d'un homme d'esprit, quelque offensé qu'il soit, de ne pas faire le brave pour s'en repentir; d'ailleurs je voulais ménager l'ânier à cause de ses ânes, dont je comptais bien que quelqu'un me porterait jusqu'à la couchée, qui était encore assez loin de là. Néanmoins je ne pus m'empêcher de lui dire : Hé bien, mon ami, pourquoi tous ces éclats de rire? Est-ce que j'ai le nez de travers? Pour toute réponse à ces paroles, le voilà qui renouvelle ses ris immodérés.

Il plut pourtant à Dieu que cela finît. L'ânier n'en pouvant plus, reprit peu à peu son sérieux, et me dit tout essoufflé : Mon petit seigneur, je ne me moque point de votre aventure : elle est assurément bien triste pour vous; mais c'est qu'en me la racontant, vous m'avez fait ressouvenir d'une autre qui vient d'arriver, dans la même hôtellerie, à cette vieille sorcière qui vous a si mal traité. Deux soldats qu'elle a régalés comme vous, lui ont fait payer le tout ensemble. Puisque nous allons le même chemin, ajouta-

t–il, vous n'avez qu'à monter sur un de mes ânes, et je vais à loisir vous conter cette histoire. Je ne me le fis pas dire deux fois; je montai sur un de ces animaux, et me préparai à entendre ce que l'ânier avait à me dire de ces deux soldats, que j'avais effectivement vus entrer dans l'hôtellerie dans le temps que j'en sortais.

Ces deux grivois, me dit-il, ont demandé à l'hôtesse ce qu'elle avait à leur donner. Elle leur a répondu ainsi qu'à vous qu'elle n'avait que des œufs; là-dessus ils ont ordonné qu'on leur fît une omelette, et la vieille leur en a, peu de temps après, apporté une. Ils ont voulu la couper, et trouvant quelque chose qui résistait au couteau, ils l'ont examinée attentivement; ils ont aperçu trois petits paquets qui ressemblaient fort à trois têtes mal formées de poussins, et dont les becs déjà un peu fermes ne permettaient nullement de douter de ce que c'était. Les soldats, après avoir fait une si belle découverte, sans en rien témoigner, ont couvert l'omelette d'une assiette, et demandé à l'hôtesse si elle n'avait pas quelque autre chose qu'ils pussent manger : elle leur a proposé deux ruelles d'une alose qu'elle venait de faire griller : ils les ont acceptées et expédiées à la sauce blanche; après cela, l'un des deux grivois s'étant approché d'un air doucereux de la vieille, comme pour compter avec elle, lui a appliqué sur le visage l'omelette

qu'il teuait dans sa main, et lui en a si bien frotté les yeux et le nez, qu'elle s'est mise à pousser de grands cris; alors l'autre soldat, feignant de blâmer son camarade et d'avoir pitié de cette malheureuse femme, a couru à elle, sous prétexte de la consoler, et lui a passé sur la face ses mains barbouillées de suie; ensuite ils sont sortis tous deux de la taverne en chargeant encore d'injures la vieille, qui n'a point reçu d'eux d'autre paiement. Je vous assure, poursuivit l'ânier, que c'était une chose à voir que l'hôtesse en cet état, et les mines agréables qu'elle faisait en pleurant et en criant!

Le récit de cette ridicule aventure me consola un peu de la mienne, et me fit oublier les ris de l'ânier, qui ne manqua pas de se mettre à rire aussitôt qu'il eut achevé de parler; sans cela, il n'aurait pas été content de sa narration. Pendant ce temps-là nous avancions toujours; nous rencontrâmes deux ecclésiastiques qui, nous ayant aperçus de loin, nous attendaient pour profiter de la commodité des ânes. Ces bons prêtres, qui étaient fatigués, en avaient un très-grand besoin pour se rendre à Caçalla, où ils allaient aussi bien que l'ânier. Ils eurent bientôt fait leur marché avec lui. Ils montèrent chacun sur un âne, et nous continuâmes tous quatre notre chemin.

Le maître des montures était encore trop occupé du plaisir qu'il avait eu dans l'hôtellerie de

la vieille pour n'en plus parler. Il ne put s'empêcher de dire qu'il y avait dans cette histoire à rire pour lui pendant le reste de ses jours ; et moi, m'écriai-je en l'interrompant brusquement, je me repentirai toute ma vie de n'avoir pas fait pis que ces soldats à cette vieille empoisonneuse ; mais patience, elle n'est pas encore morte, et tout se paie à la fin. Les ecclésiastiques prirent garde à la vivacité avec laquelle je prononçai ces paroles, et furent curieux de savoir pourquoi je les avais dites : l'ânier qui ne demandait pas mieux que de recommencer cette histoire, pour avoir une nouvelle occasion de rire, en fit part à ces messieurs ; et, comme il était en train, il leur conta aussi la mienne ; ce qui ne fut pas un petit sujet de mortification pour moi.

Les ecclésiastiques désapprouvèrent fort la conduite de la vieille hôtesse, et ne blâmèrent pas moins mon ressentiment : Mon fils, me dit le plus âgé des deux, vous êtes jeune, un sang bouillant vous emporte et vous ôte l'usage de la raison ; sachez que c'est un aussi grand crime d'être fâché d'avoir manqué l'occasion d'en commettre un, que de l'avoir commis en effet. Le prêtre ne borna point là sa remontrance ; il me fit un long discours sur la colère et sur le désir de se venger : il semblait que ce fût un sermon : je suis persuadé même que c'en était un qu'il avait prêché plus d'une fois, et qu'il était bien

aise de répéter pour s'en rafraîchir la mémoire. Il est certain que la plupart des choses qu'il me débita étaient au-dessus de ma portée et de celle de notre ânier, qui, toujours plein de sa vieille, riait sous cape pendant que le prédicateur perdait son temps à me prêcher. Enfin nous arrivâmes à Cantillana; les deux ecclésiastiques mirent pied à terre, prirent congé de nous jusqu'au lendemain matin, et allèrent loger chez un de leurs amis.

Pour moi, je n'abandonnai point l'ânier, qui me dit : Je vais vous mener dans une des meilleures hôtelleries de cette ville; l'hôte est un excellent cuisinier, et l'on ne nous donnera point là des œufs couvés. Cette assurance me fit d'autant plus de plaisir, que mon estomac avait besoin d'un bon repas pour se rétablir. Nous allâmes descendre à la porte d'une maison d'assez belle apparence, et dont le maître vint nous accabler de civilités : c'était bien le plus grand fripon qu'il y eût peut-être dans ces quartiers-là, et je ne fis que sauter, comme on dit, de la poêle à frire dans le feu. L'ânier conduisit ses bêtes à l'écurie, où il demeura quelque temps à pourvoir à leurs besoins; et moi je me couchai par terre comme un homme qui avait les cuisses rompues et la plante des pieds enflée, pour avoir été trois ou quatre heures sur un âne sans étriers. Je me reposai dans cette situation jusqu'à ce que

l'ânier, m'étant revenu joindre, me dit : Voulez-vous bien que nous soupions ? J'ai résolu de partir demain dès la pointe du jour, pour arriver avant la nuit à Caçalla ; je serais bien aise de me coucher de bonne heure. Je lui répondis que je ne demanderais pas mieux que de me mettre à table, pourvu qu'il voulût bien m'aider à me relever, et même à marcher, attendu que je ne pouvais me soutenir ; il me rendit ce service avec une complaisance dont je lui sus très-bon gré.

Nous appelâmes l'hôte, à qui nous dîmes que nous avions envie de bien souper : Messeigneurs, nous répondit le matois, il ne tiendra qu'à vous de faire bonne chère, vous n'avez qu'à parler ; j'ai chez moi d'excellentes provisions. Sa réponse fut fort de mon goût ; mais il avait l'air fourbe, et paraissait hâbleur en diable : il n'importe, dis-je en moi-même, qu'il soit tout ce qu'il lui plaira, et qu'il nous serve bien. Il faisait aussi le plaisant et l'homme de belle humeur. Souhaitez-vous, poursuivit-il, que je vous présente une partie de la fressure d'un veau que j'ai tué hier ? Je vous en ferai un ragoût des dieux ; c'était un veau, ajouta-t-il en me prenant les mains d'une manière caressante, le meilleur petit veau que vous ayez jamais vu. J'ai été fort mortifié d'être obligé de lui ôter la vie, mais je n'ai pu faire autrement ; il me coûtait trop à nourrir dans ce

temps de sécheresse. Pour imposer silence à ce maudit babillard, nous le priâmes, si la fressure était apprêtée, de nous en apporter promptement un morceau. Elle est prête, nous dit-il, et tout assaisonnée. A ces mots, il courut à la cuisine en faisant des gambades, et revint quelques momens après avec deux plats, dans l'un desquels il y avait de la salade, et dans l'autre une partie de la fressure de ce bon petit veau si regretté.

Je laissai mon compagnon se jeter sur la salade dont je ne me souciais guère, et je commençai à manger de la fressure : elle n'avait pas mauvaise mine; et ce qui m'en déplaisait, c'est que je trouvais qu'il y en avait bien peu pour deux ventres affamés : j'avais plus tôt avalé un morceau que je ne l'avais dans la bouche, et la faim ne me permettait pas de juger de ce que je mangeais. L'ânier remarquant, à la façon dont je m'y prenais, que bientôt il n'y aurait plus rien dans le plat de viande, quitta la salade pour venir du moins me disputer les derniers morceaux, qui disparurent dans le moment. Nous demandâmes encore de la fressure; le bourreau d'hôte nous en apporta moins que la première fois, pour irriter notre appétit et nous en faire souhaiter davantage. En effet, le second plat ne nous amusa pas long-temps, et fut suivi d'un troisième.

Il n'en fut pas tout-à-fait de celui-ci comme

des deux autres. Étant alors à demi rassasié, j'y allai un peu plus doucement, et je pouvais rendre plus de justice à la fressure; je ne la trouvai plus si bonne, et je dis à l'hôte que, s'il avait quelque autre mets à nous servir, je le priais de nous l'apporter : il répondit que, si nous voulions de la cervelle du même veau, il nous en ferait dans un instant un ragoût exquis, et qu'en attendant il nous trouverait une andouille faite des tripes et de la fraise de la même bête; ce qui, disait-il, était un morceau très-friand. Je n'en portai pas un jugement si favorable lorsque j'en eus goûté; elle sentait si fort la paille pourrie, que j'en fis d'abord la grimace : je ne m'en plaignis pourtant point : je me contentai de lâcher prise et de laisser faire mon camarade, qui, mangeant toujours de la même force, dévora l'andouille en moins de rien.

Enfin la cervelle arriva; j'espérais qu'elle réveillerait mon appétit : elle était accommodée avec des œufs, de manière que c'était une espèce d'omelette; ce que l'indiscret ânier n'eut pas sitôt remarqué, qu'il fit un éclat de rire : cela me chagrina; je m'imaginai que c'était pour me dégoûter de cette omelette, en me faisant souvenir de celle de la dînée : je lui reprochai sa malice; mais il n'en rabattit pas un ris, ce qui produisit une assez plaisante scène : car l'hôte, qui ne savait pourquoi l'un riait tant, ni pourquoi l'autre

se fâchait, nous écoutait en homme qui se croyait intéressé dans cette affaire; ne se sentant pas la conscience nette sur la cervelle, non plus que sur l'andouille et la fressure, il se troubla comme un criminel à qui tout fait peur, et son trouble redoubla quand il m'entendit dire en colère à l'ânier que, s'il continuait à se moquer de moi, je jetterais la cervelle contre le mur. L'hôte pâlit à ces paroles; il lui sembla qu'on lui reprochait son crime; mais voulant paraître ferme et résolu, il affecta de nous envisager tous deux, et de nous dire d'un air de fureur, en enfonçant son bonnet : Vive dieu! il ne faut point tant rire; je vous soutiens, et vous soutiendrai toujours, que c'est une bonne cervelle de veau : si vous ne voulez pas m'en croire, je m'offre à vous le prouver par témoins; il y a plus de cent personnes qui m'ont vu tuer le veau.

Nous ne fûmes pas peu surpris, mon compagnon et moi, de cet emportement d'un homme à qui nous ne pensions point du tout; ce fut pour l'ânier un sujet de rire sur nouveau frais, et pour le coup je ne pus m'empêcher de suivre son exemple, quoique d'ailleurs je n'en eusse aucune envie : nous achevâmes par là de déconcerter notre hôte, qui, ne doutant plus que nous n'eussions découvert la mèche, en devint plus furieux. Il ôta brusquement le plat de dessus la table, en nous disant : Allez rire et manger ailleurs; je ne

loge point de gens qui se moquent de moi à ma barbe; vous n'avez qu'à me payer et sortir de ma maison, après quoi je vous permets de rire tant qu'il vous plaira.

Mon camarade, qui se sentait de l'appétit, ne vit pas sans peine emporter le plat. Il prit son sérieux et dit à l'hôte d'un ton aigre-doux : A qui en avez-vous, cousin? Qui vous demande votre âge? et qui vous appelle grosse tête? Grosse tête ou non, répliqua l'hôte, je dis que c'est une tête de veau bien fraîche et des meilleures. Il prononça ces mots avec toutes les démonstrations d'un homme qui se préparait à nous battre ; mais l'ânier, qui le connaissait mieux que moi, et qui était bon pour lui ; se levant de table, et faisant à son tour le rodomont : Par saint Jacques, s'écria-t-il, est-ce qu'il y a quelque ordonnance qui règle de quoi l'on doit rire dans cette hôtellerie? ou si l'on a mis une taxe là-dessus? Je ne vous dis pas cela, répondit l'hôte d'un air radouci ; je dis seulement que je ne souffrirai pas qu'on me tourne en ridicule chez moi, ni qu'on me fasse passer pour un homme qui traite mal ses hôtes. Qui vous parle de mauvais traitement? reprit l'ânier. Qui songe à se moquer de vous? Remettez promptement sur la table cette cervelle, vous verrez que ce n'est point de cela que nous rions. Croyez-moi, laissez rire et pleurer les gens chez vous sans y trouver à redire.

Ce discours de l'ânier fit son effet : le délicieux ragoût, qui nous avait été comme arraché des mains, nous fut rendu, et nous voilà tous d'accord. Mon compagnon reprit sa place, et continuant de parler à l'hôte : Apprenez, lui dit-il, que si je me moquais de vous, je ne vous en cacherais pas la cause, tant je suis franc : c'est mon caractère. Ce n'est donc pas de vous que nous rions ; c'est de cette façon d'omelette que vous nous donnez là : elle m'a fait souvenir de certaine aventure que mon petit camarade que vous voyez a eue aujourd'hui dans une taverne où nous avons dîné. Si l'ânier en fût demeuré là, j'en aurais été quitte à bon marché ; mais il me fallut avoir la patience d'essuyer pour la troisième fois l'histoire des deux soldats et la mienne, dont il fit impitoyablement le récit à notre hôte dans des termes et avec de si grandes démonstrations de joie, qu'il semblait se baigner en eau rose en faisant cette narration.

L'hôte eut tout le loisir de reprendre ses esprits pendant un si long détail, et, jugeant qu'il avait pris l'alarme mal à propos, il s'avisa de jouer un autre personnage. Il interrompait à tout moment l'ânier par des *Sainte Vierge ! Grand Dieu du ciel*, et autres semblables exclamations dont toute la maison retentissait, et qu'il accompagnait de grimaces hypocrites ; *Que Dieu punisse*, dit-il, quand l'autre eût cessé de parler,

que Dieu punisse toute personne qui fait mal son devoir! Comme le sien était de voler, et qu'il s'en acquittait fort bien, il ne se croyait pas apparemment intéressé dans cette imprécation. Après avoir achevé ces mots, il se tut et se promena quelques momens dans la salle; puis tout à coup reprenant la parole d'une voix tonnante : « Comment est-il possible, s'écria-t-il, que la terre n'ait pas encore englouti cette méchante vieille, et que sa maison ne soit pas abîmée?

« Il n'y a pas un voyageur qui ne se plaigne de cette créature-là et de ce qu'elle donne à manger; il ne sort pas de chez elle un passager qui ne la maudisse, et ne fasse serment de ne plus s'arrêter dans sa taverne. Si les officiers de justice, qui, par le devoir de leurs charges, sont obligés de mettre ordre à ses friponneries, les souffrent sans rien dire, ils savent bien pourquoi. O ciel! dans quel temps vivons-nous! »

Cet honnête homme, en cet endroit, poussa un profond soupir et garda le silence, mais d'un air à nous persuader qu'il en pensait encore plus qu'il n'en avait dit. Je comptais qu'il ne nous étourdirait plus de pareils discours : je comptais sans mon hôte. Il se remit de plus belle sur la friperie de la vieille, et, sans exagération, nous en eûmes pour une grosse demi-heure. Après quoi il finit en disant : « Je rends un million de

grâces au ciel de ne pas ressembler à cette maudite hôtesse, et d'être un homme de bien et d'honneur. Je vais tête levée par tout le monde, sans craindre que quelqu'un m'ose faire le moindre reproche. Tout pauvre que je suis, il ne se fait point de semblables trafics dans ma maison. Toute chose, Dieu merci, s'y vend pour ce qu'elle est : un chat n'y passe pas pour un lièvre, ni une vieille brebis pour un agneau. Que personne ne songe à tromper les autres ; c'est s'abuser soi-même : qui mal fait, mal trouvera. »

Heureusement pour l'ânier et pour moi, l'hôte, manquant d'haleine, fut obligé de s'arrêter là ; je saisis ce moment pour lui demander s'il n'avait point de fruits. Il répondit qu'il lui était arrivé depuis peu de très-bonnes olives ; tandis qu'il nous en alla chercher, mon camarade acheva de dévorer la cervelle. J'avais fait peu d'honneur à ce ragoût, ne l'ayant pas trouvé meilleur que l'andouille ; cela n'empêcha pas qu'il ne fût expédié comme tout le reste. Jamais loup affamé n'a mangé avec tant de fureur que l'ânier ; il ne pouvait se rassasier : il y avait pour le moins une heure que nous étions à table, et l'on eût dit, à le voir, qu'il ne faisait que de s'y mettre. Pour moi, je m'accommodai fort bien des olives, qui étaient excellentes, de même que le vin. A l'égard du pain, quoique assez méchant, il pouvait

passer pour bon en comparaison de celui de la dînée.

Tel fut notre souper. Comme nous devions partir de grand matin le jour suivant; nous recommandâmes à notre hôte de nous préparer de bonne heure à déjeuner; ensuite nous allâmes nous coucher sur de la vieille paille, après avoir étendu dessus quelques couvertures pour nous servir de matelas. La fatigue de la journée et la quantité de vin que j'avais bu me procurèrent un sommeil si profond, que les puces, dont je fus la proie toute la uuit, n'eurent pas le pouvoir de le troubler : je crois que j'aurais dormi jusqu'au lendemain au soir, si l'ânier ne m'eût réveillé au lever de l'aurore, pour m'avertir qu'il était temps de songer à notre départ. Je fus bientôt prêt, je n'eus qu'à me secouer, et qu'à ôter de mes cheveux les brins de paille dont ils étaient mêlés. J'avais tout l'air d'un petit monstre dans l'état où les puces m'avaient réduit; elles m'avaient tellement défiguré le visage, qu'on m'aurait pu prendre pour un garçon qui avait la rougeole: si dans ce moment-là j'eusse été transporté dans la place de Séville, je doute que quelqu'un m'eût reconnu.

Ce jour-là était un dimanche : nous commençâmes par aller entendre la messe, puis nous revînmes à l'hôtellerie, où mon gourmand de camarade n'oublia point le déjeuner; ce fut le

premier soin dont il s'embarrassa. Messeigneurs, nous dit l'hôte, j'ai mis en ragoût un morceau de ce même veau dont vous avez soupé hier au soir, et je puis dire que j'ai employé tout mon art pour en composer un plat digne de vous être présenté. L'ânier, à qui ce discours faisait venir l'eau à la bouche, courut se mettre à table, et se jeta sur le ragoût, qui lui parut aussi bon que s'il eût été de chair de paon : je demeurai quelques momens à le regarder, sans me sentir la moindre envie de l'imiter, soit que mon appétit ne fût pas ouvert de si bon matin, soit que j'eusse encore mon souper sur l'estomac ; mais il y allait d'une manière à persuader qu'il mangeait la meilleure chose du monde. Outre cela, craignant de me repentir à la dînée de n'avoir pas profité d'un si bon déjeuner, je fis un effort pour avaler quelques morceaux : bien loin de trouver le veau aussi ragoûtant que mon camarade le disait, le goût m'en parut désagréable ; quant à la sauce, comme l'hôte avait eu ses raisons pour y prodiguer le poivre et le sel, elle prenait si fort à la gorge, qu'il m'y fallut renoncer aussitôt que j'en eus tâté ; de plus, la viande était si dure, que je ne pus m'empêcher de dire : voilà un veau bien coriace ; j'ajoutai même qu'il n'avait pas le goût de son espèce. Notre hôte qui m'entendait prit la parole, en rougissant un peu malgré son impudence : Ne voyez-vous pas, dit-il, qu'il n'est

pas assez mortifié? L'ânier croyant ce qu'avançait l'hôte, ou du moins que j'avais tort d'être si délicat, s'écria d'un ton railleur : Ce n'est pas cela, c'est que notre jeune cadet de Séville a toujours été nourri d'œufs frais et de craquelins ; toute autre chose est mauvaise pour lui.

Je haussai les épaules à ce trait de mon camarade, et ne dis pas un mot ; ne sachant si je n'étais pas effectivement trop difficile, ou plutôt m'imaginant être déjà dans un autre monde : cependant je ne pus me résoudre à mettre la main au plat, et je commençai à faire des réflexions qui n'étaient pas d'un homme de mon âge. Je me rappelai l'emportement de l'hôte lorsqu'il nous avait vus rire le soir au souper ; le serment qu'il nous avait fait sans nécessité ; et comme toute personne qui veut se justifier avant que l'on accuse se rend suspecte, je jugeai qu'il y avait de la friponnerie là dedans. Dès que mon imagination fut une fois prévenue contre lui, la vue et l'odeur de son vilain veau commencèrent à me faire mal au cœur ; je ne pus demeurer plus longtemps à table, et je me levai en attendant qu'il plût à l'ânier d'en faire autant ; ce qui arriva bientôt. Quoique le morceau de veau fût une pièce de résistance, mon compagnon n'en fit qu'un fort léger repas : après quoi je lui dis de compter avec l'hôte, pour savoir ce que nous devions ; mais il me répondit d'un air honnête que

c'était si peu de chose qu'il se chargeait de le satisfaire, que je ne devais point m'embarrasser de cela.

Ce procédé noble d'un ânier me surprit extrêmement, ou pour mieux dire me charma ; si j'eusse été bien en espèces, je me serais sans doute piqué d'honneur : je n'aurais pas souffert qu'il eût payé pour moi ; mais ma bourse était si plate, qu'il ne me convenait point de disputer de générosité : je le laissai donc sans façon faire tous les frais ; par reconnaissance je l'aidai à étriller, à frotter, à mener boire ses ânes, à leur faire manger leur orge, et à les accommoder. Il n'y avait rien que je ne fusse prêt à faire pour lui marquer jusqu'à quel point j'étais pénétré de ses belles manières à mon égard.

CHAPITRE VII.

L'hôte vole le manteau de Guzman. Grande rumeur dans l'hôtellerie.

Pour être plus propre à rendre service à mon ami l'ânier, et mieux l'aider à mettre ses ânes en état de partir, je fis un paquet de mon manteau que je posai sur un banc ; mais, peut-être un quart d'heure après, ayant jeté la vue de ce côté-là, je m'aperçus que mon manteau n'y était plus :

cela m'alarma d'abord ; néanmoins je ne m'en mis pas fort en peine, croyant que l'hôte ou l'ânier l'avait caché exprès pour me le faire chercher et se divertir un peu de l'inquiétude que cela me causerait.

Je ne pouvais soupçonner que ces deux hommes de m'avoir fait ce tour, attendu qu'il n'y avait qu'eux qui fussent entrés dans l'écurie où mon manteau avait été pris. Je le demandai premièrement à mon camarade, qui me dit qu'il ne s'amusait point à ces sortes de jeux. Je m'adressai ensuite à l'hôte, qui d'abord eut recours aux sermens pour me persuader qu'il n'avait aucune part au vol dont je lui parlais : là dessus je me mis à chercher mon manteau dans la maison ; je la parcourus depuis le bas jusqu'en haut, sans oublier le moindre endroit qui pouvait le recéler : j'accusais de ce larcin, dans le fond de mon âme, notre hôte, dont la seule physionomie justifiait mon accusation.

J'entrai par hasard dans une arrière-cour, dont dont je n'ouvris pas sans peine la porte, et là j'aperçus des objets qui détournèrent pour quelques instans ma pensée de mon manteau : je vis sur le pavé une grande mare de sang fraîchement répandu ; et à côté la peau d'un jeune mulet étendue avec les quatre pieds qui y tenaient encore, aussi bien que les oreilles et la tête, qu'on avait ouvert pour en tirer la cervelle et couper

la langue. Je considérai ce spectacle, non sans horreur, et je dis en moi-même : Voilà donc la dépouille de notre excellent veau ; il est juste que mon compagnon la voie de ses propres yeux ; il y a pour le moins autant d'intérêt que moi. J'allai vite à l'écurie retrouver l'ânier, à qui je dis tout bas que je voulais lui faire voir quelque chose qui en valait bien la peine. Il me suivit. Je le menai à l'arrière-cour, où lui montrant les restes des deux bons repas que nous avons fait : Hé bien, mon ami, lui dis-je, que pensez-vous de ceci? est-ce que je ne me nourris que de craquelins et d'œufs frais? Contemplez avec volupté ce veau délicat dont l'hôte vous a fait ces ragoûts que vous avez trouvés si friands. Voyez de quoi cet habile cuisinier nous a régalés.

Le bon ânier demeura si honteux qu'il ne put me répondre : C'est donc là, poursuivis-je, cet homme de bien qui ne vend pas des chats pour des lièvres, ni des brebis pour des agneaux, mais qui ne se fait pas un scrupule de nous donner du mulet pour du veau ! Mon compagnon triste et rêveur, regagna l'écurie, et moi je cherchai l'hôte pour lui parler vigoureusement. Je m'imaginais que, pour l'obliger à me restituer mon manteau, je n'avais qu'à lui faire connaître que j'avais tout découvert, et le menacer d'en avertir la justice : comme en effet il est défendu, par une loi expresse et sous des grosses peines, en

Andalousie, d'avoir chez soi de pareilles bêtes, et de faire couvrir les jumens par des ânes. Il se souciait peu d'observer cette loi, ayant eu depuis huit jours un mulet d'un âne et d'une petite jument galicienne, qu'il mettait sur leur bonne foi dans la même écurie: il s'était imaginé qu'il pouvait impunément le présenter pour du veau à des passagers, qui d'ordinaire ne manquent pas d'appétit.

Je le rencontrai dans la cour auprès du puits, où il s'occupait à laver une pièce du veau supposé; il la cacha sitôt qu'il m'aperçut. Je l'abordai d'un air d'assurance, et lui dis d'un ton ferme de me rendre mon manteau, ou bien que j'irais me plaindre à la justice. A ces mots, qui ne l'épouvantèrent point, il me regarda d'un œil méprisant, m'appela petit fat, et me dit qu'il me donnerait le fouet.

Je fus moins sensible à la perte de mon manteau qu'à la manière dont il me traitait: je m'abandonnai à mon ressentiment; et sans, avoir égard à l'inégalité de nos forces, je lui répondis qu'il n'était qu'un voleur et qu'un fripon; que je le défiais d'oser mettre la main sur moi. Il parut piqué de ma réponse, et s'avança comme pour me maltraiter; mais sans attendre ce géant, car c'en était un par rapport à moi, je lui jetai à la tête une pierre que j'avais ramassée: par bonheur pour lui elle ne fit que friser ses oreilles.

Alors, au lieu de me venir joindre pour m'accabler du poids de son corps, il courut à sa chambre, d'où il revint un instant après avec une longue épée nue à la main, Loin de fuir devant ce matamore, je me mis à l'apostropher dans des termes injurieux, jusqu'à le traiter de lâche et de poltron, qui n'avait pas honte de se servir d'une rapière contre un enfant qui n'avait point d'autres armes que des pierres pour se défendre.

Au bruit de mon apostrophe, les valets et les servantes accoururent, et furent tout effrayés de voir leur maître armé d'une épée; d'un autre côté, mon camarade, irrité contre le fripon auquel il en voulait pour les ragoûts détestables qu'il lui avait fait manger, vint à mon secours avec une fourche; de sorte que l'ânier et moi d'une part, l'hôte, sa femme, ses enfans et ses domestiques de l'autre, nous faisions un vacarme de tous les diables; on eût dit de dehors qu'indubitablement il se passait une sanglante scène dans l'hôtellerie : tous les voisins en sont en peine, tout le monde accourt; on frappe à la porte, qui était encore fermée, on l'enfonce pour être plus tôt au fait de cet effroyable bruit qu'on entend : une troupe de gens de justice paraît; des archers, des greffiers et des alcades; car, pour les péchés des habitans, il y avait deux juges dans la ville de Cantillana.

Ces alcades ne furent pas plus tôt dans la maison avec toute leur séquelle, que chacun d'eux prétendit que la connaissance de cette affaire lui appartenait; ce qui forma deux partis. Les greffiers et les archers se divisèrent aussi selon leurs divers intérêts, et leur partage sur la compétence excita une furieuse dispute entre eux. Nouvelle guerre, nouveau bruit; on ne s'entend plus: voilà les juges et les greffiers qui s'échauffent les uns contre les autres; ils se font des reproches, se disent d'horribles vérités; ils en viennent aux injures, et des injures ils en seraient peut-être venus aux mains, si quelques honnêtes bourgeois de la ville, qui étaient entrés avec eux dans l'hôtellerie pour savoir de quoi il s'agissait, ne se fussent entremis pour les accorder; ce qui ayant été fait, Dieu sait comment, il ne fut plus question de notre querelle: on débuta, comme de raison, par me saisir; c'est toujours par l'endroit le plus faible que la corde se rompt. J'étais un étranger sans appui et sans connaissance; la justice ne pouvait manquer de commencer par moi.

Il faut pourtant que je rende justice à ces alcades; ils voulurent bien m'entendre avant que de me faire emprisonner: je leur contai tout naturellement le sujet de mon démêlé avec l'hôte pour mon manteau; ensuite, les ayant tirés à part, j'ajoutai à cette histoire celle du mulet; je

leur dit qu'ils trouveraient encore la peau de cet animal dans l'arrière-cour, et quelques morceaux en étuvée dans la cuisine. Sur ce dernier article de ma déposition, les juges laissèrent là mon manteau, pour courir à l'arrière-cour, après avoir, par provision, fait arrêter l'hôte, qui n'en fit que rire, s'imaginant que c'était au sujet du manteau, que personne ne lui avait vu prendre; mais lorsqu'on lui produisit la peau du mulet avec toutes les autres pièces justificatives, il devint pâle comme un criminel confondu ; et dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il en dit plus qu'on ne lui en demandait; il ne marqua de la fermeté que sur mon manteau : le scélérat, par un esprit de vengeance, ne voulut jamais convenir qu'il l'eût volé.

Les alcades envoyèrent ce misérable en prison ; ce qui me causa quelque joie au milieu de mes peines : je dis au milieu, car je n'étais pas encore au bout. Les greffiers, gens aussi humains que désintéressés, jugeant que j'étais un garçon de famille, et que je pouvais avoir un père riche, conseillèrent chrétiennement aux juges de me faire arrêter aussi à tout hasard : ce conseil, qui se trouva fort du goût des alcades, allait être suivi, si les bourgeois qui étaient présens ne se fussent opposés à une si grande injustice, en disant tout haut que si cela s'exécutait, le battu paierait l'amende. Les murmures de ces honnêtes

gens l'emportèrent pour le coup sur la bonne volonté des officiers de justice, qui me firent grâce par politique.

D'une autre part, l'ânier, triste témoin de tout ce qui se passait, et mourant de peur qu'on ne se saisît de ses ânes et de lui, me dit à l'oreille de nous éloigner promptement de ce pays de bénédiction, où le moindre malheur qui pouvait arriver à un homme de bien était de perdre son manteau. J'approuvai fort son avis : nous montâmes à la hâte sur nos bêtes, et nous sortîmes de l'hôtellerie.

CHAPITRE VIII.

Il arrive un nouveau malheur à Guzman et à l'ânier.

Nous avions tant d'envie d'être hors de la ville, que nous commençâmes à donner du talon à nos ânes, qui servirent bien notre impatience : il semblait qu'à notre exemple ils eussent pris en aversion cette hôtellerie, et qu'ils craignissent d'y laisser leur peau ; mais quand nous fûmes dans la campagne, nous n'allâmes plus qu'au petit pas, tous deux gardant un profond silence, et chacun occupé de ses pensées. Il faisait beau voir alors la contenance de mon ami l'ânier : il n'avait plus envie de rire depuis qu'il avait vu la dépouille

du mulet; il n'était nullement tenté de me railler sur nos admirables repas, il craignait trop les reparties que j'aurais pu lui faire; il avait mangé six fois plus que moi de l'andouille et de la cervelle; et pour le ragoût du matin, il l'avait encore tout entier dans le ventre : enfin j'aurais eu de quoi triompher, s'il se fût avisé de vouloir plaisanter; mais il était bien éloigné d'y penser.

S'il avait sujet de rêver désagréablement, je n'étais pas plus satisfait des images qui venaient s'offrir à mon esprit. O ciel ! disais-je, quelle étoile malheureuse m'a tiré de la maison de ma mère? A peine ai-je mis le pied dehors, que tout m'est devenu contraire; un malheur n'a fait que m'en présager un autre. Pour premier gîte, il m'a fallu coucher à la porte d'une chapelle, et cela sans souper; le lendemain j'ai dîné d'une omelette aux poussins, et l'on m'a régalé le soir de divers ragoûts de mulet travesti en veau; la nuit j'ai été dévoré des puces, heureusement je n'en ai rien senti; aujourd'hui il n'a tenu qu'à moi de faire aussi bonne chère, et qui pis est, on m'a volé mon manteau : il ne me manquait plus que d'aller en prison tenir compagnie aux voleurs, et il n'a pas tenu aux greffiers que cela ne me soit arrivé.

Toutes les fois que je pensais à ce vol, je soupirais amèrement; son souvenir m'affligeait plus que tout le reste : en effet, j'avais bien raison

d'en être touché ; l'estomac peut se remettre d'un mauvais repas ; une désagréable nuit est réparée par une bonne : mais le moyen de réparer la perte d'un manteau, quand on a aussi peu d'argent que j'en avais ? Néanmoins le mal étant sans remède, je me résolus à prendre patience ; j'avais ouï dire que la vie de l'homme était un mélange de bonheur et de malheur, de plaisir et de peine : si cela est, disais-je, console-toi, Gusman ; tu es sur le point de trouver quelque bonne fortune, puisque tu n'as éprouvé que des disgrâces depuis ton départ de Séville.

Plein d'une si douce espérance, je commençais à prendre courage, lorsque deux hommes, qui avaient l'air de ce qu'ils étaient, et qui venaient derrière nous au grand trot sur des mules, nous ayant atteints, me considérèrent avec attention, comme des gens qui cherchaient quelqu'un qui me ressemblait ; leur figure toute seule n'était que trop capable de me troubler : jamais la Sainte-Hermandad, dont ils avaient l'honneur d'être membres, n'a peut-être eu de confrères d'une mine plus effroyable. Je leur parus surpris, et même un peu effrayé de ce qu'ils me regardaient entre deux yeux : il ne leur en fallut pas davantage pour sauter à terre ; en même temps ils vinrent fondre sur moi l'un et l'autre ; ils me jetèrent à coups de poing de mon âne en bas ; puis, me saisissant par un bras, l'un des

eux me dit d'un ton d'archer : Ah ! te voilà, ripon de voleur ! nous te tenons enfin : allons, etit misérable, rends cet argent, rends ces pierreries, ou bien nous te pendrons tout-à-l'heure cet arbre que tu vois à deux pas d'ici. A ces nots, quelque chose que je puisse dire pour ma léfense, ils se mirent à me houspiller et à me oufflcter de manière qu'un soufflet n'attendait as l'autre.

Le trop charitable ânier, touché de compassion le me voir traiter si cruellement, voulut repréenter à ces furieux que sans doute ils se méprenaient : il fut fort mal payé de sa remontrance ; ls lui tombèrent sur le corps, et quand ils furent las de le battre, ils lui dirent qu'il était mon ecéleur, et l'arrêtèrent avec tous ses ânes, en ui demandant où il avait mis cet argent et ces ierreries. Comme il ne pouvait leur répondre utre chose, sinon qu'il ignorait de quel argent t de quelles pierreries ils nous parlaient, ce fut n nouvel orage de coups de bâton qui creva sur ui. Je confesse ici ma mauvaise inclination, je essentis une maligne joie en voyant maltraiter insi ce pauvre diable, à qui je portais guignon ; e m'imaginais que c'était à lui que je devais imputer la perte de mon manteau et notre horrible ouper. Après qu'ils nous eurent bien étrillés, ils ous fouillèrent exactement ; et, ne trouvant pas e qu'ils cherchaient, ils nous lièrent les mains

avec des cordes, dans le dessein de nous mener en laisse à Séville. Nous étions déjà tous deux attachés comme des lévriers, lorsque celui des archers qui m'avait lié les mains dit avec surprise à son compagnon : Holà ! ho ! camarade, nous faisons les choses avec bien de la précipitation ; je crois, Dieu me pardonne, que nous nous sommes trompés : le drôle que nous poursuivons n'a point de pouce à la main gauche, et il ne manque pas un doigt à celui-ci. L'autre archer sur cela s'avisa de tirer de sa poche leurs instructions, et de les lire à haute voix : le voleur après lequel ils couraient y était peint d'une façon qui ne s'accordait point avec ma figure ; outre qu'il y était marqué qu'il lui manquait un pouce, il était dit qu'il avait dix-neuf à vingt ans, et des cheveux noirs et longs qui lui tombaient sur le dos en queue de cheval ; au lieu qu'on ne pouvait me donner tout au plus que quatorze ans, et que j'avais des cheveux très-courts, roux et crêpés. Ils virent bien qu'ils avaient fait un quiproquo ; ils nous délièrent, prirent pour leurs vacations quelques réaux que l'ânier avait dans sa poche, nous firent des excuses en nous riant au nez, et remontèrent sur leurs mules, laissant les battus tout roués de coups, principalement mon ami l'ânier, dont les épaules épaisses et robustes avaient été moins ménagées que les miennes : en récompense, j'avais la bouche pleine de sang,

et les dents ébranlées des coups de poing que j'avais reçus.

Cela ne nous empêcha pourtant pas de nous remettre sur nos ânes et de continuer notre route, mais aussi tristement que tu le pourrais faire dans une semblable conjoncture; quand nous fûmes à un quart de lieue du village de Pedoso, nous aperçûmes et joignîmes nos deux ecclésiastiques, qui marchaient pas à pas en nous attendant.

Je leur appris le sujet de notre retardement; car dans l'état où était l'ânier, il n'avait pas le courage de desserrer les dents. Les bons prêtres nous plaignirent fort; la dernière de nos aventures surtout leur parut la plus fâcheuse, et donna occasion à un de ces messieurs de dire: Dieu garde tout honnête homme de trois saintes qui sont en Espagne; savoir, la sainte Inquisition, la sainte Hermandad[1] et la sainte Cruzada[2].

[1] *La sainte Hermandad. La santa Hermandad* est un tribunal établi en diverses villes d'Espagne pour les vols de grands chemins. Dans l'origine, c'était une confrérie où ligue des villes, bourgs et villages pour courir sus aux voleurs, une sorte de société d'assurance mutuelle contre la concussion; et en effet *hermandad* signifie fraternité, confrérie. Ce mot est dérivé de *hermano*, frère, confrère, qui vient du latin *germanus*; d'où vient aussi le nom des *Germani*, ou Germains, par un motif sans doute analogue. E. J.

[2] *La sainte Crusada*. La sainte Croisade; c'est le nom qu'on donne au tribunal d'où ressortissent les affaires qui concernent la crusade; car on appelle aussi ce tribunal, *consejo de la crusada*, conseil de la crusade. E. J.

Dieu préserve un innocent particulièrement de la sainte Hermandad ! Il y a encore quelque espérance de justice avec les deux autres ; mais tout ce que je puis dire de celle-là : Bienheureux sont ceux qui ne tombent point entre ses mains !

L'ecclésiastique, qui m'avait régalé d'un sermon le jour précédent, et qui se sentait une grande démangeaison de prêcher encore, fit adroitement rouler la conversation sur les plaisirs du monde, pour avoir occasion de nous dire qu'il n'y en a que de faux sur la terre, et que, si l'on en voulait trouver de véritables, il fallait les aller chercher au ciel ; que toutes les fêtes même où l'on se promettait les plus grands plaisirs, étaient toujours accompagnées ou suivies de quelques chagrins. Monsieur le bachelier, ajouta-t-il en s'adressant à son camarade, souhaitez-vous que je vous raconte à ce propos une fable qui me semble digne d'être écoutée ? Vous ne serez pas fâché de la savoir ; la voici. En même temps il la débita dans ces termes, sans attendre la réponse de son compagnon :

« Jupiter n'étant pas content d'avoir créé pour les hommes tout ce qui se voit sur la terre, par un excès d'amour pour eux, envoya dès les premiers temps le dieu du plaisir résider dans ce bas monde, uniquement pour les réjouir. Mais les hommes, et encore plus les femmes, s'attachant à ce nouveau dieu qui les charmait par ses

traits, résolurent de ne reconnaître que lui pour leur divinité ; ils se flattèrent qu'il avait de quoi combler tous leurs vœux : ainsi, croyant pouvoir se passer de tous les autres dieux du ciel, ils commencèrent à les oublier : les prières, les sacrifices, les victimes, tout ne fut plus que pour le dieu du plaisir. Jupiter, comme le plus offensé, fut si sensible à l'ingratitude de ses créatures, qu'il crut devoir se venger d'elles : il assembla les immortels pour les consulter, de peur qu'on ne l'accusât de n'avoir écouté que sa colère.

« Tous les dieux en général blâmèrent le procédé des hommes plus ou moins, selon les sentimens que chacun avait pour eux. Les plus débonnaires représentèrent à Jupiter que des mortels n'étaient que des mortels, c'est-à-dire des créatures faibles, pleines de défauts, et desquelles on ne devait attendre que de l'imprudence et de l'indiscrétion ; que le maître des dieux, bien loin de voir leur faiblesse d'un œil irrité, il lui convenait plutôt d'en avoir pitié, et de leur pardonner, au lieu de songer à les punir. Si nous étions hommes comme eux, ajoutèrent-ils, nous ne nous conduirions pas autrement, peut-être même ferions-nous pis ; d'ailleurs, considérez quel dieu vous avez donné ; voyez de quelle sorte il en use avec eux : il ne les abandonne point, il flatte leurs désirs, et a des manières ravissantes dont ils sont enchantés. Vous, au contraire, vous

ne vous montrez que de temps en temps, et presque toujours la foudre en main; en un mot, vous les effrayez, et vous ne devez pas être étonné s'ils vous aiment moins qu'ils ne vous craignent : au reste, ils peuvent se corriger et rentrer en eux-mêmes, quand on les aura sérieusement avertis du tort que fait aux immortels, et principalement à vous, l'aveugle attachement qu'ils ont pour cette divinité.

« Lorsque les dieux pacifiques eurent fait cette remontrance à Jupiter, Momus, qui haïssait les hommes, lui en voulut faire une autre toute contraire; mais il la commença dans des termes si libres, que le souverain des cieux lui ferma la bouche en lui disant qu'il parlerait à son tour. D'autres divinités, qui n'étaient pas mieux intentionnées pour le genre humain que Momus, voulurent persuader au fils de Saturne qu'il devait détruire les hommes; que c'étaient des êtres inutiles, et dont les dieux n'avaient pas besoin. D'autres immortels moins emportés, croyant lui donner un avis admirable, lui conseillèrent de réduire en poudre ces coupables humains, et d'en créer d'autres plus parfaits, puisque c'était une chose qu'il pouvait faire d'un souffle : alors Apollon demanda permission de parler, et dit, avec cet air de douceur qu'on lui attribue, ces paroles au père des dieux :

« Jupiter, divinité remplie d'amour et de bonté,

tu es si justement irrité contre les hommes, que, quelque vengeance cruelle qu'il te prît envie d'en tirer, aucun habitant de l'Olympe n'oserait s'opposer à ta volonté : il n'est pas moins de l'intérêt de tous les dieux en général que du tien, que les mortels ne paient pas d'ingratitude les graces et les bienfaits qu'ils reçoivent de nous tous les jours. Mais, après tout, je ne puis m'empêcher de te remontrer que si tu fais périr les humains, c'est ton propre ouvrage que tu détruits. Ce monde, que tu as créé et embelli de mille choses admirables que tu y as fait naître, ne sera plus d'aucune utilité ; nous ne quitterons pas le ciel pour aller l'habiter. De détruire les hommes pour en faire de nouveaux, cela ne te fera point d'honneur ; on dira que tu ne peux qu'en deux fois rendre tes œuvres parfaites : laisse le genre humain tel qu'il est ; il y va de ta gloire de le maintenir comme tu l'as créé ; je ne sais pas même s'il serait de l'intérêt des dieux que les hommes n'eussent aucune imperfection : s'ils n'étaient pas faibles et pleins de misères, auraient-ils besoin de nous ?

« Cependant, poursuivit-il, ce sont des ingrats qu'il faut punir ; tu leur a fait présent du dieu du plaisir, et ils s'y sont trop attachés : hé bien ! il n'y a qu'à le leur arracher, et leur envoyer à sa place le dieu du déplaisir son frère ; ce sera les châtier par le même endroit qu'ils t'ont of-

fensé : ils reconnaîtront bientôt leur faute, et tu les verras recourir à ta bonté, pour la supplier de leur pardonner leur aveuglement ; tu seras alors pleinement vengé, et tu pourras leur faire grâce, ou les abandonner à la tyrannie de leur nouvelle divinité. Voilà, grand Jupiter, ce qui me semble convenir à ta gloire en cette occasion ; mais le maître du ciel et de la terre sait mieux que moi quelle résolution il doit prendre.

« Apollon cessa de parler, et Momus qui avait préparé un discours que sa haine pour les hommes lui avait suggéré, voulut aggraver leur faute ; il ne laissa pas toutefois d'être la dupe de sa mauvaise volonté : tous les autres immortels, qui connaissaient son aversion pour les humains, rejetèrent son avis, et furent de celui d'Apollon. Mercure, suivant le résultat de l'assemblée céleste, fendit l'air aussitôt, et descendit sur la terre, où il trouva les hommes occupés, charmés, possédés du dieu du plaisir ; mais quand il se mit en devoir d'exécuter l'ordre qu'il avait de le leur enlever, ce fut un soulèvement général, tant du côté des femmes que de celui des hommes ; on ne vit jamais une telle fureur : ils se rangèrent tous autour de leur divinité chérie, en protestant qu'ils mourraient tous plutôt que de souffrir qu'on la leur ôtât.

« Mercure remonta au ciel en diligence, pour informer de ce désordre Jupiter, dont la mau-

vaise humeur contre les hommes fut augmentée par cette nouvelle ; néanmoins Apollon, qui les aimait toujours, intercéda pour eux encore auprès de lui, et fit si bien, qu'il l'empêcha de lancer la foudre sur ces malheureux : Maître de l'Olympe, lui dit-il, ayez pitié de ces faibles créatures. Au lieu de laisser tomber votre tonnerre sur ces insensés, permettez que je vous propose un moyen de les rendre plus raisonnables ; trompons-les par un tour d'adresse : arrachons leur dieu du plaisir sans qu'ils s'en aperçoivent, en mettant à sa place et sous sa figure le dieu du déplaisir.

« Le stratagème fut approuvé, et Apollon voulut lui-même s'employer à le faire réussir : il descendit sur la terre avec le déplaisir déguisé ; il trouva les femmes et les hommes en armes auprès du plaisir, pour le défendre envers et contre tous : il leur fascina les yeux, et fit aisément l'échange qu'il avait dessein de faire ; après quoi il retourna vers les immortels pour rire avec eux de l'erreur où il venait de jeter les humains, qui depuis ce temps-là, croyant avoir encore le dieu du plaisir, sacrifient à son frère sans le connaître. »

Cette fable fut applaudie du bachelier, qui convint, avec l'ecclésiastique qui venait de la conter, qu'effectivement les plaisirs de la vie nous séduisent par de belles apparences sans a-

voir aucune realité. Hélas ! disais-je en moi-même pendant qu'ils raisonnaient là-dessus, cela n'est que trop véritable. Quand je me suis mis en tête de voyager, je me formais une idée charmante de mon voyage, je me repaissais l'esprit de mille agréables images dont je ne connais déjà que trop la fausseté. Après que les ecclésiastiques eurent assez long-temps moralisé sur cette matière, le bachelier dit à son compagnon :

Pour égayer un peu l'entretien, et nous désennuyer sur la route, je vais, si vous voulez bien me le permettre, vous raconter une histoire du temps de nos guerres avec les Maures. L'autre ecclésiastique parut curieux de l'entendre, et, autant qu'il m'en peut souvenir, le bachelier en fit le récit à peu près de cette manière.

CHAPITRE IX.

Histoire d'Osmin et de la belle Daraxa.

Pendant que leurs majestés catholiques Ferdinand et Isabelle assiégaient Baëça : l'on peut dire que les Maures donnèrent bien de l'occupation aux chrétiens, et qu'il se fit de part et d'autre des actions de la dernière valeur. La place avantageusement située et en bon état, était défendue par une garnison composée des meilleures trou-

pes du roi de Grenade, Mahomet, surnommé *El Chiquito*, c'est-à-dire le très-petit, et avait pour gouverneur un homme fort expérimenté dans la guerre. Isabelle, à Jaën, s'occupait à faire pourvoir de munitions l'armée des chrétiens, que Ferdinand commandait en personne, et qui était partagée en deux corps, dont l'un faisait le siége, tandis que l'autre le soutenait.

Comme les Maures n'épargnaient rien pour rendre difficile la communication des deux camps, il ne se passait point de jour qu'il n'y eût quelque escarmouche, qui devenait toujours sanglante. Il arriva dans une de ces occasions que les assiégés combattirent avec tant de fureur, qu'ils auraient entièrement défait les assiégeans, si la chose eût été possible; mais ceux-ci, animés par la présence et par l'exemple de leur roi, qui s'était mis de la partie, et renforcés à tout moment par de nouveaux secours, firent prendre enfin la fuite aux infidèles, et les poursuivirent si vivement, qu'ils entrèrent pêle-mêle dans le faubourg de Baëça.

Le gourverneur n'aurait pas manqué de profiter de l'ardeur indiscrète des chrétiens, s'il eût eu assez de monde pour faire alors une vigoureuse sortie; mais voyant sa garnison trop affaiblie pour oser l'entreprendre, il se contenta prudemment de faire feu sur eux, pour les empêcher de se loger dans le faubourg; ensuite il fit fermer les

portes de la ville, de peur qu'elle ne fût emportée d'assaut. On eut beau lui venir dire que sa fille unique était malheureusement allée prendre l'air dans un jardin qu'il avait au faubourg, et qu'il était à craindre qu'elle ne tombât entre les mains des ennemis, il répondit, en consul romain, qu'il aimait mieux perdre sa fille qu'une place dont son roi lui avait confié la défense.

Parmi les seigneurs de l'armée chrétienne qui entrèrent dans le faubourg avec les Maures, don Alonse de Zuniga fut un de ceux qui se signalèrent le plus. Ce cavalier, qui pouvait avoir dix-huit ans, faisait sa première campagne ; il aimait la gloire, et il n'était venu au siége de Baëça que pour mériter l'estime de Ferdinand par quelque action d'éclat. La fortune favorisa son dessein : comme il poursuivait les ennemis, passant au fil de l'épée ceux qui voulaient lui résister, il arriva près d'une maison de fort belle apparence, qu'il jugea devoir appartenir à une personne de qualité ; curieux de savoir ce qu'il y avait dedans, il fit enfoncer les portes à coups de hache : il se présenta d'abord une douzaine d'hommes armés seulement de sabres pour en défendre l'entrée ; mais quatre ou cinq d'entre eux, ayant été jetés par terre, abattirent le courage des autres, qui se sauvèrent par dessus les murs du jardin.

Les cavaliers de don Alonse, ravis de trouver

une maison richement meublée, ne songèrent qu'à la piller; pour lui, qui ne cherchait que l'occasion de la gloire, il parcourut cette maison l'épée à la main avec cinq ou six de ses gens, brisant et enfonçant toutes les portes fermées, pour voir s'il ne rencontrerait pas quelque Maure qu'il fallût combatre. Comme il allait ainsi d'appartement en appartement, il entendit des cris et des gémissemens à l'entrée du dernier : en même temps il aperçut cinq femmes; dont quatre tout en pleurs et fort effrayées vinrent tomber à ses pieds, en le conjurant de leur sauver l'honneur et la vie ; mais la cinquième, qui faisait assez connaître par son air et par ses habits qu'elle était la maîtresse des autres, au lieu de s'humilier devant son ennemi, tenait un poignard, et gardait une contenance assurée : Arrête, lui dit-elle fièrement en langue castillane, lorqu'il voulut s'approcher d'elle, ce fer punira l'insolent qui osera mettre la main sur moi.

Don Alonse n'eut pas sitôt envisagé la dame qui venait de lui adresser ces paroles courageuses, qu'il fut ébloui de sa beauté; il sentit les premiers mouvemens que l'amour excite dans les cœurs qu'il soumet à son empire ; et déjà tout enflammé de son ardeur naissante, il leva la visière de son casque, remit son épée, et dit à la dame, avec autant de douceur que de respect, qu'une personne comme elle n'avait rien à crain-

dre d'un cavalier tel que lui; qu'il était bien mortifié de l'alarme qu'il lui causait, mais qu'en même temps il s'estimait trop heureux que le sort l'eût conduit auprès d'elle pour la sauver des malheurs qui la menaçaient, qu'il la suppliait seulement de prendre une entière confiance en lui, et de souffrir qu'il l'emmenât promptement pour prévenir la fureur du soldat qui, dans ces occasions, ne reconnaissant aucune autorité, pourrait le mettre hors d'état de la préserver de toutes sortes d'outrages.

A ces mots, dont elle ne sentit que trop la force, elle accepta le secours qu'il lui offrait; aussitôt il ordonna aux gens de sa suite d'avoir soin des autres femmes, et de leur laisser emporter tout ce qu'elles jugeraient pouvoir leur être utile : après quoi il présenta la main à sa captive, qui, malgré le trouble où étaient ses esprits, ne laissait pas d'être un peu rassurée par la politesse et par la vue de ce jeune cavalier; il est vrai que, tout armé qu'il était, à voir son beau visage et ses longs cheveux qui flottaient par boucles sur sa cuirasse, on l'aurait plûtot pris pour une fille que pour un homme de guerre.

La charmante Maure, qui, sans contredit, était la plus piquante beauté du royaume de Grenade, se nommait Daraxa; c'était la fille du gouverneur de la place : dès qu'elle avait appris que l'on repoussait les Maures jusque dans le faubourg,

elle avait voulu regagner la ville ; mais en ayant trouvé les portes fermées, elle avait été obligé de revenir au jardin.

Quoique ce fût une grande consolation pour elle d'être tombée entre les mains de don Alonse, néanmoins elle ne pouvait penser qu'elle devenait esclave des chrétiens sans en être pénétrée de douleur. Malgré toute sa fermeté, cette réflexion lui arrachait des larmes ; elle n'eut pas la force de répondre au discours obligeant de son généreux ennemi ; elle lui donna seulement la main pour lui marquer sa confiance. Le jeune guerrier, attendri par les pleurs de sa prisonnière, n'oubliait rien de tout ce qu'il croyait propre à la consoler ; et comme il parlait de l'abondance du cœur, ce qu'il disait avait un caractère de tendresse qui aurait fait plus d'impression sur sa belle captive, si elle eût été moins accablée de son malheur ; mais quoiqu'elle fût sensible aux efforts qu'il faisait pour adoucir son infortune, les marques de reconnaissance qu'elle en donnait ne répondaient guère à la vivacité du consolateur.

D'abord qu'il fut averti qu'on battait la retraite par ordre du roi, et que déjà les chrétiens commençaient à défiler pour regagner leur camp, il céda son cheval à la dame, qui monta dessus légèrement, sans le secours de personne, et fit bien voir qu'elle savait manier un cheval : il ras-

sembla ensuite à la hâte la meilleure partie de ses cavaliers, au milieu desquels il plaça la belle Maure avec ses femmes; puis, s'étant mis à la tête de ce petit corps, qui avait plutôt l'air d'un cortége que d'une escorte, il suivit les autres troupes qui défilaient.

Il n'était pas encore arrivé au camp, que le roi savait déjà son aventure; il l'avait apprise avec d'autant plus de joie, qu'il affectionnait particulièrement ce cavalier, qui lui paraissait un jeune homme d'une grande espérance. Ce monarque impatient de voir une prisonnière de la race des rois de Grenade, et pour lui faire plus d'honneur, alla au devant d'elle aussitôt qu'il sut qu'elle approchait de sa tente avec don Alonse, qui l'amenait pour la lui présenter. Elle aborda le roi d'un air si majestueux et avec tant de grâce, qu'elle charma tous ceux qui en furent témoins : elle voulut se prosterner devant lui; mais il s'y opposa si poliment, et la reçut d'une manière dont elle fut tellement satisfaite, qu'elle lui dit avec une espèce de transport : Ah! seigneur, que l'honneur de saluer le grand Ferdinand aurait de charmes pour moi, si le ciel ne l'eût point attaché au plus cruel de tous les malheurs qui me pouvaient arriver! Madame, lui répondit le roi d'un air gracieux, vous ne devez point regarder comme un malheur d'être devenue prisonnière de don Alonse de Zuniga : c'est un

aimable cavalier qui aura pour vous tous les égards qu'on vous doit ; il n'épargnera rien pour vous consoler de votre disgrace, et de mon côté, je vous prépare de si bons traitemens, que vous cesserez peut-être bientôt de vous plaindre de la fortune.

Le monarque, après lui avoir parlé dans ces termes, ajouta qu'il lui permettait d'écrire au gouverneur son père, pour l'assurer qu'elle serait toujours traitée avec toute la considération que méritait une fille de sa naissance. Ensuite il dit à Alonze en souriant : Continuez d'avoir soin de Daraxa, menez-la sous ma propre tente, qu'elle s'y repose cette nuit avec ses femmes, et demain vous la conduirez vous-mêmes à Jaën ; elle sera plus agréablement auprès de la reine que dans un camp.

Tous les officiers de l'armée qui avaient vu la belle Maure en parlèrent aux autres si avantageusement, qu'ils leur donnèrent envie de la voir ; pour cet effet, ils s'adressaient tous à Zuniga, de qui cela dépendait, le roi lui en ayant confié la garde : mais don Alonze, jaloux de son bonheur, refusait de satisfaire leur curiosité, et les écartait de la tente royale par des défaites. Ils le persécutèrent vivement pour obtenir de lui cette satisfaction, et il n'avait pas peu de peine à se défendre de la leur accorder; heureusement la persécution ne dura que ce jour là. Dès le len-

demain, suivant l'ordre de Ferdinand, il partit pour Jaën, où il arriva le soir avec sa charmante captive, qu'il alla présenter à la reine. Cette princesse, à qui le roi avait envoyé un courrier la nuit précédente, était déjà informée de tout: elle fit un accueil très-gracieux à Daraxa, et prit un extrême plaisir à la voir; elle lui trouvait dans les yeux un feu brillant qu'on avait de la peine à soutenir, et elle n'admira pas moins son esprit que sa beauté lorsqu'elle l'eut entretenue quelque temps, de sorte qu'elle ne pouvait se lasser de la regarder ni de l'entendre.

Cependant don Alonze, s'étant acquitté de sa commission, se vit obligé de s'en retourner à l'armée : il sentit alors, pour la première fois, que si l'amour a des douceurs, il est aussi accompagné de chagrins, et que ce dieu fait payer bien cher ses moindres plaisirs : il ne pouvait penser sans une extrême douleur qu'il allait se séparer de sa belle Maure; mais ce qui faisait sa plus grande peine, c'était de ne lui avoir pas encore découvert ses sentimens, quoiqu'il en eût eu plus d'une occasion favorable, soit par une timidité qu'ont quelquefois les amans les plus hardis, soit que, faute d'expérience, il eût pris le parti de ne faire paraître son amour que par ses actions : néanmoins, comme il savait que c'était aux hommes à parler les premiers, il résolut enfin de se déclarer; il n'était plus embarrassé que de la ma-

nière dont il ferait cet aveu; il y rêva long-temps; et n'étant pas satisfait de ce qui lui venait sur cela dans l'esprit, il se proposa de faire ce que sa passion lui inspirerait.

Dans ce dessein il se rendit chez la reine pour recevoir ses ordres, et lui demander la permission de dire adieu à Daraxa. La reine, qui se doutait bien que ce jeune seigneur n'avait pu voir impunément pendant deux jours une personne aussi aimable que la belle Maure, voulut avoir le plaisir d'être témoin de leur séparation. Ce que vous souhaitez est juste, dit-elle à don Alonze, puisque Daraxa est votre prisonnière; mais elle est sous ma garde : je dois veiller sur toutes ses actions, et vous ne pouvez l'entretenir qu'en ma présence. Ces paroles le troublèrent, et lui ôtèrent presque toute espérance de faire connaître à sa captive qu'en s'éloignant d'elle il allait s'éloigner de ce qu'il avait de plus cher au monde.

Il arriva toutefois que ce qu'il envisageait comme un obstacle à l'accomplissement de ses désirs servit plutôt à les satisfaire. La reine, ayant fait venir la belle Maure, lui dit : Ma fille, car c'est ainsi qu'elle l'appelait déjà par amitié, vous voyez un jeune guerrier que je crois plus à plaindre et plus prisonnier que vous; il se fait un devoir de prendre congé de sa captive avant que de retourner au camp : je suis de ses amies, et je lui permets de découvrir devant moi les ten-

dres sentimens qu'il peut et doit avoir conçu
pour elle. Daraxa rougit à ce discours; elle avait
été jusqu'alors tellement occupée de son malheur,
qu'elle ne s'était point encore attachée à démêler
les mouvemens de don Alonze, ou, si elle y avait
fait quelque attention, elle s'était imaginé que la
pitié, qui n'est jamais sans tendresse, la faisait
agir toute seule : outre cela, elle avait le cœur
prévenu pour un autre ; elle ne pouvait voir Zu-
niga que d'un œil indifférent.

Elle ne laissa pas de répondre à la reine qu'elle
n'oublierait jamais les obligations qu'elle avait à
ce cavalier, et que, n'étant pas en état de les re-
connaître autrement que par des vœux, elle sou-
haitait qu'il n'eût pas le malheur d'être fait pri-
sonnier, ou que, si cette infortune lui arrivait,
il fût du moins aussi bien traité qu'elle l'était.
La reine, curieuse d'entendre la réponse que don
Alonze ferait à ce compliment, ne voulut point
répliquer, pour lui donner lieu de parler ; mais
ce jeune seigneur, dont on admirait tous les jours
à la cour les réparties brillantes, demeura comme
embarrassé, soit que l'amour dans ce moment
l'agitât avec trop de violence, soit qu'il fût gêné
par la présence de la reine. Il répondit seulement
à Daraxa que, quelque disgrâce qu'il pût éprou-
ver, il se croirait trop heureux s'il pouvait avoir
l'honneur de se dire son chevalier, et qu'il venait
avant son départ la prier de lui accorder cette

râce. Cela ne se refuse point dans ce pays-ci, dit alors la reine, tant pour échauffer la conversation que pour faire plaisir à Zuniga; et Daraxa pourrait trouver en elle-même plus d'une raison pour y donner son consentement. Madame, répondit la belle Maure, j'en trouverais de reste à prendre pour mon chevalier un homme du mérite et de la qualité de don Alonze; mais si les lois de la chevalerie sont les mêmes chez les chrétiens et chez les Maures, comment voulez-vous que je m'intéresse pour un guerrier qui va porter les armes contre ma patrie?

Quoique cette réponse parût judicieuse à la reine, cette princesse ne laissa pas de retourner à la charge, en représentant à la belle Maure que c'était par un cas particulier; qu'elle pouvait sans scrupule prendre part à la gloire et à la fortune d'un cavalier à qui elle croyait avoir de grandes d'obligations; que cela lui servirait d'excuse : de plus, qu'elle engageait par là don Alonze à traiter avec plus de douceur les Maures qui pourraient tomber entre ses mains. Zuniga était charmé de voir la reine entrer avec tant de bonté dans ses intérêts; et Daraxa, craignant de se trop découvrir si elle s'opiniâtrait à combattre les raisons de cette princesse, aima mieux garder le silence, comme si par respect elle eût consenti à ce qu'on attendait d'elle.

Ce n'est pas tout, reprit la reine pour achever

son ouvrage; quand une dame, chez les chrétiens, choisit un chevalier, elle a coutume de lui donner une marque de son choix, comme une écharpe, son portrait, un mouchoir, un ruban, ou quelque autre semblable galanterie. C'était bien aussi la coutume des Maures; mais Daraxa ne voulait point s'engager si avant : néanmoins, comme les désirs de la reine étaient pour elle des lois, elle fit présent à don Alonze d'un nœud de rubans qu'elle avait sur la tête, d'un beau tissu à la mauresque. Ce cavalier le reçut un genou à terre et en baisant la main qui le lui présentait; après quoi, suivant l'usage des amans de ce temps-là, il jura de ne jamais rien faire qui fût indigne de l'honneur de servir sa dame. Ensuite de cette cérémonie, qui fit un extrême plaisir à la reine, cette princesse dit à Zuniga qu'elle ne doutait nullement qu'il ne se signalât bientôt par de glorieux faits d'armes, pour prouver qu'il méritait bien la faveur dont il venait d'être gratifié. Il répondit que c'était à la fortune à lui en fournir les occasions, et que s'il les manquait, ou qu'elles fussent malheureuses pour lui, ce ne serait pas du moins par la faute de son cœur.

Après qu'il eut parlé de cette sorte, il remercia la reine de toutes ses bontés; puis, s'adressant à la belle Maure, il la supplia de vouloir bien se souvenir quelquefois d'un chevalier qui mettait toute sa gloire à servir le roi catholique

n maître, et à se rendre digne d'être estimé elle. A ces mots il se retira, et partit pour l'armée.

Il apprit en arrivant que les rois Ferdinand Mahomet avaient eu ensemble une entrevue; e Baëça venait de capituler, et qu'il était dit r un article de la capitulation que tous les prisonniers faits pendant le siége seraient relâchés e part et d'autre. Cette nouvelle affligea l'amoureux don Alonse, qui, dès ce moment-là, se crut rivé pour toujours de la vue de la belle Maure; ais comme si la reine eût entrepris de faire le onheur de ce cavalier, elle ne voulut point se éfaire de Daraxa, pour qui elle avait conçu une mitié si forte, qu'elle ne pouvait plus vivre sans ette aimable personne. Le gouverneur maure, n père, eut beau la demander avec de grandes stances, cette princesse lui fit écrire dans des rmes si obligeans, pour le prier de la lui laisser, que, malgré la tendresse qu'il avait pour sa lle, il ne put se défendre de la lui abandonner, ien persuadé qu'il n'aurait pas sujet de se repentir de cette complaisance.

Le roi, voyant la campagne finie, prit la résolution d'aller passer l'hiver à Séville. Il manda son dessein à la reine, qui s'y rendit deux u trois jours avant lui. Jamais la cour de ce monarque n'avait été plus magnifique; tous les signeurs à l'envi se mirent en dépense pour y

faire une brillante figure : don Alonse surtout, qui en était un des plus riches, et dont l'absence avait irrité l'amour, n'épargna rien pour avoir un train et un équipage dignes du *Chevalier de la belle Maure*, nom qu'il s'était donné et dont il se faisait honneur à la cour, de même que du nœud de rubans qu'il avait reçu de cette dame, et qu'il portait à son jupon, avec un cordon d'or, en forme d'ordre.

Ce qu'il y avait de malheureux pour lui, c'est que tout cela était compté pour rien par Daraxa, qui le traitait avec autant d'indifférence que les autres seigneurs, qui était aussi devenus ses amans; comme don Rodrigue de Padilla, don Juan de Urena, et don Diègue de Castro. Ce que don Alonse avait par-dessus ses rivaux, c'était la liberté de voir sa maîtresse, et de lui parler plus souvent qu'eux; avantage dont il était redevable aux seules bontés de la reine, qui, désirant avec ardeur que la belle Maure se fît chrétienne, pour la marier ensuite dans sa cour et l'y retenir, avait jeté les yeux sur lui, comme sur le parti le plus avantageux pour elle.

La reine, ayant donc dessein d'engager cette dame à changer de religion, en cherchait tous les moyens. Elle lui dit un jour : Ma chère Daraxa, j'ai une curiosité : je serais bien aise de vous voir vêtue à l'espagnole ; je m'imagine que cet habit vous siérait encore mieux que le vôtre; je vous

en donnerai un que j'ai porté moi-même ; je crois que pour me faire plaisir vous voudrez bien l'essayer. Cette princesse espérait par là lui inspirer insensiblement l'envie d'aller plus avant. Daraxa qui trouvait l'habillement des femmes espagnoles fort à son gré, et qui ne cherchait qu'à plaire à la reine, consentit de bonne grâce à lui donner cette satisfaction : elle enchanta Ferdinand et toute sa cour. Lorsqu'elle y parut sous ces nouveaux habits, elle effaça un assez grand nombre de belles personnes qui en faisaient tout l'ornement. Qu'elle causa de jalousies et d'infidélités ! Mais plus les yeux des hommes lui furent favorables, plus elle déplut aux femmes, qui lui trouvèrent autant de défauts qu'elle avait de charmes.

Quoiqu'elle n'ignorât pas l'envie qu'elle leur causait, elle n'en devenait pas plus vaine ; au contraire, on eût dit qu'elle en était mortifiée, elle négligeait jusqu'à sa parure. La reine quelquefois lui en faisait la guerre, et lui envoyait tous les jours de nouveaux ajustemens, pour l'obliger à prendre plus de soin de sa personne ; elle s'en parait une fois seulement par complaisance, après quoi elle n'y pensait plus : ce qui étonnait tout le monde, c'est qu'elle était presque toujours plongée dans une profonde mélancolie que rien ne pouvait dissiper. Elle se plaisait à être seule, et le plus souvent on la surprenait

tout en pleurs, ce qu'on ne manquait pas d'aller rapporter à la reine, qui en était vivement affligée; cependant cette princesse, croyant qu'elle n'était triste qu'à cause qu'elle se voyait éloignée de ses parens, se flattait que cette tristesse ne durerait pas long-temps. D'un autre côté, le roi, pour contribuer au divertissement de son illustre prisonnière et à celui de tant d'officiers qui l'avaient si bien servi dans cette dernière campagne, fit une partie de course de taureaux et de jeux de *Cânas*, ailleurs appelés des Carrousels. Il les publia, pour avertir les cavaliers qui souhaiteraient d'en être, de s'y préparer.

Il est temps que je vous dise la cause de la mélancolie de la belle Maure. Cette dame aimait un jeune seigneur de Grenade, qui descendait aussi bien qu'elle des rois maures, et dont la valeur avait éclaté dans plusieurs occasions : pour les qualités personnelles, il les rassemblait toutes; en un mot, c'était le premier cavalier de la cour de Grenade. On l'appelait Ozmin. Daraxa et lui s'aimaient dès leur plus tendre enfance, et leurs pères, qui étaient intimes amis, avaient résolu de les unir ensemble pour resserrer encore davantage les nœuds de leur amitié. A la veille de ses noces, dans le temps qu'on n'attendait plus, pour les célébrer à Baëça, qu'Ozmin qui était à Grenade, il arriva que Ferdinand fit tout à coup investir cette première place; ce qui fut

exécuté avec tant de secret et de diligence, qu'on n'en eut pas le moindre soupçon à la cour du roi Mahomet.

A cette nouvelle si importante pour les Maures, Ozmin, poussé par l'amour et par la gloire, entreprit de se jeter dans Baëça, où il était attendu; il se mit à la tête de deux cents cavaliers, la plupart de ses amis ou de ses créatures, qui voulurent suivre sa fortune et servir leur roi. Ils rencontrèrent en moins de trois heures deux partis qu'ils battirent; mais un troisième, composé de six cents hommes, vint à une demi-lieue de la ville leur tomber sur le corps et les envelopper, en leur criant de se rendre, s'ils voulaient qu'on leur fît quartier. Ozmin, sans s'effrayer de l'inégalité du nombre, forma de sa troupe un escadron, au milieu duquel il mit ses blessés; puis, fondant sur les ennemis avec autant de vigueur que s'il n'eût pas eu déjà deux affaires assez vives, il tint pendant plus d'une heure la victoire incertaine; déjà même plus de la moitié du parti chrétien était hors de combat, et le reste ébranlé allait prendre la fuite, sans un nouveau secours de deux cents hommes qui leur arriva fort à propos. Les choses alors changèrent de face, et Ozmin, blessé en trois endroits, ne songea plus qu'à sauver le reste de ses cavaliers en se retirant; ce qu'il fit en si bon ordre et avec des voltes-faces si heureuses, que les chré-

tiens perdirent bientôt l'envie de le poursuivre. Il entra dans la ville de Grenade avec cent dix hommes, dont douze seulement n'étaient pas blessés.

Ce combat passa pour une des plus rudes rencontres qu'on eût jamais vues, et le nom d'Ozmin devint fameux parmi les troupes chrétiennes. Ce cavalier, en arrivant chez lui, fut obligé de se mettre au lit. Le roi Mahomet, son parent, charmé de la gloire qu'il s'était acquise par une si belle action, lui donna mille louanges, et l'honora d'une visite pour récompenser sa valeur; mais ce qui combla de joie ce jeune Maure fut une lettre qu'il reçut de sa chère Daraxa : elle lui mandait qu'elle prenait plus de part à ses blessures qu'à l'honneur qu'elles lui faisaient; qu'elle aimait moins en lui le héros que l'amant, et qu'enfin elle le conjurait de se ménager davantage à l'avenir : elle accompagnait cette lettre d'un grand mouchoir en broderie à la façon des Maures, auquel elle avait travaillé elle-même, et qui devait être d'autant plus agréable à son amant, que c'était la première faveur qu'elle lui eût faite.

Le brave Ozmin avait une impatience mortelle d'être guéri de ses blessures, et de faire une seconde tentative pour s'introduire dans Baëça : il ne pouvait plus vivre sans sa future épouse; il fallait qu'il fût auprès d'elle, ou qu'il mourût

de langueur et de désespoir. Le gouverneur de cette place, ayant été informé de son dessein, trouva moyen de lui faire savoir qu'il ne lui conseillait pas de s'y prendre par la force des armes, les passages étant trop bien gardés pour qu'il pût passer; que son avis était plutôt qu'il s'habillât à l'espagnole, et qu'une nuit, dont ils conviendraient entre eux, il partît pour arriver le lendemain à la pointe du jour auprès de Baëça, où il pourrait entrer à la faveur d'une sortie qui serait faite exprès pour cela. Le gouverneur se servait d'un fidèle domestique d'Ozmin pour faire tenir des lettres à Grenade et pour en recevoir. Ce domestique, nommé Orviedo, avait été quatorze ans prisonnier chez les chrétiens; il en avait pris les manières, et il en parlait si bien la langue, qu'il pouvait facilement passer pour Espagnol; ajoutez à cela que c'était un homme adroit et qui savait parfaitement les chemins.

Sitôt qu'Ozmin fut en état d'exécuter son projet, il sortit de Grenade la nuit qui lui fut marquée, suivi seulement d'Orviedo, tous deux habillés à l'espagnole. Quoiqu'ils eussent de très-bons chevaux, ils furent obligés de prendre tant de détours pour éviter les partis chrétiens et les passages gardés, qu'ils ne purent arriver avant le jour auprès de Baëça; ils en étaient encore à une lieue quand l'aurore parut. A mesure qu'ils s'avançaient, ils voyaient s'élever de la poussière,

et bientôt ils aperçurent les troupes chrétiennes qui faisaient de tous côtés de si grands mouvemens, qu'ils jugèrent qu'il y aurait ce jour-là quelque action considérable; comme en effet ce fut dans cette journée que don Alonse enleva la belle Maure. Nos deux Grenadins entrèrent dans un bois, où ils s'arrêtèrent de peur de s'aller jeter dans quelque fâcheux embarras. Orviedo, en homme de guerre accoutumé à trouver des expédiens convenables aux conjonctures, dit à son maître : Seigneur, si vous m'en voulez croire, vous demeurerez ici caché, pendant que, seul et à pied, j'irai reconnaître la disposition des chrétiens, et me couler si je puis dans la place, pour avertir le gouverneur du lieu où vous êtes; si je ne viens pas vous rejoindre dans deux heures, ce sera une marque certaine que je serai entré dans la ville, et que tout sera préparé pour vous y recevoir.

Ozmin approuva ce conseil. Orviedo attacha son cheval à un arbre, et marcha vers Baeça. Son maître, malgré toute l'impatience qui l'agitait, l'attendit plus de deux heures; après quoi, s'imaginant qu'il était temps de s'approcher de la place, et que, suivant ce qu'Orviedo lui avait dit, il trouverait des gens qui seconderaient ses intentions, il poussa son cheval jusqu'à un quart de lieue de la ville par le chemin le plus court. Il découvrit une troupe de cavaliers maures

qui venaient de son côté à bride abattue; il crut que c'était la sortie qu'on devait faire pour l'amour de lui; mais ces cavaliers le désabusèrent assez désagréablement. Comme ils le prirent pour un chrétien à son habit à l'andalouse, ils tirèrent sur lui, et ils l'auraient tué sans doute si, par bonheur, un officier qui était à la tête de la troupe, et qu'il appela, ne l'eût reconnu à la voix. S'ils furent étonnés de le voir, il ne le fut pas moins quand ils lui dirent que toute l'armée des chrétiens, commandée par Ferdinand en personne, était venue fondre sur deux ou trois mille hommes sortis de la place; qu'après un rude combat, où la plupart des Maures avaient péri, les ennemis, en poursuivant le reste jusqu'au faubourg, y étaient entrés pêle-mêle, et s'en étaient emparés; enfin qu'il ne fallait plus se flatter d'entrer dans la ville; que c'était vouloir de gaîté de cœur être prisonnier ou se faire tuer. Ozmin, vivement touché de ce rapport, et plus encore de la nécessité ou il se voyait de se sauver avec les autres, fit un corps de ces fuyards, qui étaient au nombre d'environ trois cents, et s'en retourna avec eux à Grenade, plus mortifié que la première fois de n'avoir pu réussir dans son entreprise.

Ces tristes nouvelles jetèrent la terreur dans l'âme du roi Mahomet, qui, jugeant bien que la

garnison de Baëça devait être fort affaiblie après une pareille action, désespéra de secourir cette place, dont la prise lui parut prochaine; ce qui lui causait d'autant plus d'inquiétude, qu'après cette ville il ne lui en restait plus qui fussent capables de soutenir un siége, que Grenade, la capitale de son royaume et sa dernière ressource. Toute la cour maure, à l'exemple de son souverain, était dans la consternation.

Pour Ozmin, il en pensa mourir de douleur; mais un jour après son retour à Grenade, ayant appris que les chrétiens qui étaient entrés avec les Maures dans le faubourg de Baëça avaient été obligés de l'abandonner, il ne lui en fallut pas davantage pour ranimer son espérance, et le déterminer à se remettre en campagne pour la troisième fois. Comme il se disposait à partir, Orviedo, son écuyer zélé, revint de cette ville chargé d'un paquet du gouverneur pour le roi, et d'une lettre pour Ozmin, dans laquelle était tracé le malheur arrivé à Daraxa.

La lecture de cet événement fut un coup de foudre pour cet amoureux Grenadin. Il demeura d'abord immobile; et s'il reprit ensuite ses esprits, ce ne fut que pour se livrer à des fureurs qu'on ne peut exprimer : c'étaient des sanglots, des transports, des convulsions! Après des mouvemens si violens, il tombe dans un état où il ne peut plus se plaindre ni s'affliger : la fièvre le

prend, les forces lui manquent, on croit à tout moment qu'il va mourir; mais l'amour, ce grand médecin si habile, surtout pour les maux qu'il a causés lui-même, vient tout à coup le rappeler à la vie, en lui inspirant un dessein consolant et facile à exécuter. Dès cet instant, le malade changeant à vue d'œil, commença de se mieux porter; il reprit ses forces, et se rétablit en peu de temps.

Baëça s'était rendue: on savait que le roi catholique tenait déjà sa cour à Séville, et qu'il y devait passer l'hiver avec la reine. Ozmin, ne doutant point que Daraxa ne fût auprès de cette princesse, résolut d'aller à cette ville avec Orviedo, tous deux déguisés en cavaliers andalous: outre qu'ils parlaient l'un et l'autre si bien la langue castillane, qu'il était malaisé de les reconnaître pour Maures, il était persuadé que dans une ville où la confusion ne pouvait manquer de régner, on ne prendrait seulement pas garde à eux; il communiqua son nouveau projet à son cher Orviedo, qui ne trouvait jamais rien de difficile, et dont la belle passion était de tenter des aventures. Le maître et l'écuyer sortirent donc secrètement une nuit de Grenade, montés sur des chevaux comparables, pour l'allure et pour la vitesse, aux plus fameux coursiers des paladins, et munis d'une assez grande quantité de pierreries, sans parler de quelques

bourses d'or dont ils n'avaient pas oublié de se charger.

Ils s'attendaient à faire quelque mauvaise rencontre en traversant tous les quartiers de chrétiens par où ils devaient passer, et ils ne furent pas trompés dans leur attente. Le lendemain, à une lieue de Loja, ils trouvèrent en leur chemin le grand-prévôt de l'armée avec ses archers qui poursuivaient des déserteurs ; il examina nos deux cavaliers, qui ne lui semblaient pas à la vérité avoir l'air de ce qu'il cherchait ; mais ils lui parurent trop bien montés pour des gens qui n'étaient pas richement vêtus, et il les arrêta pour leur demander d'où ils venaient et où ils allaient. Orviedo répondit qu'ils étaient du quartier du marquis d'Astorgas, et que quelques affaires les appelaient à Séville. Là-dessus le prévôt voulut voir leur congé ; et comme ils n'en avaient point, il était dans la résolution de les conduire au quartier dont ils se disaient. Au défaut du congé, Ozmin tira d'un de ses doigts un fort beau diamant qu'il présenta à monsieur le prévôt ; qui, charmé du présent, leur fit mille excuses de les avoir arrêtés, et voulut absolument les accompagner jusqu'à Loja, pour leur montrer qu'il savait vivre, et qu'il avait un cœur très-reconnaissant.

Ils arrivèrent à Séville, sans avoir eu d'autre aventure que celle-là ; ils allèrent loger au fau-

bourg qui est au-delà du Guadalquivir : mais quoique ce quartier soit le plus écarté de la ville et le plus obscur, il était alors si plein de monde et d'équipages, qu'à peine y purent-ils trouver un logement ; et il ne faut pas s'en étonner, puisque c'était huit jours avant la course des taureaux, dans le temps que chacun s'occupait des préparatifs qui se faisaient pour cette fête. Nos Maures, pour être bien instruits de tout ce qui se passait à la cour, n'eurent qu'à écouter les domestiques de divers seigneurs dont leur hôtellerie était pleine, ainsi que celles de la ville.

Ces domestiques en apprirent à Ozmin plus qu'il n'en aurait voulu savoir : ils lui dirent entre autres choses que don Alonse s'appelait le chevalier de la belle Maure ; qu'elle avait plusieurs autres amans, mais que celui-ci l'emportait sur tous ses rivaux ; et que si cette dame, comme il y avait toute apparence, embrassait le christianisme, le bruit courait que Zuniga l'épouserait. Pour comble de tourmens, ils prirent la peine de lui peindre ce cavalier avec des couleurs capables de désoler un galant délicat et aussi passionné que ce malheureux Maure ; il eut besoin d'un confident tel qu'Orviédo, pour l'empêcher de retomber dans les fureurs qui avaient pensé lui causer la mort. Cet adroit écuyer le rassura peu à peu, en lui représentant que ses alarmes offensaient Daraxa, qui l'aimait

trop pour cesser de lui être fidèle ; qu'au reste, il n'était pas surprenant qu'une personne si charmante eût inspiré de l'amour dans une cour où régnait la galanterie. Orviedo acheva de calmer les agitations de son maître, en lui faisant faire réflexion que la fête qui se préparait lui fournirait une belle occasion de juger par lui-même du mérite de ses rivaux, comme de l'attention que sa maîtresse pouvait avoir pour eux, et qu'ensuite il se réglerait sur ses observations. Ozmin se rendit à ses raisons, et principalement à la dernière ; il se promit de bien observer Daraxa : en même temps, pour montrer à cette dame la différence qu'il y avait de lui à ses rivaux, et faire éclater sa force et son adresse aux yeux de la cour catholique, il résolut de se mettre de la course des taureaux. Il chargea son écuyer du soin de faire préparer tout ce qui leur était nécessaire pour cet exercice inventé par les Maures, et pour lequel, sans contredit, Ozmin était le premier cavalier de cette nation.

Le jour de la fête enfin arriva : jamais on n'a vu tant de magnificence ; tout était en ordre dès le matin ; on ne voyait que de riches meubles et de belles tapisseries dans les rues par où Ferdinand et Isabelle devaient passer avec leur cour pour aller à la grande place destinée aux jeux de cannes et aux courses de taureaux. Il y avait dans cette place un nombre prodigieux de tou-

tes sortes de personnes assises sur des amphithéâtres qui régnaient tout autour; et l'on apercevait de tous côtés, aux fenêtres et aux balcons, une infinité de dames et de cavaliers habillés si superbement, que les spectateurs formaient un premier spectacle qui charmait les yeux.

Sur les trois heures après midi, le roi et la reine se rendirent à leur balcon, qui était orné magnifiquement; et, dans un autre côté, se plaça la belle Maure avec plusieurs dames et quelques vieux seigneurs qui, n'étant plus propres à ces courses, en laissaient à regret aux jeunes tout l'honneur. On commença, suivant la coutume, par le combat des taureaux; on en lâcha d'abord un qui n'était pas des plus terribles : aussi fut-il bientôt terrassé.

Nos deux Maures étaient déjà sur la place, ils se tenaient hors de la carrière parmi plusieurs autres personnes à cheval, pour voir comment les chrétiens s'y prenaient. Il ne faut pas demander si Ozmin chercha des yeux sa maîtresse : il la démêla facilement; et sa surprise fut extrême, quand il s'aperçut qu'elle était vêtue à l'espagnole; il en conçut un malheureux présage : cependant, quoiqu'il ne la considérât que de loin, il ne laissa pas de remarquer qu'elle avait un air triste. En effet, elle s'intéressait si peu à cette fête, qu'il lui avait fallu un ordre exprès de la reine pour l'obliger à se parer; encore ne s'en

était-elle acquittée qu'avec beaucoup de négligence : le coude appuyé sur le balcon, et la tête sur sa main, elle promenait indifféremment sa vue de toutes parts, ou, pour mieux dire, elle ne voyait rien, tant elle était occupée d'autres choses.

Quoique sa mélancolie fût susceptible de différentes interprétations, Ozmin, par un reste d'espérance, l'expliqua en sa faveur, et en sentit un secret plaisir que les amans délicats sont seuls capables de sentir. Tandis qu'il observait avec tant d'attention Daraxa, le grand bruit que fit le peuple en voyant lâcher un second taureau plus fort et plus méchant que le premier, détacha ses yeux et son esprit du balcon qui les occupait. Il regarda dans la carrière; il vit que la bête donnait bien de l'exercice aux cavaliers qui combattaient contre elle : comme il ne voulait montrer ce qu'il savait faire qu'après la mort de ce second taureau, il semblait, quoique Orviedo et lui fussent magnifiquement équipés, qu'ils n'eussent pas dessein de se mettre de la partie; ce qui ne manqua pas d'étonner les spectateurs qui étaient autour d'eux : Pourquoi, se disaient-ils hautement les uns aux autres, ces deux champions demeurent-ils ainsi hors de la barrière? Ne sont-ils donc venus ici que pour voir les courses? N'oseraient-ils entrer? Ont-ils peur de recevoir des coups de corne? Ne portent-ils une

lance que pour la prêter à quelque cavalier plus digne qu'eux de s'en faire honneur?

Ces railleries si ordinaires au peuple, qui n'épargne personne en pareille occasion, étaient entendues du maître et de l'écuyer, qui les méprisaient; ils n'étaient attentifs qu'à l'issue de la course du taureau qu'on voyait dans la carrière. Ce fier animal avait déjà mis hors de combat deux cavaliers; et, devenu plus furieux par deux légères blessures que don Alonse lui avait faites, il s'en vengea sur son cheval, qu'il jeta roide mort sur la place; mais alors don Rodrigue de Padilla, l'un des plus forts cavaliers de la troupe, frappa si rudement le taureau, qu'il n'eut pas besoin d'un second coup pour l'achever.

On allait en lancer un troisième, quand le seigneur maure, qui s'en aperçut, fit signe à Orviedo de marcher et de faire ouvrir la barrière: ils avaient tous deux trop bonne mine pour qu'on leur refusât l'entrée. Ils ne furent pas sitôt dans la carrière, que tout le monde eut les yeux sur eux. Il régna d'abord dans la place un silence applaudissant: chacun prenait plaisir à considérer la richesse de leurs armes, le goût galant de leur équipage, et plus encore le grand air qu'ils avaient à cheval. Ozmin surtout s'attirait les regards de l'assemblée par la grâce et la noblesse de son maintien. Ils avaient l'un et l'autre le visage couvert d'un crépon bleu, pour marquer

qu'ils ne voulaient pas être connus. L'écuyer portait la lance de son maître d'une autre manière que les Espagnols, et Ozmin avait à son bras gauche le mouchoir brodé dont sa maîtresse lui avait fait présent, et qui n'était pas non plus une galanterie à l'usage du pays : ce qui faisait juger que, s'ils n'étaient pas étrangers, ils voulaient du moins le paraître, mais on ne les soupçonnait nullement d'être Maures. Ferdinand ne fut pas des derniers à jeter la vue sur eux, et il les fit remarquer à la reine, qui ne prit pas moins de plaisir que lui à les regarder. Tous les cavaliers qui étaient dans la carrière se rangèrent pour les laisser passer, et conçurent du maître la plus avantageuse opinion.

Daraxa seule ne prenait point garde à ces deux nouveaux champions; peut-être même n'aurait-elle pas arrêté ses regards sur eux, si le vieux don Louis, marquis de Padilla, père de don Rodrigue, après lui avoir fait la guerre sur son humeur sombre et rêveuse, ne l'eût pas obligée à tourner enfin la tête de leur côté : elle eut d'abord un peu d'émotion, sans savoir pourquoi, en apercevant les deux Grenadins, elle trouvait en eux un air étranger qui lui donna la curiosité de demander à don Louis qui ils étaient. C'est ce que j'ignore, madame, lui répondit-il; le roi même n'a pu l'apprendre. Cependant Ozmin s'était approché du balcon de cette dame : elle at-

tacha sa vue sur le mouchoir qu'il portait au bras, et dans le moment elle sentit une palpitation de cœur qui lui dit bien des choses. Néanmoins elle ne pouvait croire encore que ce fût le même mouchoir qu'elle avait envoyé à son amant lorsqu'il était blessé, ni que ce fût ce cher amant lui-même qui se présentât à ses yeux; mais comme il s'arrêta devant le balcon, et qu'elle eût tout le loisir de l'examiner, son cœur lui dit que ce ne pouvait être un autre.

Elle allait s'abandonner à la joie, quand le troisième taureau, qui dès sa sortie avait causé de grands désordres dans la carrière, vint troubler des momens si doux, en s'avançant du côté d'Ozmin. Ce redoutable animal était de Tarita; on ne se souvenait point d'en avoir vu un si monstrueux. Il poussait des mugissemens qui répandaient la terreur dans la place. Quoiqu'il n'eût pas besoin d'être animé, on ne laissait pas, suivant l'usage, de lui jeter des pieux; ce qui irritait tellement sa fureur, que don Rodrigue, don Alonse et les autres cavaliers n'osaient se présenter devant lui avec cette intrépidité qu'ils avaient montrée devant les deux autres.

Cette terrible bête courait donc vers Ozmin, qui ne songeait alors à rien moins qu'à se mettre en défense; mais averti du péril par Orviedo, qui lui donna promptement sa lance, et animé de la vue de ce qu'il aimait, il fit fièrement face

au taureau, lui passa sa lance entre le cou et l'épaule avec tant de vigueur, qu'il le cloua à terre, où il demeura comme s'il eût été frappé de la foudre, avec plus de la moitié de la lance dans le corps; après quoi ce brave champion jeta dans la carrière le tronçon qui lui était resté dans la main, et se retira.

Une action si hardie et si vigoureuse excita l'admiration de la cour et du peuple; la place retentit de cris de joie et d'acclamation; on n'entendit partout, pendant un quart d'heure, que, *Vive le chevalier à l'écharpe bleue, le plus fort et le plus courageux de son siècle.* Tandis qu'on célébrait ainsi dans la place la valeur d'Ozmin, la timide Daraxa, que la vue du taureau avoit épouvantée pour son amant, était encore si hors d'elle-même, qu'elle croyait voir l'animal en fureur; elle reprit pourtant peu à peu ses esprits au bruit des applaudissemens des spectateurs. Elle chercha des yeux dans la carrière son cher Maure, et ne l'y découvrant point, ses sens furent saisis d'un nouveau trouble: elle demanda ce qu'il était devenu; on le lui montra déjà bien loin hors de la barrière, et suivi d'une foule de peuple, qui ne pouvait se lasser de voir un homme qui venait de faire un si beau coup de lance.

La nuit étant arrivée pendant ce temps-là, toute la place en un instant parut éclairée d'une

infinité de flambeaux qui faisaient une fort belle illumination, bientôt les jeux de cannes commencèrent : on vit approcher douze quadrilles, avec leurs trompettes, leurs fifres et leurs timbales; elles avaient à leur suite leurs gens de livrée et douze valets chargés de faisceaux de cannes. Les chevaux de main des cavaliers avaient des caparaçons de velours, chacun de la couleur de sa quadrille, brodés d'or et d'argent, et les armes de chaque chef étaient par dessus; non seulement ces deux métaux brillaient dans leurs équipages, mais les pierreries même n'y étaient point épargnées. Avant que d'entrer dans la place, ils se mirent en marche de la manière suivante.

Les écuyers de chaque chef de quadrille allaient les premiers et conduisaient les équipages; douze chevaux, qui portaient à l'arçon de devant les armes de ces chevaliers, dont les devises pendaient à l'arçon de derrière, étaient à la tête des autres, qui n'avaient que leurs caparaçons avec des sonnettes d'argent qui faisaient grand bruit. Les gens de livrée marchaient après les chevaux; ils firent le tour de la place, et sortirent par une autre porte que celle par où ils étaient entrés, pour éviter la confusion. Les quadrilles, conduites par leurs chefs, commencèrent ensuite leur entrée en deux files avec tant de grâce et d'adresse, que tous les spectateurs

en furent charmés ; ce qui n'est pas surprenant, puisque les cavaliers les plus habiles pour ces sortes de jeux sont, sans contredit, ceux de Séville, de Cordoue et de Xerès de la Frontera. On voit dans ces villes jusqu'à des enfans de huit à dix ans manier des chevaux et les pousser d'une façon admirable.

Lorsque les quadrilles eurent couru quatre fois par les quatre faces de la place, elles en sortirent par la même porte que leurs équipages, et y revinrent bientôt avec leurs écus au bras et les cannes ou roseaux à la main. Elles commencèrent leurs combats de douze contre douze, c'est-à-dire quadrille contre quadrille. Quand elles avaient combattu un quart d'heure, il en venait deux autres de deux côtés différens, lesquelles, sous prétexte de les séparer, faisaient entre elles un nouveau combat.

Tandis que cela se passait, Ozmin et Orviedo, s'étant démêlés de la foule du peuple qui les suivait, regagnèrent promptement leur hôtellerie, et après s'y être désarmés, ils revinrent dans la place, où l'amoureux Ozmin, traversant la presse, perça jusque sous le balcon de la belle Maure. Comme il était fort simplement vêtu, on ne pouvait, malgré sa bonne mine, le prendre pour un homme de grande importance. Daraxa, qui se doutait bien qu'il ne manquerait pas de paraître encore devant elle, le cherchait partout des yeux ;

mais quoiqu'il fût fort proche d'elle, et qu'il la regardât, elle ne les arrêtait point sur lui. Elle tenait un très beau bouquet garni de rubans que don Alonse lui avait envoyé ce jour-là ; ce bouquet lui échappa des mains par hasard et tomba justement aux pieds d'Ozmin, qui s'empressa de le ramasser. Cet incident fut cause que la dame baissa la vue et qu'elle reconnut son cher Maure ; dès ce moment elle ne détourna pas les yeux de dessus lui. Comme quelques personnes du peuple dont il était environné voulaient de gaîté de cœur l'obliger à rendre le bouquet par force, Daraxa leur cria de le lui laisser, et ajouta même qu'il était en bonne mains : à ces mots qui terminèrent le différend, l'heureux Ozmin, devenu possesseur paisible d'une faveur qu'il croyait plutôt devoir à l'amour qu'au hasard, l'attacha par galanterie à son chapeau.

Après cela, nos deux amans commencèrent à se faire des signes qui formaient un langage muet et très-commun entre les Maures ; ce que les Espagnols ont depuis appris d'eux, aussi bien qu'une infinité d'autres choses qui font passer aujourd'hui notre nation pour la plus galante de l'Europe. Ozmin et sa maîtresse s'entretenaient donc de cette sorte, sans que personne y prît garde, tous les spectateurs étant trop attentifs aux combats des quadrilles pour faire une pareille remarque. D'ailleurs, qui pouvait s'imaginer que

la belle Maure, qui se montrait si peu sensible aux soins des plus aimables seigneurs de la cour, eût trouvé dans la foule du peuple un objet digne de l'occuper.

Mais des momens si doux ne durèrent que jusqu'à la fin des jeux de cannes ; car dès qu'ils furent achevés, on lâcha, comme on fait ordinairement pour couronner la fête, le dernier taureau, qui n'était pas moins redoutable que celui qui avait été tué par Ozmin. L'amiral, en entrant dans la carrière, fit assez connaître par ses mouvemens qu'il vendrait bien cher sa vie. Don Rodrigue de Padilla, don Juan de Castro, don Alonse et plusieurs autres chevaliers descendirent de cheval à l'envi, pour combattre à pied la bête, qui fit bientôt sentir la dureté de ses cornes à deux ou trois d'entre eux. Il y en eut même un qu'il fallut emporter, et qui était à demi mort ; cela ralentit un peu l'ardeur des autres.

En effet, on ne pouvait, sans être un véritable chevalier errant, prendre un fort grand plaisir à se battre contre un taureau dont la vue inspirait de l'effroi ; il écumait de rage, grattait de son pied la terre, et regardait en face chaque champion, comme s'il eût voulu en choisir un pour se jeter sur lui. Don Alonse, poussé par son amour, souhaitait néanmoins, au péril de sa vie, de faire quelque action d'éclat aux yeux de sa belle Maure. Dans ce dessein, pour être

mieux remarqué d'elle, il s'avança vers le balcon, et là, pendant qu'il attendait que l'animal vînt de son côté, il aperçut Osmin qui était tout seul en cet endroit, la peur en ayant écarté le peuple qui était autour de lui auparavant. Il n'avait pas tenu à Daraxa que ce jeune Maure n'eût aussi pris la fuite; mais elle lui avait vainement fait signe de se retirer, ou du moins de monter sur un échafaud : il ne s'était pas laissé vaincre aux alarmes de cette dame ; le vainqueur du taureau de Tarita aurait cru se déshonorer s'il eût paru en appréhender un autre.

Zuniga considéra fort attentivement ce cavalier, ou plutôt le bouquet qu'il avait sur son chapeau, et qu'il reconnut facilement à la clarté des flambeaux dont toute la place était éclairée. Il ne fut pas peu surpris de ce qu'il voyait; et pour être encore plus assuré qu'il ne se méprenait point, il aborda Ozmin, qui ne lui sembla qu'un homme du commun : Mon ami, lui dit-il d'un air fier mêlé de chagrin, qui peut vous avoir donné ce bouquet? Quoique le Maure jugeât bien de l'intérêt que ce chevalier qui lui parlait y pouvait prendre, il lui répondit sans s'émouvoir : Il me vient de fort bonne part, mais je ne le dois qu'à la fortune. Je ne sais que trop d'où il vous est venu, répliqua don Alonse d'un ton de voix plus élevé; rendez-le-moi tout à l'heure, il n'a point été fait pour vous. Je n'accorde rien

par force, lui répondit Ozmin sans s'échauffer. Encore une fois, dit Zuniga, donnez-moi ce bouquet, ou je vous apprendrai, mon petit compagnon, à qui vous avez affaire. Je suis fâché, lui dit Ozmin avec quelque agitation, que nous soyons ici devant le roi; si nous étions ailleurs, je ne me contenterais pas de vous refuser le bouquet, je vous arracherais ce nœud de rubans que je vois à votre jupon. C'était ce même nœud dont la belle Maure avait fait présent à don Alonze, en le recevant pour son chevalier, et qu'Ozmin, qui l'avait envoyé à cette dame, ne reconnaissait que trop : et ce seigneur Maure voyant par là que le cavalier qui lui parlait devait être le plus redoutable de ses rivaux, cette découverte le mettait dans une fureur qu'il n'avait pas peu de peine à retenir. Don Alonze, encore plus emporté que lui, perdit patience en s'entendant menacer par un homme qu'il croyait d'une condition fort au dessous de la sienne; il le traita d'insolent, et poussant entre les nœuds des rubans du bouquet un bâton pointu qu'il avait, et dont les champions se servent pour irriter les taureaux, il allait enlever le bouquet et le chapeau, si l'adroit et vigoureux Ozmin ne lui eût pas en même temps ôté le bâton comme à un enfant.

Qui pourrait exprimer la rage dont le fier Zuniga fut saisi après avoir reçu un pareil affront

aux yeux de sa maîtresse et devant le roi même? Il ne se posséda plus; et sans avoir égard à ce qu'il devait à la présence de leurs majestés, il tira son épée; mais dans le moment qu'il se préparait à fondre comme un lion sur son ennemi, qui de son côté l'attendait sans le craindre, le taureau arriva sur eux, et les obligea bien à se séparer. Cet animal attaqua don Alonse, et le jeta d'un coup de corne à quatre ou cinq pas de lui, blessé cruellement à la cuisse; ce qui excita dans la place un cri général de terreur. Pour comble d'infortune, la bête, plus en furie que jamais, ne s'attachant qu'à ce cavalier, se disposait à retourner à la charge; mais Ozmin, par une générosité digne des guerriers de ce temps-là, ne balança point à voler au secours de son rival, malgré ce qui venait de se passer entre eux. Avec le même bâton qu'il lui avait arraché, il piqua rudement le taureau, qui, tournant toute sa fureur contre lui, baissa la tête pour lui enfoncer ses cornes dans le corps. Le Maure saisit cet instant pour lui décharger sur le cou un revers de son épée dont il connaissait la trempe; et telle fut la force du coup, que l'animal en tomba roide sur la place, au grand étonnement de tous les spectateurs.

Ce que le cavalier à l'écharpe bleue avait fait ne passa plus que pour un petit exploit en comparaison de celui-ci, que le désavantage de com-

battre à pied rendait plus glorieux; aussi les acclamations en durèrent plus long-temps. Ozmin se déroba par une prompte retraite à la curiosité des personnes qui cherchèrent à le connaître. Le roi même eut beau demander à le voir, on fut obligé de lui dire qu'il venait de disparaître, et qu'on ne savait qui il était.

Parlons à présent de Daraxa. Cette dame, attentive à la querelle des deux rivaux, avait été sur le point d'en avertir leurs majestés pour en prévenir les suites, au hasard de faire perdre la liberté à son cher Maure; mais la frayeur dont elle avait été tout à coup saisie, en voyant le taureau prêt à se jeter sur eux, lui avait ôté la parole et le sentiment. Cependant, les nouvelles acclamations qui se faisaient entendre dans la place la tirèrent peu à peu de cet état; c'est ainsi que cette tendre amante passait successivement de la joie à la douleur, et de la douleur à la joie : l'amour n'en fait pas d'autres, il se plaît à faire sentir ses peines aux cœurs qu'il comble de plaisirs.

Comme l'aventure du bouquet était arrivée presque sous les yeux de la reine, cette princesse y avait pris garde; et, curieuse d'en savoir toutes les circonstances, elle en demanda dès le soir même le détail à la belle Maure et à dona Elvire de Padilla, qui avaient été toutes deux l'une auprès de l'autre pendant la fête. Daraxa,

jugeant à propos de laisser parler Elvire, quoiqu'elle eût pu mieux qu'une autre rendre raison de ce différend, dit qu'elle y avait fait peu d'attention : dona Elvire fut donc obligée de raconter ce qu'elle avait vu et entendu; mais, comme elle laissait plus à la reine à souhaiter d'apprendre qu'elle ne lui en apprenait, cette princesse, espérant que don Alonse pourrait entièrement satisfaire sa curiosité, envoya chez lui le vieux marquis d'Astorgas, aussitôt que la blessure de ce jeune seigneur lui permit de voir du monde. Voici de quelle manière le marquis, homme de bonne humeur, s'acquitta de sa commission.

Hé bien! seigneur chevalier sans peur, dit-il à Zuniga en entrant dans sa chambre, que pensez-vous de ces vilains animaux cornus qui ont si peu de respect pour les beaux garçons? Vous m'avouerez qu'il ne fait pas bon d'avoir affaire à eux. Il y a long-temps, lui répondit en souriant don Alonse, que vous le savez aussi bien que moi. Mais, reprit le marquis d'un air sérieux, ne me direz-vous point qui est le vaillant homme qui vous a secouru si à propos. Il est étonnant que de tant de braves qu'on voit à la cour, aucun ne se soit montré assez de vos amis pour vouloir lui disputer cet honneur; cependant, on assure que vous étiez prêt à vous battre contre un cavalier si généreux. Je sais mieux que personne ce que

je lui dois, répondit Zuniga, et le peu de sujet que je lui avais donné de me tirer d'un si grand péril. Tout ce qui me fâche, ajouta-t-il, c'est que je ne le connais point; je suis si charmé de sa valeur et du procédé qu'il a eu avec moi, que je ne puis être content que je n'aie trouvé l'occasion de découvrir, qui il est, et de m'acquitter envers lui.

Si vous n'avez pas d'autre chose à m'apprendre, dit alors le marquis, la reine aurait bien pu se passer de m'envoyer ici : elle n'en sera pas plus avancée. Elle n'ignore pas le sujet du démêlé que vous avez eu avec l'inconnu; la belle Maure et dona Elvire l'en ont instruite : elle croyait que vous en saviez davantage, et toute la cour avec elle est justement étonnée que deux cavaliers, après avoir fait deux actions si glorieuses, prennent autant de soin de se cacher que les autres en ont ordinairement de se faire connaître. Ferdinand même, qui leur destine des récompenses, voudrait bien qu'ils se montrassent, et surtout le dernier, qu'on s'imagine n'être pas un homme d'une condition distinguée. Non, si l'on en juge par l'habit, s'écria don Alonse; j'en ai porté d'abord le même jugement, et je suis persuadé que je ne lui ai pas rendu justice : quoi qu'il en soit, c'est un grand homme, et c'est tout ce que j'en puis dire. Le marquis d'Astorgas, ne pouvant tirer de Zuniga

d'autres lumières là-dessus, s'en retourna auprès de la reine.

On crut à la cour que toutcela n'était pas sans mystère, et que don Alonse, par un retour de générosité, ne voulait pas déceler un cavalier qui souhaitait d'être inconnu. Pour Daraxa, elle ne fut soupçonnée d'aucune intelligence, et l'on n'attribua le trouble qu'elle avait fait paraître pendant les courses qu'au seul malheur de don Alonse. On crut, et l'on trouva cela fort juste, qu'elle avait la bonté de s'intéresser pour un jeune seigneur, qui était son chevalier, et qui l'aimait éperdument : elle jouissait toute seule du secret plaisir de savoir ce qui se passait; mais ce plaisir était accompagné d'une inquiétude qui en corrompait la douceur. Elle avait entendu ce qu'Ozmin avait dit à son rival au sujet du nœud de rubans ; elle connaissait la délicatesse des Maures sur cette matière, si bien qu'elle se reprochait l'imprudence qu'elle avait eue de donner à Zuniga une chose qui lui venait d'une main si chère; elle ne pouvait se consoler d'avoir fait cette faute, quoique son cœur n'y eût eu aucune part; elle ne pouvait non plus écrire à Ozmin, ne sachant où il était logé : il fallait bien qu'elle attendît que cet amant trouvât moyen de lui donner de ses nouvelles. Elle passa quelques jours dans cette attente, si douce et si cruelle tout ensemble; tantôt pensant avec plaisir que son

futur époux était dans la même ville qu'elle, et tantôt dévorée par des impatiences mortelles de le revoir : mais enfin le temps amène tout.

Vous avez été apparemment dans les jardins du palais de Séville, et vous savez ce qu'on appelle le haut et le bas jardin : ce sont deux jardins l'un sur l'autre. Celui d'en haut, soutenu par des arcades, est au niveau du premier étage, et ne peut passer que pour un parterre; celui d'en bas, qui est le plus grand, n'était alors ouvert qu'aux hommes de la cour, qui avaient la liberté d'y entrer à certaines heures. Le haut jardin n'était que pour les dames, qui s'y promenaient pour se faire voir aux seigneurs, avec qui elles s'entretenaient quelquefois de dessus la balustrade qui règne à hauteur d'appui tout autour de ce jardin; mais ces conversations n'étaient permises que dans l'absence de leurs majestés : il fallait dans un autre temps se contenter du langage des signes. Il n'était pas défendu aux hommes de chanter, même en présence du roi et de la reine, pourvu que le cavalier qui chantait eût la voix belle. On y faisait aussi de petits concerts d'instrumens dont l'exécution était ordinairement ravissante.

Un soir la belle Maure se promenait avec dona Elvire son amie; elles n'eurent pas fait deux tours d'allée, qu'elles entendirent la voix d'un homme, lequel, à ce qu'il leur parut, chantait

assez agréablement pour mériter qu'on l'écoutât. Elles se cachèrent derrière des orangers qui bordaient la balustrade, et de là, se trouvant vis-à-vis du personnage, elles eurent tout le loisir de le considérer. Elvire remarqua qu'il avait fort bonne mine, et Daraxa reconnut que c'était Ozmin. Ce cavalier, assis sur un lit de gazon, et la tête appuyée négligemment contre un arbre, chantait ces paroles en castillan :

> Voulez-vous me donner la mort,
> Impitoyable Jalousie,
> En troublant nuit et jour le repos de ma vie,
> Je saurai bien sans vous finir mon triste sort.
> L'absence n'est que trop cruelle
> Pour un amant bien enflammé :
> Je mourrai de langueur si j'aime une infidèle,
> Ou je mourrai d'ennui quand je serais aimé.

Cet illustre Maure, avec toutes ses autres belles qualités, au lieu de s'en faire honneur, il prenait soin de la cacher. On ne se piquait pas seulement à la cour de Grenade de parler bon espagnol, on y chantait aussi en cette langue; il y avait même des Maures qui composaient des vers castillans que les poètes espagnols admiraient. Ceux qu'Ozmin venait de chanter étaient de la composition d'un auteur grenadin, et un musicien de la même nation en avait fait l'air. Daraxa ne manqua pas de s'appliquer cette chanson; et voulant profiter de l'occasion pour y ré-

pondre, elle tira de sa poche des tablettes dont elle déchira une feuille, après avoir écrit dessus les mots suivans :

« Plus d'inquiétude pour le nœud de rubans; le don en a été fait sans la participation du cœur. Quand on aime comme Daraxa, on ne peut aimer qu'une fois en sa vie. N'en doutez nullement; et si vous souhaitez d'en apprendre davantage, Laïda se trouvera demain à neuf heures du matin à la porte du palais. »

Elle roula doucement la feuille et la jeta dans le jardin d'en bas au travers des branches de l'oranger, qui ne la cachait pas si bien que le seigneur maure ne pût la voir. Il remarqua qu'elle venait de laisser tomber quelque chose, ce qu'elle avait fait si adroitement que son amie ne s'en était point aperçue. Il est vrai qu'Elvire était si attachée à regarder le cavalier et à l'entendre, qu'elle ne songeait qu'à cela. Il n'eut pas sitôt achevé de chanter son air, qu'elle lui cria de recommencer pour l'amour des dames. Il aurait eu volontiers cette complaisance, si le roi ne fût alors revenu de la chasse; mais le retour de ce monarque obligea la belle Maure et son amie à rentrer promptement dans le palais, au grand regret de celle-ci, qui aurait bien voulu ne pas sitôt abandonner le terrain.

D'abord que les dames se furent retirées, Ozmin, curieux de savoir ce que sa chère amante

avait jeté dans le jardin bas, alla au-dessous de l'endroit où il avait remarqué qu'elle s'était mise pour l'écouter, et ayant trouvé le billet roulé, il ne s'arrêta pas plus long-temps dans le jardin ; il en sortit avec la joie de n'y être pas venu pour rien, et avec l'envie d'y revenir plus d'une fois.

Le billet de Daraxa rendit la vie à ce tendre Maure, qui ne manqua pas le lendemain d'envoyer Orviedo à la porte du palais. Cet écuyer y trouva Laïda, qui, pour n'être pas connue, s'était couverte d'une mante noire des plus épaisses. Dès qu'elle l'aperçut, elle l'aborda et lui remit une lettre de la part de sa maîtresse. Orviedo lui en donna une autre de la part d'Ozmin ; et avant qu'ils se séparassent, ils eurent ensemble une assez longue conversation pour avoir de quoi faire chacun de son côté un rapport très-satisfaisant. La lettre du seigneur maure ne contenait que des plaintes, et celle de Daraxa, que des protestations d'innocence et de fidélité. Ils furent tous deux bientôt d'accord. Il y a de la volupté dans les querelles amoureuses; mais il ne faut pas qu'elles durent long-temps : il est bon encore qu'elles ne soient pas fréquentes, autrement elles peuvent produire de mauvais effets.

Quelle consolation pour nos amans d'avoir trouvé moyen d'établir entre eux un commerce de lettres, et de se voir même quelquefois ! La belle Maure aurait bien voulu se promener toute

seule dans les jardins du palais, pour épier l'occasion de parler en liberté à Ozmin, mais c'était trop risquer. Ils se seraient perdus l'un et l'autre, si quelque personne de la cour les eût vus s'entretenir ensemble. Dailleurs Elvire, à qui le seigneur maure avait donné dans la vue, ne quittait point son amie, et ne cessait de lui parler du cavalier à la belle voix. Elle lui proposa même dès le jour suivant d'aller dans les jardins, en lui disant qu'elles pourraient le rencontrer là. Notre complaisante Maure, qui ne demandait pas mieux, accepta la proposition.

Les voilà toutes deux dans le jardin haut, d'où elles n'eurent qu'à regarder dans le jardin bas, pour y démêler l'homme qu'elles cherchaient. Il venait d'arriver, et il était assis au même endroit que le jour précédent. Dona Elvire, qui pouvait passer pour une des plus charmantes de la cour, ne se contenta pas de se montrer au cavalier, elle obligea son amie à suivre son exemple. Ozmin affecta de paraître surpris de leur vue, et fit semblant de vouloir se retirer par respect; mais Elvire, pour l'arrêter, lui adressa la parole : il répondit, et insensiblement ils s'engagèrent tous trois dans un entretien qui fut vif, et cela sur le pied d'un inconnu avec deux dames inconnues.

Le seigneur maure fit remarquer dans cette occasion qu'il avait beaucoup d'esprit, et dona Elvire n'y brilla pas moins. Animée des mouve-

mens d'une passion naissante, elle disait mille jolies choses qu'elle n'aurait pas dites de sang-froid, quoiqu'elle fût naturellement très-spirituelle. Pour Daraxa, elle se divertissait à les écouter, comme une fille qui avait son compte. Enfin chacun était fort content, et les momens s'écoulaient avec la rapidité dont ils passent ordinairement quand ils sont agréables. S'il parut que le cavalier ne les trouvait pas longs, les dames, de leur côté, firent assez connaître qu'elles ne s'ennuyaient point avec lui, puisque le roi venait de rentrer dans le palais, et qu'elles ne songeaient nullement à se retirer. Il fallut que le jardinier vînt avertir Ozmin qu'il était temps de sortir : encore Elvire, avant la séparation, voulut-elle s'assurer d'une nouvelle entrevue, qui fut fixée au premier jour que Ferdinand irait à la chasse.

Cette dame, après cette conversation, demeura si charmée d'Ozmin, qu'en le quittant elle ne put s'empêcher de dire à Daraxa qu'elle n'avait jamais vu de cavalier si parfait. Toute autre que la belle Maure eût été alarmée d'un aveu si franc; mais elle n'en fit que rire, tant elle comptait sur la fidélité de cet amant. Cependant son amie, qui la croyait la plus insensible personne de son sexe, loin de lui faire un mystère du goût qu'elle se sentait pour l'inconnu, lui en parlait à tout moment dans les termes les plus vifs. Oui, lui di-

sait-elle, je suis touchée du mérite de ce cavalier ; mais je voudrais bien savoir qui il est, et pourquoi un homme fait comme lui ne se montre point à la cour : je vous conjure, ma chère Daraxa, de le lui demander vous-même quand nous le reverrons. Ozmin fut bientôt informé de tout cela par sa maîtresse, qui lui manda que la situation ne laissait pas d'être délicate ; qu'il ne devait point abuser du penchant d'Elvire, et encore moins trahir sa fidèle Daraxa ; qu'en amour tout faisait de la peine, jusqu'aux plus légères apparences ; et qu'enfin, lorsqu'on possédait un cœur, on était bien aise d'être l'objet de tous ses désirs.

Il crut de bonne foi que sa dame ne lui écrivait ainsi que pour se réjouir ; et, dans cette opinion, il lui fit une réponse badine. Il poussa même la chose plus loin : à la première entrevue, il prodigua les douceurs à dona Elvire, qui les reçut fort bien à bon compte, ou plutôt qui les lui rendit avec usure. La belle Maure, comme son amie l'en avait priée, interrogea l'inconnu sur son pays, sur sa naissance et sur l'état présent de sa fortune. Il répondit, sans hésiter, qu'il était Aragonais, et qu'il se nommait don Jaymé Vivès ; qu'après avoir été pris par les Maures, et remis en liberté par la capitulation de Baëça, il attendait que sa famille lui envoyât l'argent dont il avait besoin pour se mettre en état de se produire

à la cour. L'histoire était simple et vraisemblable. Elvire n'en demanda pas davantage; et s'étant toutefois informée s'il y avait une maison de Vivès en Aragon, elle apprit avec un extrême plaisir que c'en était une des plus nobles.

Ce commerce galant devint peu à peu très-incommode aux deux amans maures. Dona Elvire s'enflamma tout de bon, et son amour les embarrassait à mesure qu'il prenait de nouvelles forces. Dès qu'Ozmin s'aperçut que ce n'était plus un jeu, il changea de ton : il n'eut plus pour la dame que des manières honnêtes et polies; mais il avait affaire à une fille qui s'échauffait d'elle-même. Daraxa, très-satisfaite de la conduite de son amant, avait pitié de sa rivale, et l'aurait volontiers désabusée, si elle n'eût pas craint de lui donner de la jalousie en faisant cette démarche : ce qu'elle croyait devoir plus appréhender dans la disposition où étaient les choses, que de hasarder une partie de son bonheur.

Le printemps arriva, pendant que tout cela se passait, et la cour changea de face. Ferdinand résolut d'ouvrir la campagne par le siége de Grenade; et les Maures, qui s'y attendaient, se préparaient à bien défendre une place si importante. Il y avait dedans une garnison de quinze mille hommes des meilleures troupes du roi Mahomet; c'est ce que n'ignorait pas le monarque catholique : aussi avait-il prudemment fait solliciter,

tant par ses ministres que par l'entremise du pape, les autres princes chrétiens, pour qu'ils l'aidassent à exécuter une entreprise où il s'agissait de chasser d'Espagne tous les infidèles. Plusieurs princes lui avaient promis du secours; et quand il fut assuré que leurs troupes s'avançaient, il se mit lui-même en marche avec le plus de diligence qu'il put, pour surprendre les Maures et ne leur pas donner le loisir de se fortifier davantage.

Comme la reine jugea bien qu'un siége si considérable demandait beaucoup de temps, elle prit la résolution d'y accompagner le roi, et de faire la campagne avec lui. Le bruit s'en étant répandu, nos deux amans en eurent d'autant plus de joie, qu'ils espéraient que, dans la confusion où serait l'armée, ils pourraient, avec l'industrie d'Orviedo, trouver jour à se jeter dans Grenade; mais ils comptaient sans la fortune : la reine, la surveille de son départ, dit à Daraxa qu'elle ne serait pas du voyage. Pour avoir moins d'embarras, ajouta cette princesse, je ne mènerai avec moi que les femmes dont je ne puis absolument me passer. Je prétends laisser mes filles d'honneur à Séville, entre les mains de leurs parens ou de personnes de distinction à qui je les recommanderai. Pour vous, ma chère fille, vous tomberez en partage à don Louis de Padilla. J'ai fait choix de ce seigneur, à cause qu'il est père d'Elvire,

votre amie ; outre cela, je crois que vous serez chez lui plus agréablement qu'ailleurs.

Ozmin fut au désespoir quand sa maîtresse lui manda cet ordre de la reine. Il voyait par là toutes ses mesures rompues ; et son esprit, flottant entre une infinité de pensées et de résolutions différentes que l'amour et la gloire lui inspiraient tour à tour, était dans une étrange perplexité. Néanmoins la belle Maure écrivit à cet amant des lettres si tendres et si passionnées, qu'enfin elle fixa ses irrésolutions. Je ne vous rapporterai qu'une de ses lettres, de peur de vous ennuyer. La voici :

« Votre écuyer m'a fait dire que vous vouliez vous laisser mourir de regret de n'être point à Grenade. Partez, Ozmin, partez : votre cœur sacrifie plus à la gloire qu'à l'amour. Je ne vous retiens plus : je sais bien que votre départ me coûtera la vie ; mais ma plus grande peine sera de mourir pour un ingrat qui m'abandonne dans le temps que j'ai le plus besoin de lui. Je croyais vous être plus chère que toute chose au monde. Quelle était mon erreur ! A qui dois-je m'en prendre ? Est-ce à moi pour vous avoir cru, ou bien à vous pour me l'avoir persuadé ? Si l'amour que j'ai pour vous ne m'aveugle pas, votre vie est à moi : vous me l'avez dit cent fois, vous me l'avez juré. Pourquoi donc, sans mon aveu, voulez-vous disposer de mon bien ? Pourquoi songez-

vous à l'employer à ce qui ne regarde pas mon service? Ah! Ozmin, que vous savez peu aimer! Que vous êtes encore loin du terme où l'amour a su m'amener! On peut acquérir de la gloire partout, et l'on trouverait, si l'on voulait, des gens qui mettraient la leur à partager les peines d'une infortunée plutôt qu'à servir tous les monarques de la terre. »

Il ne fut pas possible à l'amoureux Grenadin de résister à la passion de Daraxa, quelque envie qu'il eût de rendre sa valeur utile à sa patrie; et l'amant, dans cette conjoncture, l'emporta sur le héros. La cour partit donc pour l'armée, et la belle Maure se retira chez le marquis de Padilla, qui la reçut avec tous les honneurs qu'il aurait pu faire à la reine même. Dona Elvire, qui aimait tendrement son amie, et qu'un intérêt encore plus vif que son amitié obligeait à se réjouir d'avoir cette dame pour sa compagne inséparable, était ravie de ce changement. Daraxa aurait été assez contente de son sort, si elle eût eu dans cette maison un peu plus de liberté; mais on lui en donna beaucoup moins qu'elle n'en avait eu à la cour. Véritablement elle était chez don Louis comme une esclave. Premièrement, il ne fallait point qu'elle se flattât, non plus qu'Elvire, de sortir jamais, pour quelque raison que ce pût être. Tous leurs passe-temps se bornaient à se promener le soir dans un jardin à certaine heure ré-

glée ; et comme si cette promenade n'eût pas été un divertissement assez ennuyeux pour elles, le vieux marquis prenait la peine de les accompagner toujours ; ou, si quelquefois il n'avait pas le temps de les fatiguer de sa fâcheuse compagnie, don Rodrigue son fils se chargeait de ce soin-là : elles ne gagnaient rien au change. Ce n'est pas tout : les appartemens de ces dames n'avaient vue que sur le jardin, aucune fenêtre sur la rue. Ajoutez à cela qu'elles ne voyaient personne du dehors, ni hommes ni femmes ; et, des gens même de la maison, il y en avait très-peu qui eussent le privilége de leur parler.

Tous ces désagrémens gâtaient fort les honnêtetés que don Louis faisait à la belle Maure : cependant, à entendre ce vieux courtisan, il n'en usait avec elle ainsi que par respect, et que pour lui marquer l'extrême considération qu'il avait pour elle. Cette dame n'en était pas la dupe ; et perdant toute espérance d'avoir des nouvelles de son amant, elle allait s'abandonner à ses chagrins, si dona Elvire ne s'en fût mêlée. Celle-ci, ne pouvant plus vivre sans son cher don Jaymé, dit à Daraxa qu'elle voulait écrire à ce cavalier. Eh ! comment, répondit la belle Maure, lui ferez-vous tenir votre lettre ? Une de mes femmes, répliqua Elvire, a trouvé par hasard un homme du dehors qu'elle a gagné. Il assure qu'il connaît parfaitement Vivès, et promet de lui remettre le

billet en main propre. La tendre amante d'Ozmin ne manqua pas d'applaudir à cette résolution. Elles composèrent toutes deux une lettre de concert. La fille de don Louis l'écrivit, et la dame maure y ajouta ces mots en sa langue :

« Tout le bonheur des amans consiste à se voir: tout le malheur est d'être séparés. Je languis dans l'attente de vos nouvelles ; je suis morte si je n'en reçois pas au plus tôt. »

Elvire demanda ce que signifiaient ces paroles, et Daraxa lui répondit : Je mande à don Jaymé que sa maîtresse ne peut soutenir plus long-temps son absence, et va succomber à ses ennuis, s'il ne trouve moyen de les soulager. C'est ainsi que deux bonnes amies en usent ordinairement ensemble lorsqu'elles sont rivales.

La lettre fut fidèlement rendue au seigneur maure, qui la lut avec d'autant plus de joie, qu'il avait inutilement jusque là employé l'adresse de son écuyer pour découvrir ce qui se passait chez don Louis : comme un bonheur, dit le proverbe, ne vient jamais sans l'autre, il arriva deux jours après qu'Orviedo se présenta devant lui sous un habit d'ouvrier. Ozmin eut d'abord de la peine à le reconnaître, et lui demanda la cause de ce déguisement. C'est ce que je vais vous apprendre, répondit l'écuyer. Je me suis ainsi travesti pour aller rôder aux environs de la maison du marquis de Padilla, dans l'espérance de rencontrer une

des femmes maures de Daraxa, ou de faire connaissance avec quelque domestique de don Louis. Je me suis arrêté par hasard devant un endroit du jardin où des ouvriers s'occupent à réparer le mur. Le maître maçon, me voyant attentif à leur travail, s'est mis à me considérer. Il m'a pris pour un homme de son métier : Mon ami, m'a-t-il dit, j'ai besoin de manœuvres pour finir promptement cet ouvrage, voulez-vous me servir ? Je lui ai répondu que j'étais employé ailleurs, mais que j'avais un camarade qui ne cherchait qu'à vivre, et qui ne demanderait pas mieux que de lui rendre service. Amenez-le-moi, a répliqué le maître maçon ; quand il ne serait propre qu'à mener la brouette, il ne me sera pas inutile, et je le paierai bien. Là dessus je l'ai quitté, ajouta Orviedo en souriant, pour venir vous proposer ce bel emploi, que l'amour, sans doute, vous offre lui-même pour vous faire passer le temps moins désagréablement que vous ne faites.

Toute ridicule que parût une pareille idée au seigneur maure, il était trop amoureux pour la rejeter. Il accepta le parti, s'habilla comme un manœuvre, et se laissa conduire par son écuyer qui dit au maître maçon : *Senor maestro de obra*, voici mon camarade Ambroise, soldat malheureux, qui, après avoir été quatre ans prisonnier chez les Maures, se voit réduit à travailler pour subsister. Le marché fut bientôt fait, et

Ambroise arrêté pour commencer dès le lendemain. Notre nouveau manœuvre, pour montrer qu'il avait le cœur à la besogne, se rendit de grand matin auprès de son maître, qui le mena dans le jardin, et, lui mettant la brouette entre les mains, l'instruisit de ce qu'il avait à faire. De la manière que s'y prit Ambroise, il semblait qu'il eût fait ce métier toute sa vie; aussi son maître en fut si content, qu'il lui donna des louanges, et l'assura qu'il serait un jour un fort bon ouvrier.

Personne ne paraissait encore dans la maison; mais sur les dix heures, notre manœuvre remarqua quelques femmes maures aux fenêtres de l'appartement de Daraxa, et peu de temps après, cette dame elle-même, ainsi que dona Elvire. Dès ce moment, il trouva cette aventure toute réjouissante; il se fit par avance un plaisir de la surprise où seraient les dames, lorsqu'en se promenant dans le jardin, elles viendraient à le reconnaître et à faire attention à son déguisement; il espérait même que sous cette forme il pourrait quelquefois leur parler sans péril: il ne savait pas quel homme c'était que le seigneur don Louis.

Outre que Daraxa lui avait été recommandée par la reine d'une manière qu'il aurait cru trahir la confiance que cette princesse avait en lui, s'il n'eût pas veillé jour et nuit sur les actions de cette dame, il n'ignorait pas qu'elle avait des amans;

il la croyait aussi sensible qu'une autre : les femmes maures, en ce temps-là, n'ayant pas la réputation d'être ennemies de l'amour. Mais il craignait plus les entreprises du dehors que la sensibilité du dedans, les cavaliers amoureux que l'objet aimé. Il appréhendait principalement don Alonse, qu'il regardait comme le galant favorisé. Quoique informé que ce jeune seigneur n'était point encore en état de sortir, ni par conséquent de songer aux moyens d'entretenir la belle Maure, cela ne le rassurait point. Un commerce de billets doux ne lui semblait guère moins dangereux qu'une conversation. Pour se mettre l'esprit en repos là dessus, il pressait sans cesse le maître maçon d'achever son ouvrage, de peur que quelqu'un de ses manœuvres n'eut la hardiesse de se charger de quelque commission amoureuse : ce qui l'inquiétait terriblement, et l'obligeait à observer tous les ouvriers.

Sur la fin d'une journée, en les voyant travailler, il s'avisa de considérer attentivement Ambroise, auquel il n'avait pas encore pris garde, et qui lui parut un garçon fort délibéré. Cet examen ne plut guère au jeune Maure, et le fit pâlir de crainte d'être découvert : néanmoins il en fut quitte pour la peur. Tout susceptible que le vieillard était de soupçons et de défiances, il ne vit dans Ambroise qu'un manœuvre ; et ce faux maçon, lorsqu'il en fut temps, se retira avec les vé-

ritables, n'ayant eu d'autre bonheur dans toute sa journée que de voir passer sa maîtresse avec don Rodrigue qui était son rival. Quelle patience il faut avoir quand on aime, quoique l'amour soit la plus violente des passions! Ozmin ne l'avait déjà que trop éprouvé. Aussi, loin de se rebuter, il se trouvait assez bien payé de sa peine, puisqu'il avait vu sa chère amante : cela suffisait à un Maure, comme à un Castillan, pour s'estimer heureux.

La fortune lui fut bien plus favorable le jour suivant; il revint au travail avec une nouvelle ardeur. Il faisait rouler sa brouette d'une grande force; et comme en charriant de la pierre il était obligé quelquefois de passer sous les fenêtres de l'appartement de Daraxa, il se mit à chanter un air champêtre en langue maure. Les maçons, qui le regardaient comme un gaillard qui avait été long-temps prisonnier chez les infidèles, ne furent pas surpris qu'il eut retenu quelques-unes de leurs chansons; mais Laïda l'entendit de sa chambre; et; curieuse de savoir qui pouvait être l'homme qui chantait si bien une chanson de son pays, elle descendit au jardin, où elle reconnut d'abord le personnage.

Elle fit semblant de cueillir des fleurs pour sa maîtresse, ce qu'elle faisait presque tous les jours; et le Grenadin s'étant aperçu qu'elle l'observait du coin de l'œil, la première fois qu'il passa près

d'elle en poussant sa brouette, il laissa tomber à sa vue une lettre qu'il tenait toute prête dans son sein, sans s'arrêter ni regarder Laïda, qui courut la ramasser aussitôt et la porter à Daraxa.

Vous vous imaginez bien quelles furent la joie et la surprise de cette dame. Elle était encore au lit. Elle se leva et s'habilla promptement pour jouir de sa fenêtre du plaisir de revoir un amant si cher. Elle fut touchée de l'état misérable auquel il n'avait pas honte de se réduire pour lui marquer l'excès de son amour : et toutefois il y avait dans cette bizarre mascarade un je ne sais quoi qui la ravissait. Elle fit à sa lettre une réponse qu'elle remit à l'adroite Laïda, qui sut si bien prendre son temps, qu'elle la rendit sans que personne s'en aperçut. Un commencement si heureux donna du goût au seigneur Ambroise pour le métier de maçon. Effectivement, Daraxa se tint presque tout le jour à sa fenêtre pour le voir passer et repasser ; de sorte qu'en allant et en revenant, c'était toujours quelques petits signes qui avaient mille charmes pour deux amans si délicats.

Les choses demeurèrent quelques jours dans cette situation ; don Louis ne manquait pas tous les soirs d'aller exciter par sa présence les ouvriers à travailler, et il remarquait qu'Ambroise était celui de tous qui s'épargnait le moins. Il conçut de l'affection pour lui à cause de cela ; et

croyant qu'il en ferait un bon valet, il s'approcha du maître maçon pour lui demander qui lui avait donné ce manœuvre. Un artisan de la ville me l'a amené, répondit le maître, et j'en suis très-content. Sur ce témoignage, le marquis tirant à part Ambroise, auquel il n'avait point encore parlé, l'interrogea pour savoir d'où il était. Notre manœuvre lui répondit, de l'air le plus grossier, qu'il était Aragonois d'origine, et lui fit une histoire qui ne démentait point celle qu'Orviedo avait déjà faite au maître maçon. Don Louis y trouva beaucoup de vraisemblance, et il lui sembla même que ce garçon avait pris l'accent de ce pays-là. Qui était votre patron à Grenade, lui demanda-t-il encore? et à quoi vous employait-il? Seigneur, repartit Ambroise, j'y servais un gros marchand qui avait un fort beau jardin, et j'avais soin de ses fleurs. Vous savez donc cultiver les fleurs? s'écria le marquis ; j'en suis ravi. J'ai besoin d'un homme pour les miennes, et il y a plus de trois mois que j'en fais chercher un, attendu que mon jardinier ne s'entend point à celà : ainsi, mon ami, je vous donnerai de bons gages si vous voulez me servir, et j'aurai soin de votre fortune, pourvu que vous soyez fidèle, et que vous remplissiez votre devoir avec exactitude.

A ces mots, notre feint Aragonais témoigna par des démonstrations, plutôt que par des paroles, qu'il était très-sensible aux bontés de ce seigneur,

et qu'il s'attacherait à les mériter par sa bonne volonté. Cette affaire fut bientôt conclue, et don Louis dit à son nouveau domestique : Vous n'avez qu'à quitter votre tablier et prendre congé de votre maître ; venez ici demain, et l'on vous fournira tout ce qui sera nécessaire pour la culture de mes fleurs.

Ambroise n'est donc plus maçon ; il est jardinier du marquis de Padilla, qui ne le vit pas plus tôt arriver le jour suivant, qu'il se mit à lui prescrire la conduite qu'il avait à tenir pour demeurer long-temps dans sa maison. Il s'étendit particulièrement sur le respect infini qu'il lui commandait d'avoir pour les dames, et sur le soin qu'il devait prendre d'éviter tout commerce avec les femmes de service. Il appuya d'autant plus sur cet article, qu'il trouvait ce garçon bien fait de sa personne, malgré les mauvais airs qu'il affectait de se donner.

Le patron, après toutes ces leçons qui ne faisaient que trop connaître qu'il était terriblement Espagnol sur le chapitre du beau sexe, fit travailler devant lui son nouveau jardinier, pour juger de sa capacité, étant lui-même assez habile pour cela.

Heureusement Ozmin avait aimé les fleurs, et il savait aussi bien les cultiver qu'un fleuriste de profession. Don Louis n'eut pas besoin d'un long examen pour être persuadé qu'il avait fait

une bonne acquisition. Il s'en applaudit, et il en demeura si occupé, qu'il ne put s'empêcher d'en parler pendant le dîner. Il dit qu'il était charmé d'avoir enfin rencontré un jardinier pour ses fleurs; et que Dieu merci, son parterre serait désormais bien entretenu. Rien n'est plus plaisant, alouta-t-il : je remarque parmi mes ouvriers un jeune gaillard qui mène la brouette, je le questionne, et je déeouvre que ce manœuvre est un garçon consommé dans l'art de cultiver les fleurs.

Daraxa ne laissa point tomher ce discours ; et ne doutant point que le nouveau jardinier ne fût Ozmin, elle s'en réjouit, dans l'espérance qu'elle aurait occasion de le voir plus souvent et la liberté entière de lui écrire. Après le dîner, cette dame mena dans son appartement Elvire, et se mettant toutes deux à une fenêtre, elles commencèrent à promener leurs regards sur le jardin. Ambroise était alors au milieu du grand parterre, vis-à-vis d'elles. La belle Maure l'ayant reconnu, et voulant se divertir, le montra du doigt à son amie : Voilà, lui dit-elle, le jardinier dont votre père a tant vanté l'habileté pendant que nous dînions. Considérez-le bien : votre cœur ne vous dit-il rien pour lui ? ne sentez-vous point quelque émotion ?

Dona Elvire fit un éclat de rire à ces paroles, qui lui parurent échappées par plaisanterie. Mais

regardant cet homme à bon compte [1] avec attention, elle soupçonna la vérité. Cependant la crainte de se méprendre, et d'apprêter à rire à ses dépens, l'empêcha de dire ce qu'elle pensait, jusqu'à ce que Daraxa la pressant de lui répondre, et l'appellant insensible, confirmât ses soupçons. Ce fut alors un emportement de joie, une évaporation qui marqua bien l'excès de son amour pour don Jaymé. La prudente Maure se sut bon gré de ne lui avoir pas fait plus long-temps un mystère de la métamorphose de ce cavalier. Ma chère Elvire, lui dit-elle, j'ai bien fait, comme vous voyez, de vous prévenir. Hélas ! si par malheur don Jaymé se fût présenté devant vous en présence de don Louis ou de don Rodrigue, votre surprise nous aurait tous perdus : mais maintenant que vous êtes préparée à sa vue, j'espère que vous vous ménagerez de façon que vous ne gâterez point nos affaires. Dona Elvire le lui promit; après quoi ces deux dames s'entretinrent du faux Ambroise.

La fille de don Louis ne pouvait assez admirer

[1] *A bon compte*. Le Sage emploie fréquemment cette expression dans un sens abusif et qui lui est propre, mais que la phrase fait assez entendre. On dit, selon l'Académie, *boire*, *manger*, *rire à bon compte*, pour dire, sans s'embarrasser de ce qui se passe, ni de ce qui peut arriver, sans se mettre en peine de ce qu'il en coûtera, ni qui le paiera. C'est dans ce sens qu'on lit, liv. II, chap. VI, « Je priai la dame de faire toujours servir *à bon compte*. » E. J.

comment il était parvenu à tromper son père, le plus défiant de tous les hommes; et elle lui tenait un grand compte de s'abaisser pour l'amour d'elle à un si vil emploi. Si elle eût su tout ce que son amie savait là-dessus, elle aurait bien rabattu de sa reconnaissance.

Dès ce moment les plaisirs et les intrigues commencèrent à régner depuis le matin jusqu'au soir entre ces deux dames et ce galant jardinier. Clarice et Laïda, leurs confidentes, étaient des filles d'esprit, qui les servaient avec autant d'adresse que de zèle. Ambroise, de son côté, ménageait si adroitement les maîtresses, qu'elles étaient l'une et l'autre très-contentes de lui. Jamais affaire n'a été mieux conduite. Elvire découvrait son cœur à son amie, et son amie lui cachait le sien avec toute la dissimulation que la conjoncture exigeait d'elle. Ces rivales avaient chacune leur cache dans le jardin. Les billets allaient et venaient; c'était une poste galante et parfaitement réglée. Quand ils en seraient demeurés là, n'auraient-ils pas eu lieu d'être contens d'une vie si agréable ? Mais si l'amour s'arrêtait lorsqu'il est en si beau chemin, il cesserait d'être l'amour. Les mêmes plaisirs l'ennuient; il en veut toujours de nouveaux. L'Espagnole trop passionnée voulut des entretiens, et somma par un billet don Jaymé de se rendre à minuit aux fenêtres de la galerie d'en bas, dont Clarice s'était chargée d'avoir une clef.

Quoique la belle Maure n'approuvât guère ce rendez-vous nocturne, elle n'eût pas la force de s'y opposer.

Ambroise logeait chez le jardinier, au fond du jardin, dans une maison dont la porte, par ordre de don Louis, se fermait à l'entrée de la nuit, et ne s'ouvrait que le matin à l'heure qu'il fallait aller au travail. Cette difficulté n'embarrassa point le cavalier, qui eut bientôt fait une échelle de cordes pour descendre de sa chambre dans le jardin, et pour y monter. Il fit réponse aux dames, et les assura que dès la nuit prochaine il se trouverait au lieu marqué. Avec quelle impatience n'attendirent-elles pas ce moment ! et quand il fut arrivé, quelle satisfaction pour elles de pouvoir entretenir en liberté leur cher Ambroise! Elvire surtout laissait éclater la sienne sans modération, et celle de son amie, pour être secrète, n'en était pas moins vive. Les fenêtres de la galerie étaient basses, et l'on pouvait aisément passer le bras entre les gros barreaux de fer qui les grillaient : l'amoureuse Espagnole, que l'obscurité de la nuit rendait encore plus hardie, avançait par là ses mains pour se les faire baiser; ce qui faisait grand mal au cœur à Daraxa. Ozmin, qui connaissait la délicatesse des femmes de son pays sur cette matière, pour consoler cette dame de la nécessité où elle était de souffrir ces petites libertés, lui donnait à la dérobée toutes les mar-

ques de tendresse qu'il pouvait; de sorte que c'était pour la tendre Maure un peu de bien et beaucoup de mal : malgré la possession du cœur de son amant, elle se croyait fort à plaindre. Elle n'avait que des plaisirs mêlés; au lieu que son amie, sans être aimée, goûtait des plaisirs purs. La première, ne connaissant pas son bonheur, était malheureuse; et l'autre, ignorant son malheur, était parfaitement heureuse.

Ils se séparèrent enfin, après deux heures de conversation. Ambroise regagna sa chambre, et les dames se retirèrent différemment affectées de cette entrevue : si la fille de don Louis en désirait avec ardeur une seconde, il n'en était pas de même de Daraxa. Elle avait vu sa rivale montrer si peu de retenue dans ce premier entretien, qu'elle avait raison de craindre que dans la suite cette amante emportée ne poussât les choses encore plus loin; de manière qu'elle ne put se défendre d'écrire là-dessus à Ozmin. Elle lui manda qu'elle ne souhaitait plus de lui parler la nuit; que ce plaisir lui coûtait trop. Le fidèle Maure, qui aurait mieux aimé mourir que de justifier les alarmes de sa maîtresse, éluda, sous divers prétextes, les nouveaux rendez-vous qui lui furent proposés de la part d'Elvire, qui dans le fond était trop aimable pour qu'elle l'agaçât toujours infructueusement.

Cependant les maçons achevèrent leur ouvrage,

et don Louis, ayant l'esprit en repos de ce côté-là, permit aux dames de se promener librement dans le jardin. Un jour que don Rodrigue était avec elles dans un cabinet de verdure, sa sœur, qui ne gardait pas de grandes mesures avec lui, et qui voulait l'accoutumer à la voir parler à Ambroise, appela ce jardinier qui passait, et lui ordonna de leur aller cueillir des fleurs. Il obéit, et leur en apporta plein une corbeille. Dona Elvire, pour l'arrêter, lui fit des questions sur les ennuis qu'il avait soufferts dans sa prison de Grenade : ce qui donna envie à don Rodrigue de prier Daraxa de s'entretenir un peu en maure avec lui, pour voir s'il entendait bien cette langue. La belle Maure accorda volontiers cette satisfaction au fils de don Louis, et lui dit que pour un Espagnol, ce garçon ne la parlait point mal.

Don Rodrigue, qui s'était déjà plus d'une fois amusé à discourir avec Ambroise, lui avait trouvé beaucoup d'esprit, quoique Ozmin eût affecté de ne lui en laisser guère paraître; et le jugeant fort propre à le servir auprès de la belle étrangère, résolut de le choisir pour son confident. Dans ce dessein, il était le premier à l'appeler sans en demander permission aux dames. Il le faisait entrer dans leurs entretiens, et l'engageait souvent à parler maure avec Daraxa. Par ce moyen, l'heureux Ambroise, devenu bientôt familier avec son jeune maître, ne le voyait pas si-

tôt dans le jardin avec les dames, qu'il courait les joindre sans façon ; et quand il y manquait, Elvire se donnait la peine de l'aller chercher elle-même, et ne revenait point sans lui. Don Rodrigue, qui n'avait que ses propres affaires en tête, ne prenait pas seulement garde à ces petits écarts, étant d'ailleurs bien éloigné de penser que sa sœur fût capable d'aimer un domestique. Mais si Elvire ne regardait que don Jaymé dans Ambroise, Daraxa ne voyait qu'Ozmin dans don Jaymé ; et cette jalouse Maure souffrait impatiemment tous les témoignages de l'amoureuse fureur qui dominait son amie.

Tandis que ces choses se passaient chez don Louis, le jeune don Alonse de Zuniga, plus amoureux que jamais, et guéri de sa blessure, commençait à sortir. Il avait appris avec douleur que sa maîtresse était, par ordre de la reine, entre les mains du marquis de Padilla, tant par rapport à l'aversion qu'il avait naturellement pour don Rodrigue, qu'à cause de la jalousie qui régnait depuis long-temps entre leurs maisons. Il sentait pourtant qu'il fallait pour son repos qu'il reçût des nouvelles de sa dame, et qu'il la vît même, s'il était possible. Pour y parvenir, il mit en campagne de très-habiles gens, qui trouvèrent moyen de gagner une femme de donna Elvire, pour certaine somme qui lui fut payée d'avance Cette soubrette obligeante était cette même Cla-

rice dont j'ai fait mention, fille née pour les intrigues d'amour, et fort propre à faire prospérer les affaires des amans. Don Alonse, pour son argent, ne lui demandait qu'un service; c'était de lui procurer par quelque stratagème le plaisir de parler à Daraxa. Clarice lui promit des merveilles; et sans que cela fût nécessaire, elle lui fit confidence des amours d'Elvire avec don Jaymé Vivès, qui de seigneur aragonais s'était fait jardinier par un excès de passion pour elle.

Cette histoire, que don Alonse écouta de toutes ses oreilles, l'étonna. Il en voulut savoir toutes les circonstances. Clarice les lui apprit, à la réserve de celles qu'elle ignorait. Ainsi elle ne put lui dire la part que la belle Maure avait à cette aventure. Zuniga cherchait en vain dans son esprit quel homme c'était que ce don Jaymé Vivès, dont il n'avait jamais entendu parler à la cour non plus qu'à l'armée. Il souhaitait de le connaître; pour agir de concert avec lui et faire la partie carrée, puisqu'ils avaient tous deux leurs maîtresses dans la même maison. Cette pensée fut la cause d'une infinité d'autres. Il se reprochait de n'avoir pas autant d'adresse que don Jaymé, pour s'introduire aussi chez don Louis sous quelque forme qui pût lui donner occasion d'entretenir quelquefois Daraxa Il s'échauffait sur cela l'imagination, et roulait dans sa tête mille desseins qui le divertissaient.

Revenons à nos dames. La fille du marquis de Padilla, persuadée qu'on ne s'aimait pas pour nourrir son amour d'éternels soupirs, et qu'il y avait un terme à toutes les choses du monde, prit la résolution de s'unir avec son cher don Jaymé, qui lui paraissait si digne de la posséder; mais elle sentait quelque peine à faire elle-même cette proposition : c'était une démarche qui blessait trop la bienséance pour la hasarder. Elle fit réflexion qu'il valait mieux se servir pour cela de l'entremise de son amie, dont elle se croyait assez aimée pour attendre d'elle un pareil service. Elle s'adressa donc à la belle Maure, et la pria, dans les termes les plus forts, de vouloir bien se charger de la commission.

Daraxa ne put apprendre qu'Elvire avait dessein de se faire enlever, et méditait un mariage clandestin, sans être violemment émue; néanmoins, s'étant remise de son trouble, elle dit à son amie : Je suis disposée à faire ce que vous souhaitez; mais avant que je parle à don Jaymé, je ne puis, sans trahir notre amitié, me dispenser de vous demander si vous avez fait toutes vos réflexions sur ce que vous osez entreprendre? Non, non, ajouta-t-elle, vous n'avez pas songé sans doute à tous les malheurs où vous allez vous jeter; souffrez que je vous représente ce que vous devez à votre famille et à vous-même. Vous voulez vous livrer à un homme dont vous

ne connaissez ni le bien ni la naissance. Pouvez-vous prudemment vous y fier jusqu'à lui faire des avances qui ne conviennent point du tout à une fille de qualité? et si par malheur, ce qui n'est pas impossible, elles n'étaient pas reçues de la façon que vous le désirez, quelle honte et quels regrets ne suivraient point cette démarche indiscrète?

Quoique ces remontrances fussent très judicieuses, la fille de don Louis ne les écouta qu'avec chagrin; et ne pouvant les combattre par de bonnes raisons, elle répondit, en fille qui avait pris son parti, que l'excès de son amour ne lui permettait pas de suivre d'autres conseils que ceux de son cœur. Quand Daraxa eut perdu toute espérance de la détourner de son dessein, elle cessa de la contredire, et lui promit que dès cette nuit-là même elle ferait à don Jaymé la proposition dont il s'agissait. Mais ce qui embarrassa un peu la belle Maure, c'est qu'Elvire, soit par défiance, soit pour juger par elle-même des sentimens de l'objet aimé, dit qu'elle voulait, à l'insu de ce cavalier, se tenir cachée derrière un rideau pour entendre cet entretien: il ne fut donc plus question que d'avertir Ambroise de se trouver à minuit aux fenêtres de la galerie d'en bas; ce que les dames firent par une lettre qu'elles lui écrivirent en commun, et par laquelle on lui manda qu'on avait des cho-

ses de la dernière conséquence à lui communiquer.

Il ne manqua pas de s'y rendre à l'heure marquée, et il fut assez surpris de ne point voir là Elvire. Seigneur don Jaymé, lui dit Daraxa, j'ai d'abord une mauvaise nouvelle à vous annoncer, c'est que je suis seule ici : votre maîtresse veut que j'aie avec vous une conversation particulière, d'où dépendent votre bonheur et le sien. En parlant de cette sorte, la fine Maure glissa une de ses mains entre les barreaux, et serra fortement une de celles du cavalier, qui comprit aussitôt que ce rendez-vous n'était pas sans mystère ; peu s'en fallut même, tant il avait la pénétration vive, qu'il ne devinât ce que c'était ; et dès que Daxara eut entamé la proposition délicate qu'elle avait à lui faire, il ne vit que trop de quoi il s'agissait : mais, loin d'en être embarrassé, il ne fit que tourner en plaisanterie tout ce qui lui fut proposé. La belle Maure eut beau lui protester qu'elle parlait sérieusement et le presser de lui répondre de même, il ne quitta point le ton railleur.

Ainsi se termina cette entrevue, à la satisfaction de Daraxa, qui aurait été fâchée qu'elle eût fini d'une autre manière, et qui, croyant avoir fait son devoir, s'attendait à des remercîmens de la part de son amie; mais Elvire aurait été plutôt capable de lui faire des reproches. Dans sa mauvaise

humeur, elle imputait à cette Maure toutes les railleries de don Jaymé: d'où, concluant qu'en amour il y avait de l'imprudence à se servir de procureur, quand on pouvait faire ses affaires soi-même, elle résolut de ne se fier désormais à personne, et de tout mettre en usage pour engager Vivès à l'enlever.

Elle n'en fit pourtant pas plus mauvaise mine à Daraxa le lendemain : elles se revirent comme à l'ordinaire, sans entrer dans aucun éclaircissement, sans se dire un seul mot sur ce qui s'était passé; le soir elles se promenèrent ensemble, dissimulant toutes deux, et chacune occupée de ses intérêts. Il arriva dans cette promenade une aventure qui eut de grandes suites, comme vous allez l'entendre.

J'ai déja dit que don Rodrigue avait jeté les yeux sur Ambroise pour en faire son confident auprès de Daraxa, qui, jusqu'à ce jour, n'avait payé que d'indifférence l'amour que ce seigneur espagnol avait pour elle. Cela ne le rebutait point, grace à la froideur de son tempérament : incapable d'aimer avec violence, il voyait presque sans chagrin le peu de progrès qu'il faisait dans le cœur de la belle Maure, ou bien il s'en consolait par le plaisir de voir et d'entretenir cette dame quand il voulait, avantage qu'il avait sur ses rivaux, et qui lui tenait lieu du bonheur d'être le galant chéri. Comme il ne lui avait encore

fait connaître ses sentimens que par des soins peu empressés, et s'étant aperçu qu'elle se plaisait à parler maure avec Ambroise, il s'avisa de charger ce jardinier de lui faire, de sa part, une déclaration d'amour en cette langue. Ambroise accepta la commision, en promettant à son jeune maître de s'en acquitter avec tout le zèle imaginable, la première fois que l'occasion s'en présenterait : elle s'offrit dès ce jour là même.

Les dames, après quelques tours d'allées, entrèrent dans le cabinet de verdure où elles avaient coutume de s'arrêter pour se reposer. Ambroise arriva portant une corbeille de fleurs. Don Rodrigue lui ordonna d'en faire des bouquets, et fit signe en même temps à dona Elvire de le suivre, comme s'il eût quelque chose de particulier à lui dire. Le frère et la sœur sortirent du cabinet, où Ozmin se voyant seul avec sa maîtresse, se préparait à lui parler d'un ton plaisant de la passion de don Rodrigue; mais il la trouva si triste, qu'il en fut étonné. Qu'avez-vous donc, madame lui dit-il d'un air attendri, Quoi ! lorsque je m'apprête à vous divertir en jouant avec vous un personnage peu différent de celui que vous avez fait cette nuit au rendez-vous, je vous vois dans un accablement mortel ! Daraxa ne lui répondit que par un soupir, ce qui redoubla l'étonnement du cavalier et lui causa de l'inquiétude. Parlez, ajouta-

t-il, parlez, Daraxa, si vous ne voulez me désespérer. Que me présagent votre silence et ce soupir qui vient de vous échapper ? Ils semblent m'annoncer plus de malheurs que je n'en ai à craindre. La belle Maure enfin lui répondit que la bizarrerie de leur fortune et les traverses qu'ils avaient l'un et l'autre à essuyer tous les jours, étaient la cause de cette tristesse où il la voyait plongée.

Il essaya de la consoler, en lui représentant qu'elle ne devait point manquer de courage après avoir jusque là soutenu leurs disgraces avec fermeté; que véritablement il était bien mortifié d'être réduit à payer de quelque complaisance la tendresse aveugle qu'Elvire avait pour lui. Il n'eut pas achevé que la belle Maure fondit en pleurs, et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : Eh ! c'est cela seul qui ébranle ma constance qui est à l'épreuve des autres persécutions. Quel supplice pour un cœur tendre et délicat d'être incessamment en butte à tout ce qui peut le déchirer ! Hélas ! je suis peut-être même à la veille de me reprocher d'avoir eu trop de confiance dans votre fidélité.

L'ai-je bien entendu ! reprit Ozmin avec un vif sentiment de douleur. Vous me croyez capable d'aimer une autre que vous ! Ah, Daraxa, pouvez-vous me faire cette injustice, vous qui connaissez mon cœur ! vous qui savez que je me pique de quelque vertu, et surtout d'être en-

nemi de la trahison! Je veux croire, repartit la dame en essuyant ses larmes, que j'ai tort de m'alarmer; mais je vous aime, Ozmin, et je ne puis me souvenir tranquillement des complaisances que vous avez eues pour la fille de don Louis; vous ne les auriez pas poussées si loin si elles vous eussent autant coûté qu'à moi. Quand je pense à l'effet qu'elles ont produit, je fais mille réflexions qui me donnent la mort. Elvire espère plus que jamais qu'elle vaincra par son opiniâtreté votre résistance. Qui me répondra que vous ne vous laisserez pas à la fin toucher de l'excès de sa passion? Moi! s'écria le seigneur Maure avec transport; fiez-vous à l'assurance que je vous... Il fut interrompu en cet endroit par Elvire, qui rentra tout à coup dans le cabinet avec précipitation, et son frère y revint un moment après elle.

Ozmin ne les attendait pas sitôt; il avait compté que don Rodrigue amuserait plus longtemps sa sœur, sous prétexte d'avoir à lui parler de quelque affaire sérieuse. Le fils de don Louis avait effectivement eu ce dessein, mais il n'avait pu retenir dona Elvire, qui s'était brusquement échappée de ses mains pour aller troubler la conversation de Daraxa et de don Jaymé. Il se passa entre ces quatre personnes une scène muette qui leur fit penser bien des choses. Don Rodrigue et sa sœur s'aperçurent que la dame Maure était

fort émue : il leur parut même qu'elle avait répandu des pleurs, et chacun fit sur cela ses réflexions. Pour Ozmin, comme il n'avait plus rien à faire dans ce cabinet, et qu'il n'y représentait qu'Ambroise, il lui fut facile en se retirant de sortir d'embarras.

Don Rodrigue le suivit aussitôt; et plein d'impatience d'apprendre ce qui s'était passé entre ce jardinier et Daraxa, qu'il commença de soupçonner d'être d'intelligence ensemble, il lui demanda s'il s'était acquitté de sa commission, et s'il avait de bonnes nouvelles à lui annoncer. Seigneur, lui répondit Ambroise, vous m'avez laissé si peu de temps pour entretenir la dame Maure, qu'il ne m'a pas été possible de vous rendre de grands services. Je conviens, reprit le fils de don Louis, que vous n'avez pas eu avec elle une longue conversation ; mais il faut que vous en ayez bien mis à profit tous les momens ; puisque j'ai trouvé Daraxa fort agitée de vos discours : je suis même persuadé que vous lui avez fait verser des pleurs. Ces pleurs, repartit le faux jardinier, pourraient être le fruit amer de la liberté que j'ai prise de lui parler de votre passion, qui peut-être n'est pas de son goût.

N'avez-vous pas de meilleures raisons à me dire que celles-là? s'écria don Rodrigue. Non, seigneur, dit Ambroise, j'ajouterai seulement que cette dame peut avoir déjà le cœur engagé. Une

fille qui a été élevée dans une cour aussi galante que celle de Grenade, pourrait bien être devenue sensible aux soupirs de quelque seigneur de ce pays-là. Je le pense comme vous, répliqua brusquement le jaloux don Rodrigue; et de plus, je crois que vous êtes ici moins pour me servir que pour faire plaisir à cet heureux rival. Vous ne me rendez pas justice, repartit le jardinier; vous m'outragez en me soupçonnant d'être capable de vous trahir pour un infidèle. Infidèle ou chrétien, interrompit le fils de don Louis avec précipitation, vous m'êtes suspect; vous en savez un peu trop pour un jardinier; et quand je me rappelle tous vos petits entretiens maures, cela ne bannit point ma défiance: mais prenez-y garde, poursuivit-il d'un ton menaçant, vous êtes dans une maison où les friponneries ne demeurent pas long-temps cachées. En achevant ces mots, il retourna au cabinet, où les dames gardaient encore un profond silence. Dès qu'elles le virent arriver, elles se levèrent, et se retirèrent dans leurs appartemens, pour y rêver en liberté à leurs affaires, chacune en son particulier.

Don Rodrigue, qui n'avait alors guère d'envie d'entrer en conversation avec elles, les laissa s'éloigner, et se mit à se promener tout seul. Il rencontra son père qui s'amusait à considérer des fleurs, et il s'arrêta pour lui tenir compagnie. Don Louis, en regardant ces fleurs, s'avisa de

parler d'Ambroise, et de témoigner qu'il était très-content des soins et de l'habileté de ce valet. Il est peut-être plus habile qu'on ne voudrait, dit don Rodrigue avec un souris forcé ; ce garçon-là, si je ne me trompe, sait plus d'un métier. Le vieux marquis, dont l'esprit et les yeux étaient appliqués à contempler son parterre, ne saisit pas d'abord ce que son fils venait de lui dire, et répondant avec distraction : Il est vrai, dit-il, qu'Ambroise a de l'esprit, je suis sûr que j'en serai bien servi. Je doute fort qu'il soit ici pour cela, répliqua don Rodrigue ; du moins suis-je convaincu que d'autres auront plus de raison que vous d'être satisfaits de ses services. Vous le dirai-je ! je le crois plus attaché aux intérêts de Daraxa qu'aux vôtres, ou bien c'est un agent de quelque amant auprès de cette dame.

Ah ! mon fils, interrompit le père en riant de toute sa force, c'est à présent que je vous connais pour un homme véritablement amoureux. Si je le suis, dit don Rodrigue, je puis vous assurer que mon amour m'éclaire au lieu de m'aveugler : je sais bien ce que j'ai vu. Et qu'avez-vous donc vu ? interrompit le vieillard pour la seconde fois. Parlez-moi plus clairement, car enfin je suis don Louis de Padilla, le fils de don Gaspard, qui passait pour l'homme de son siècle le moins facile à tromper. On m'a cent fois fait la grâce de me dire que je l'emportais même sur lui pour la pru-

dence et la circonspection. Si le choix que la reine a fait de moi pour la garde de la belle Maure ne suffit pas pour vous rendre tranquille là dessus, demandez aux personnages de la cour les plus avisés si je suis homme à me laisser surprendre. En un mot, mon fils, j'ai cinquante ans passés; et si, lorsque je n'en avais que la moitié, on m'eût amené, non pas un Aragonais, mais l'homme de la Grèce le plus fin, je n'aurais eu besoin que de le regarder un moment entre les deux yeux pour deviner ce qu'il aurait eu dans l'âme.

Seigneur, dit don Rodrigue, personne au monde n'est plus persuadé que moi de cette vérité; mais je ne puis m'empêcher d'en revenir là : je m'imagine que cet Ambroise ne vous sert que pour avoir moyen d'être utile à quelqu'autre; il se familiarise un peu trop avec Daraxa : dès qu'il est avec elle il lui parle maure; la dame lui répond, et elle a pour lui des complaisances qui me font juger qu'ils se connaissent depuis long-temps; enfin pour achever de dire tout ce que je pense, je ne voudrais pas jurer qu'Ambroise ne fût toute autre chose qu'un jardinier. Don Louis, au lieu de demeurer d'accord qu'il pouvait avoir été surpris dans cette occasion, s'échauffa de dépit de se voir soupçonné d'être la dupe de quelqu'un. Vous êtes un homme étrange, dit-il à son fils; pourquoi avez-vous

permis vous-même à ce jardinier ces familiarités dont vous vous plaignez ? Ne savez-vous pas que parmi nous c'est un crime à un domestique de lever les yeux sur sa maîtresse? Croyez-moi, traitez ce valet comme on traite les autres, et je vous réponds de sa fidélité. A l'égard de Daraxa, reposez-vous sur ma vigilance du soin de la garder. Dormez en repos, je veille sans cesse, et suis informé de tout ce qui se passe chez moi, tant la nuit que le jour. Le respect ferma la bouche à don Rodrigue, qui fut obligé de quitter son père un moment après, parce qu'on vint l'avertir qu'une personne demandait à lui parler.

Après son départ, le vieux marquis, malgré tout ce qu'il avait dit, tomba dans une profonde rêverie, et fit mille réflexions chagrinantes qui remplirent son esprit de soupçons. Pour achever de troubler son repos, son maître jardinier vint l'aborder en lui disant : Seigneur, j'ai un avis d'importance à vous donner : j'ai entendu cette nuit dans le jardin certain bruit qui me fait croire qu'il y a des gens qui rôdent autour de cette maison : si j'eusse osé sortir de chez moi contre vos ordres, je serais en état de vous en rendre un meilleur compte. Des gens la nuit dans mon jardin, s'écria don Louis fort étonné : ils venaient donc de chez vous? Non, seigneur, dit le maître jardinier ; Ambroise et mon valet ne sauraient

sortir de ma maison ; j'en ferme la porte moi-même exactement tous les soirs, et j'en garde avec moi la chef que je ne confie à personne.

Ce rapport donna beaucoup à penser au vieux marquis. Qui peut être venu dans mon jardin? disait-il en lui-même. Et dans quelle intention peut-on s'y être introduit ? Je ne crains pas les voleurs, la hauteur des murailles est capable de les effrayer. Serait-ce quelque amant de Daraxa? C'est ce que je ne puis m'imaginer ; il n'en est pas d'assez fou pour vouloir s'exposer à un si grand péril, dans la seule espérance de la voir paraître à une fenêtre. Il faut que mon jardinier se soit mis cela dans la tête, ou bien ce bruit, s'il est réel, a été fait par des domestiques ; et si j'en dois soupçonner quelqu'un, c'est ce fripon d'Ambroise, dont mon fils, après tout, peut avoir justement pris ombrage.

Dont Louis, furieusement agité de ces pensées, ordonna au jardinier que, sans rien dire ni à son valet ni à Ambroise, il fît bonne garde cette nuit-là ; et que si par hasard il entendait encore du bruit, il ne manquât pas de tirer un coup de fusil et de sortir en même temps bien armé. De mon côté, ajouta le marquis, j'en ferai autant avec tous mes autres domestiques, et les audacieux qui cherchent ou à me voler ou à me déshonorer seront bien fins s'ils nous échappent. Ce vieux seigneur, après avoir donné ses ordres

à son jardinier, se retira pour s'aller préparer à faire le grand coup qu'il méditait.

Si les deux dames, don Louis et don Rodrigue avaient de l'inquiétude, Ozmin de son côté n'était pas plus tranquille qu'eux. Ce brave Maure ne s'alarmait pas aisément; mais les derniers mots que son rival lui avait dits lui semblaient mériter quelque attention. Il crut prudemment devoir songer à prévenir les malheurs qui pouvaient lui arriver. Il n'avait pour toute arme qu'un poignard, avec quoi il n'était pas possible, supposé qu'on voulût le maltraiter, qu'il se défendît contre trente domestiques qu'il y avait dans cette maison. Tout lui présageait quelque disgrâce prochaine : il avait vu les deux Padilla se parler avec vivacité, et don Louis ensuite en conversation sérieuse avec le maître jardinier; il ne doutait point qu'il n'eût été question de lui dans ces deux entretiens; de manière qu'ayant tout lieu d'appréhender quelque lâche attentat, il résolut de disparaître aussitôt qu'il aurait communiqué son dessein à Daraxa, et pris des mesures avec elle pour se revoir au retour de la reine.

A peine eut-il pris cette résolution, qu'il alla visiter les endroits où les dames faisaient porter leurs lettres. Il en trouva une dans la cache d'Elvire. Cette vive Espagnole lui mandait qu'on l'attendait cette nuit pour lui apprendre des choses de la dernière importance. Il ne devina point

qu'Elvire lui donnait ce rendez-vous à l'insu de la belle Maure, et pour avoir une conversation particulière avec lui ; il crut que Daraxa y serait comme à l'ordinaire, et qu'il pourrait, en présence de son amie, lui dire en maure ce qu'il voulait qu'elle sût avant leur séparation. Mais laissons Ozmin jusqu'à cette entrevue, et venons aux terribles préparatifs que don Louis faisait pour la troubler.

Ce vieux seigneur s'était fait apporter dans son appartement, par deux fidèles domestiques, toutes armes offensives et défensives qu'il y avait dans sa maison, comme mousquets, mousquetons, pistolets, hallebardes, piques, pertuisanes, cuirasses, casques et targes, le tout mangé de la rouille : cependant il ne jugea point à propos de les faire nettoyer ; le danger était trop pressant pour cela. L'on eût dit, à voir les mouvemens qu'il se donnait, que l'ennemi s'approchait de sa maison pour la prendre d'assaut. Quoiqu'il n'eût jamais été à la guerre, il ne voulait pas, étant fils et petit-fils d'officiers-généraux, qu'on dît de lui qu'il en ignorait le métier. Il envoya un de ses plus zélés serviteurs acheter de la poudre et des balles, pour charger dix-sept à dix-huit armes à feu qu'il avait, et qu'il destinait aux plus vaillans de ses domestiques. Il faisait tous ses apprêts sans bruit, n'ignorant pas que les plus grandes entreprises demandent du se-

cret. Il en déroba surtout si bien la connaissance à son fils et à sa fille à cause de leur affection pour Daraxa, qu'ils n'en eurent pas le moindre soupçon.

Quand il eut disposé les choses de la façon qu'il les voulait, et qu'il eut entendu sonner onze heures, ses deux valets affidés lui amenèrent tous ses autres domestiques qu'il posta dans différens endroits, après leur avoir donné des armes, selon qu'il les jugeait capables de s'en servir. Il en envoya la plus grande partie dans les chambres hautes de sa maison, pour mieux découvrir et pour être moins en vue, et il leur défendit à tous de tirer sans l'avoir auparavant averti de ce qu'ils auraient remarqué. Pour lui, il se mit dans un cabinet vis-à-vis de l'appartement de Daraxa; il se réserva cette place, comme celle qui avait particulièrement besoin d'un homme aussi vigilant que lui. Il était accompagné de son écuyer, vieux domestique dont le courage égalait le sien, et qui, dans le fond de son âme, donnait au diable tous les perturbateurs de son repos. Mais enfin le sort en était jeté, et puisqu'ils étaient au bivouac, ils ne pouvaient avec honneur se retirer avant que d'être assurés qu'il n'y avait rien à craindre du côté de l'ennemi.

Le marquis en robe de chambre, en pantoufles et en bonnet de nuit, avec une lanterne sourde

à la main, regardait de tous ses yeux par la fenêtre. Il faisait une de ces nuits que, dans les pays chauds, le brillant des étoiles rend si claires, qu'on peut distinguer de deux cents pas l'ombre d'un homme. D'abord que don Louis entendit sonner minuit, se souvenant que son jardinier lui avait dit que c'était à peu près à cette heure là qu'il avait ouï du bruit la nuit précédente, il sentit un battement de cœur, et fut saisi d'un frisson violent. Cette émotion, qui répondait si mal de la fermeté de son âme dans le péril, ne diminua point lorsqu'il lui sembla voir quelqu'un marcher le long du mur du côté de la galerie. Pour être plus sûr qu'il ne se trompait pas, il le fit remarquer à son écuyer, en lui demandant s'il ne l'apercevait point; mais celui-ci, soit qu'il n'eût pas la vue aussi bonne que celle de son maître, soit que la peur la lui troublât, lui dit qu'il ne voyait rien.

Ils furent bientôt tous deux tirés de leur doute par deux de leurs sentinelles qui vinrent les avertir qu'il y avait un homme qui s'entretenait à une fenêtre de la galerie avec quelque personne du logis. Le seigneur de Padilla fut d'autant plus étonné de cet avis, qu'il avait toutes les clefs de sa maison. Tous les soirs, à neuf heures, on ne manquait pas de les lui apporter : de sorte qu'il n'était pas peu en peine de savoir qui pouvait être l'interlocuteur du dedans ainsi que celui du de-

hors. Il jugea qu'il fallait que ce fût Daraxa, que quelqu'un de ses amans venait voir la nuit par l'entremise de quelque valet infidèle qui lui donnait moyen de s'introduire dans le jardin, et que cette dame eût fait faire une clef de la galerie par le ministère de ce même domestique. Il s'arrête à cette conjecture : il fait dire à tous ses gens de se tenir prêts, et forme le hardi dessein de commencer l'expédition par aller lui-même surprendre la belle Maure, afin qu'elle ne pût désavouer son crime. Il est vrai que, n'osant exécuter tout seul un projet si audacieux, il prit avec lui les deux plus déterminés de ses mousquetaires et son intrépide écuyer.

Pour faire moins de bruit en marchant, le chef ôta ses pantoufles, et les autres leurs souliers. Ils arrivèrent en cet état à la galerie, dont ils trouvèrent la porte ouverte. Don Louis s'avança pas à pas jusqu'à ce qu'il entendît parler. Il fit halte aussitôt pour écouter ce qu'on disait; en même temps ses oreilles furent frappées des paroles suivantes : Je vous estime trop pour pouvoir me résoudre à vous rendre malheureuse. Je dois respecter votre naissance, et vous devez considérer l'état de ma fortune. Je suis cavalier réduit à chercher les moyens de me pousser à la cour; j'y ai besoin de protecteurs. Hé! qui voudrait être le mien si j'avais eu le malheur de m'attirer la haine d'un seigneur aussi puissant

que votre père? Croyez-moi, ne nous exposons point à nous repentir l'un et l'autre le reste de nos jours.

Le marquis reconnut la voix du faux Ambroise, et, malgré le dépit qu'il sentait d'avoir été la dupe de ce prétendu Aragonais, il ne laissa pas d'admirer sa prudence et sa vertu. Comme il s'imaginait que ce discours s'adressait à la belle Maure, il n'était pas peu curieux de savoir ce que cette dame y répondrait. Mais que devint-il lorsqu'il entendit sa fille, qu'il ne put méconnaître au son de sa voix, repartir ainsi au cavalier: L'amour fait-il tant de réflexions? N'avez-vous employé pour tromper mon père un stratagème qui vous assujettit à tant de peines, n'êtes-vous donc venu mettre en danger ici votre vie, que pour perdre un temps si cher à me faire connaître mes devoirs? au lieu de vous abandonner à la joie que mes bontés devraient vous inspirer, vous voulez vous-même leur donner des bornes; je n'attendais pas de si froides marques de votre reconnaissance. Quoi! la considération de votre fortune vous retient quand je fais tout mon bonheur d'être à vous! Pouvez-vous craindre mon père? La cour de Ferdinand est-elle votre seule retraite? En est-il quelqu'une où un homme tel que vous puisse manquer de s'avancer? Mais je veux que vous soyez assez malheureux pour chercher en vain partout à vous établir avantageuse-

ment; Elvire aimera toujours mieux être avec vous dans l'état le plus obscur, que de vivre avec un autre dans les grandeurs.

La dame allait continuer lorsqu'un coup de mousquet se fit entendre, et fut suivi dans le moment de dix à douze autres dont toute la galerie retentit. Ce bruit terrible épouvanta si fort la fille de don Louis, que, n'écoutant plus d'autre passion que la crainte, elle prit aussitôt la fuite. Pour comble d'infortune, son père, qui l'attendait au passage, la saisissant tout à coup par le bras, lui dit : Ah! misérable, c'est donc ainsi que vous déshonorez l'illustre sang de Padilla! A la voix et à l'action du marquis, dona Elvire, dont les esprits n'étaient déjà que trop troublés de sa première frayeur, poussa un cri et tomba évanouie entre ses bras. Ce vieillard jugea bien qu'elle venait de perdre le sentiment. Il fit ouvrir la lanterne sourde pour regarder sa fille, qui lui parut dans une situation si déplorable, qu'il en eut pitié. Il l'aimait; et ne pouvant la considérer sans en être attendri, il la laissa entre les mains de son écuyer.

Mais plus ce père se sentait touché de la voir en cet état, plus il avait envie de se venger du téméraire auteur de ce désordre. Il ne respirait plus que la mort d'Ambroise, dont un moment auparavant il avait admiré la sagesse. Il assembla tous ses gens armés, retroussa sa robe de chambre,

se fit mettre une cuirasse par dessus, un casque sur son bonnet de nuit, prit une targe à la main gauche et une longue pique à la droite, et ce brave capitaine, en gantelets et en pantoufles, fit ouvrir la porte du jardin et défiler sa troupe trois à trois. Les mousquetaires marchaient les premiers, et les hallebardiers faisaient l'arrière-garde. Il se mit à la queue de ceux-ci; et cette petite armée, composée de soldats dignes de leur général, alla chercher l'ennemi. Elle fut renforcée dans sa marche par le jardinier, qui vint la joindre avec une rapière au côté, une escopette sur l'épaule, et deux pistolets à la ceintnre. Ce domestique assura qu'il avait vu les ennemis qui étaient au nombre de deux, et que s'il eût osé tirer sans l'ordre de son maître, il aurait déchargé sur eux ses armes à feu. Don Louis, après avoir écouté ce rapport qui l'étonna, s'informa de quel côté ces deux hommes avaient tourné leurs pas, et fit marcher sa troupe sur leurs traces.

Que faisait Osmin pendant ce temps-là? Dès qu'il s'était aperçu qu'Elvire avait prit la fuite au bruit des coups de mousquet qui avaient interrompu leur conversation, et qui pourtant n'avaient point été tirés sur lui, il s'était promptement éloigné de la galerie pour gagner un cabinet, où il espérait vendre chèrement sa vie si l'on venait l'y attaquer. Mais un homme qui le suivait de près l'obligea de s'arrêter avant qu'il y arrivât,

en lui disant : Seigneur don Jaymé, vous avez besoin de secours, recevez le mien. C'est vous qu'on cherche. Acceptez sans retardement mes services, si vous ne voulez être assassiné par une troupe de valets qui viendront bientôt fondre sur vous.

Le seigneur maure, aussi surpris de s'entendre nommer don Jaymé, que de rencontrer là un inconnu si obligeant; lui répondit : Je ne sais qui vous êtes, ni pourquoi vous vous intéressez à ce qui me regarde; mais qui que vous soyez, vous ne pouvez être qu'un cavalier très-généreux. Je ne refuserai pas quelqu'une de vos armes, n'ayant qu'un poignard pour me défendre : c'est toute l'assistance que je puis recevoir de vous, sans abuser de votre bonne volonté. Je serais au désespoir qu'un aussi brave homme exposât sa vie pour moi. Non, non, répliqua l'inconnu; ne prétendez pas que je vous laisse périr sans vous prêter mon secours. J'ai deux bons pistolets, prenez-en un, et souffrez que je combatte à vos côtés; ou si vous souhaitez que je me retire, il faut que vous veniez avec moi. Je crois, dit Ozmin, que ce dernier parti serait le plus sage : c'est faire un mauvais usage de la valeur que de l'employer contre la canaille. Mais comment sortir de ce jardin? J'en sais le moyen, répondit l'inconnu; vous n'avez qu'à me suivre.

En même temps ces deux cavaliers commen-

cèrent à courir justement vers l'endroit où l'on avait réparé le mur, contre lequel était dressée une bonne et longue échelle. Il y eut alors entre eux une petite contestation, chacun ne voulant monter que le dernier. Après quelques complimens que deux hommes si courageux ne pouvaient manquer de se faire sur cela, il fallut qu'Ozmin passât le premier pour couronner le procédé noble de son compagnon. Ils eurent tout le loisir de monter impunément, attendu que la gendarmerie de don Louis avait pris un chemin opposé à l'endroit où ils étaient; et ils retirèrent l'échelle pour empêcher ce seigneur de reconnaître par où le faux Ambroise lui était échappé. Il y avait encore une échelle de l'autre côté de la muraille pour descendre dans la rue, où cinq à six grands laquais bien armés faisaient la garde, et se tenaient prêts à se jeter dans le jardin au premier signal. Ozmin, jugeant par là qu'il n'avait pas obligation à un homme du commun, et souhaitant de savoir qui c'était, le pria de le lui apprendre. Mais l'inconnu lui répondit : C'est ce que je vous dirai chez moi; comme vous êtes étranger, vous ne connaissez pas bien don Louis; vous ne sauriez trop vous précautionner contre lui. Je vous offre ma maison, où vous serez à couvert de son ressentiment, et vous y demeurerez, s'il vous plaît, jusqu'à ce que nous ayons vu le parti que les Padilla prendront dans cette affaire.

Des manières si nobles et si généreuses charmèrent le seigneur maure, qui, ne pouvant résister aux pressantes instances que ce cavalier lui fit d'accepter un logement dans sa maison, l'y accompagna. Lorsqu'ils se virent l'un et l'autre aux flambeaux, ils se regardèrent avec une attention mêlée de surprise, comme deux personnes qui croyaient se connaître. Le maître du logis fut le premier qui débrouilla l'idée confuse qu'il avait des traits d'Ozmin ; et quand il fut assuré qu'il ne se méprenait pas, il l'embrassa avec transport, en lui disant : Quel bonheur pour moi de rencontrer un homme à qui je dois la vie! Je ne me trompe point, c'est vous qui m'avez sauvé de la fureur d'un taureau le jour des dernières courses. Seigneur, lui répondit le Maure en souriant d'un air modeste, vous venez de bien payer ce service en me retirant d'un danger où j'aurais infailliblement péri sans votre secours. Non, non, reprit don Alonse de Zuniga; je suis en reste de générosité avec vous. Dans le temps que vous vîntes me dérober à une mort certaine, je ne vous avais pas donné sujet d'exposer vos jours pour conserver les miens.

Ils passèrent le reste de la nuit à s'entretenir. Don Alonse, qui s'imaginait qu'Ozmin s'appelait effectivement don Jaymé Vivès, et qu'il était amoureux de dona Elvire, lui conta de quelle façon il avait appris toutes ses affaires. Cela m'a

donné envie, ajouta-t-il, de faire connaissance avec vous; et pour la commencer, je suis entré cette nuit dans le jardin de don Louis. De plus, comme j'aime Daraxa, l'intime amie de votre maîtresse, j'ai pensé que notre liaison deviendrait utile à nos amours.

Quoique le seigneur maure eût de la répugnance à cacher ses sentimens, il ne voulut point détromper Zuniga : il crut qu'il était de la prudence de passer pour don Jaymé. Après un long entretien, don Alonse conduisit son hôte à l'appartement qu'il lui avait fait préparer et l'y laissa reposer; ensuite il se retira dans le sien pour en faire autant. Mais Ozmin, ne pouvant dormir, envoya chercher Orviedo, quand il fut grand jour, pour faire part à ce fidèle écuyer de l'aventure de la dernière nuit, comme aussi pour lui ordonner de lui apporter des habits plus propres que ceux d'Ambroise à faire le personnage de don Jaymé.

C'est un malheur attaché aux grandes maisons où il y a un peuple de valets, que tout ce qu'on y fait ne demeure pas long-temps secret. On sut dès le lendemain dans la ville l'histoire du faux Ambroise; on la contait de diverses façons, mais toutes aux dépens de dona Elvire, ce qui mortifiait extrêmement Ozmin.

Don Alonse et ce cavalier devinrent en peu de jours les meilleurs amis du monde, tant il se

trouva de sympathie entre eux, ou, pour mieux dire, tant ils découvrirent l'un dans l'autre d'aimables qualités. Ils souhaitaient tous deux ardemment d'être informés de ce qui se passait chez le marquis de Padilla : c'est ce qu'ils ne pouvaient apprendre que de Clarice, dont ils ne recevaient aucune nouvelle. Cette suivante, étant connue de don Louis pour celle qui avait toute la confiance de dona Elvire, était plus observée que les autres. Cependant elle eut l'adresse de tromper ses argus, et de faire tenir à don Jaymé, chez don Alonse, une lettre qui contenait un détail tel que ces deux seigneurs pouvaient désirer. Clarice mandait à Vivès que son vieux patron, au déscspoir que le faux Ambroise lui fût échappé, le faisait chercher soigneusement dans Séville par dix ou douze hommes, qui jusque-là n'en avaient fait qu'une recherche inutile ; qu'Elvire était fort malade, et que Daraxa avait été aussi très-indisposée tant elle avait pris de part aux peines de son amie ; enfin que don Louis était si honteux et si chagrin de toute cette affaire, qu'il ne voulait voir personne, et qu'il devait incessamment aller demeurer à la campagne, jusqu'à ce que tous les bruits qui couraient à sa honte fussent dissipés.

La lettre de Clarice fut un nouveau sujet d'entretien pour les deux cavaliers, et divertit particulièrement don Alonse, qui, n'aimant pas la

maison de Padilla, ne trouvait dans cette aventure qu'un ridicule qui le réjouissait. Ozmin, ayant une si belle occasion de donner de ses nouvelles à Daraxa, lui écrivit en langue maure une longue lettre qu'il lui fit tenir par Clarice. La dame maure, qui ne savait ce qu'était devenu son amant, et qui craignait qu'il n'eût été blessé la nuit qu'on avait tiré tant de coups de mousquet, fut ravie d'apprendre le sort d'une personne qui lui était si chère, et de pouvoir lui faire réponse par la même voie.

Quelques jours après, le vieux marquis partit avec sa famille et ses domestiques pour se rendre à une maison de campagne qu'il avait à une lieue de Séville : ce départ aurait fort affligé le seigneur maure, à cause de l'éloignement de Clarice, dont l'entremise lui était d'un si grand secours, si don Alonse, pour l'en consoler, ne lui eût dit : Nous devons être bien aises que don Louis soit à la campagne. A un quart de lieue de sa maison, j'en ai une assez belle où je vais quelquefois. Il faut que nous y allions le plus secrètement qu'il nous sera possible : nous aurons là plus facilement que dans cette ville des nouvelles de nos dames ; nous pourrons même trouver l'occasion de les voir et de leur parler.

Vivès ne manqua pas d'applaudir à ce projet, dont ils commencèrent l'exécution, son ami et lui, dès le lendemain avant le jour. Ils sortirent

de Séville avec Orviedo et deux laquais seulement. Sitôt qu'ils furent arrivés à la maison de campagne de don Alonse, ce jeune seigneur chargea un paysan rusé de remettre en main propre à Clarice un billet, par lequel cette fille était avertie que le jour suivant elle rencontrerait dans le bois, qui n'était qu'à deux cents pas de la maison dudit marquis, deux jeunes bergers qui mouraient d'envie d'avoir avec elle une petite conversation.

Clarice, qu'on observait moins à la campagne qu'à la ville, sut bientôt se dérober du logis pour courir au rendez-vous. Elle y trouva don Alonse et don Jaymé habillés en villageois. Elle leur apprit que les dames étaient toutes deux en bonne santé, mais si gênées, qu'elles avaient à peine la liberté de se promener dans le jardin : cependant, ajouta-t-elle, si le seigneur don Louis allait demain, comme je n'en doute pas, à une ferme qu'il a à trois lieues d'ici, et où l'appelle une affaire de conséquence, je pourrais bien vous ménager une entrevue avec elles ; aussi bien don Rodrigue vient tout à l'heure de partir pour Séville, d'où il ne doit revenir que dans deux jours.

Si les cavaliers furent charmés de la douce espérance dont Clarice les flatta, cette soubrette ne fut pas moins contente des présens qu'ils lui firent pour reconnaître sa bonne volonté. Cette fille,

après avoir pris congé d'eux, regagna promptement la maison de son maître, et alla rendre compte aux dames de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec ces seigneurs.

Le lendemain matin, tout parut seconder les désirs des amans : le marquis partit pour sa ferme, et les dames se disposèrent à profiter d'une conjoncture si favorable. Elles s'habillèrent en paysannes, pour se conformer au déguisement des galans ; puis elles sortirent de la maison, suivies de Clarice et de Laïda seulement. Elles furent bientôt dans le bois, où leurs bergers les attendaient pour s'entretenir et se promener avec elles. Ils commencèrent de part et d'autre par laisser éclater une grande joie de se revoir ; ensuite se regardant les uns les autres, travestis comme ils étaient, ils se mirent à rire et à plaisanter. Ces sortes de parties font ordinairement beaucoup de plaisir ; mais elles finissent mal quelquefois.

Ces quatre personnes eurent d'abord une conversation générale, et d'autant plus agréable qu'elles étaient avec ce qu'elles aimaient. Elles s'enfonçaient déjà dans les allées de ce bois en se promenant, lorsqu'elles virent entre les arbres deux véritables paysans qui venaient de leur côté. On jugea que c'étaient des habitans d'un bourg voisin dont le marquis était seigneur, et l'on ne se trompait pas. Comme ces villageois passaient auprès des dames, elles leur tournèrent le dos,

afin qu'ils ne vissent point leurs visages ; ce que Vivès et Zuniga s'avisèrent aussi de faire pour la même raison : mais les paysans, au lieu de continuer leur chemin, s'arrêtèrent tout court, et l'un d'entre eux appliqua sur les bras et sur la tête de don Alonse un si furieux coup de bâton, que ce cavalier en fut tout étourdi. Ozmin au bruit de ce coup, se retourna aussitôt, et reçut en même temps de l'autre villageois un pareil traitement; avec cette différence, que le Maure par son agilité détourna le coup qu'on lui voulait porter sur la tête et le fit glisser sur ses reins. Alors ce vigoureux Maure levant un gros bâton qu'il avait à la main, le laissa tomber d'une si grande roideur sur le visage de son ennemi, qu'il lui abattit la moitié des mâchoires et le coucha par terre sans sentiment. Après quoi il vola au secours de son ami, qui avait bon besoin de son assistance, tant il était mal mené par son adversaire. Mais ce paysan se garda bien d'attendre un homme qui venait de faire mordre la poussière à son camarade, et s'enfuit vers le bourg, qu'il ne manqua pas d'alarmer en y semant la nouvelle de la mort de ce villageois, qui pourtant n'était que blessé.

Pendant ce combat, les dames prirent très-prudemment la fuite et retournèrent à la maison de don Louis, tout effrayées et fort en peine de savoir quelle en serait la fin. Leur inquiétude n'é-

tait pas mal fondée, car les cavaliers, qui auraient bien fait de se retirer chez eux au plus vite, demeurèrent si long-temps sur le champ de bataille à se consulter sur ce qu'ils devaient faire, qu'ils donnèrent le loisir à trois braves du bourg de venir fondre sur eux l'épée à la main. Un de ces vaillans marchait le premier ; il paraissait le plus considérable des trois, comme le plus animé. Il s'avança d'un air furieux vers Ozmin pour lui passer sa rapière au travers du corps; mais le Maure esquiva le coup adroitement, et frappa de son bâton le spadassin si rudement sur la tête, qu'il l'étendit sans vie sur la place ; puis s'étant brusquement saisi de l'épée dont son ennemi avait fait un si mauvais usage, il se disposa de bonne grâce à recevoir les deux autres braves, qui eurent assez de courage pour se présenter devant lui. Ce nouveau combat fut un peu plus long que les précédens, attendu qu'Ozmin, étant assailli par deux hommes à la fois, avait assez d'occupation à parer les bottes qu'ils lui portaient. Ils le blessèrent légèrement à la main : il est vrai que de leur côté ils étaient tous deux, en se battant, fort incommodés par don Alonse, qui faisait tomber son bâton tantôt sur l'un et tantôt sur l'autre ; il en donna un coup si terrible sur le bras droit d'un de ces spadassins, qu'il lui fit voler son épée à terre ; ce qui rendit nos cavaliers victorieux. Leurs ennemis abandonnèrent la partie dans le moment, et s'enfui-

rent vers le bourg d'une grande vitesse, tout blessés qu'ils étaient.

Les vainqueurs ne furent pas contens de les avoir si maltraités; ils eurent l'imprudence de les poursuivre jusqu'à l'entrée du bourg, où ils trouvèrent à qui parler. Tous les habitans, ayant su qu'on avait tué un paysan dans le bois, s'étaient armés de longs bâtons ferrés et non ferrés, et de vieilles épées, pour venger sa mort. Leur fureur augmenta lorsqu'ils virent arriver les deux spadassins fuyans, et qu'ils apprirent d'eux que le fils du bailli venait d'avoir le même sort que le villageois. Les voilà qui vont en foule au devant des meurtriers, qu'ils environnent et chargent de toutes parts. Ozmin, sans s'effrayer, soutient leur furie; plus il se voit d'ennemis sur les bras, moins sa valeur en est abattue. Il frappe à droite et à gauche, il renverse tout ce qui lui résiste, et modère l'ardeur des plus échauffés. Don Alonse, quoique blessé, faisait à son exemple de vigoureux exploits avec l'épée d'un des deux braves, de laquelle il s'était saisi: néanmoins cela ne l'empêcha pas d'être pris, et bientôt après, son ami, à qui l'on jetait sans cesse de longs bâtons entre les jambes pour le faire tomber, ayant eu le malheur de faire la culbute, fut accablé de la multitude.

Je vous laisse à penser si, dans la rage où était cette canaille, elle aurait épargné ces deux cava-

liers infortunés, les voyant à sa merci. Mais il passa par hasard alors deux gentilshommes à cheval qui allaient à Séville avec trois ou quatre laquais, et qui, voulant savoir la cause de cette émotion populaire, fendirent la presse l'épée à la main, et pénétrèrent jusqu'aux prisonniers. Ils reconnurent don Alonse, malgré le sang dont il avait le visage couvert, et malgré son déguisement. Ils l'arrachèrent, non sans beaucoup de peine, des mains des paysans; ce qui obligea ces derniers à mettre au plus tôt en sûreté son compagnon à qui ils en voulaient particulièrement.

Cependant Zuniga refusait d'accompagner ses libérateurs, disant qu'il aimait mieux demeurer avec son ami que de l'abandonner. Mais les deux gentilshommes lui représentèrent qu'il était impossible alors d'enlever ce cavalier, que le bailli tenait enfermé chez lui, et faisait garder par tous les habitans du bourg, qu'il excitait à servir sa vengeance; qu'il était plus à propos d'aller assembler tout ce qu'il pourrait trouver de gens de bonne volonté, et de revenir avec eux la nuit le tirer de prison. Don Alonse goûta cet avis, et s'assura en fort peu de temps de quarante personnes, tant maîtres que valets. Un si hardi dessein aurait été sans doute exécuté, si le bailli ne l'eût pas prévenu; mais ce juge, qui était un vieux routier, se doutant bien de cette violence, eut promptement recours à la justice

de Séville, qui lui envoya un si grand nombre d'archers et d'autres hommes armés, qu'il n'eut plus rien à craindre pour sa proie.

Les dames n'étaient pas assez éloignées du lieu du combat pour en pouvoir ignorer long-temps les circonstances et l'événement; elles en furent informées par quelques domestiques du marquis, dont la plupart avaient été par curiosité au bourg, où ils avaient appris tout ce qui s'y était passé. Dona Elvire en chargea un d'aller dire au bailli de prendre garde, s'il ne voulait s'en repentir, au traitement qu'il ferait au cavalier qu'il retenait chez lui. Cette recommandation ne fut pas inutile; on eut plus d'égards qu'on n'en aurait eu sans cela pour don Jaymé, à qui l'on donna, de la part des dames, tout ce qui lui était nécessaire pour panser deux ou trois légères blessures qu'il avait reçues.

Si le bailli voyait à regret traverser par Elvire le dessein qu'il avait de venger la mort de son fils, en récompense, dès le soir même, il eut la consolation d'apprendre que le marquis entrait dans son ressentiment. En effet, don Louis, en revenant de sa ferme sur la fin du jour, passa par le bourg, où la plupart des habitans étaient encore sous les armes. Il demanda pourquoi ils s'étaient ainsi assemblés. On lui fit un détail de l'aventure qui était arrivée; et comme il souhaita d'en avoir toutes les particularités, un des plus

notables du bourg prit la parole, et lui dit : Tout ce malheur ne vient que d'une méprise du fils de notre bailli. Ce jeune garçon était amoureux de la fille de votre concierge, et avait pour rival le fils d'un gros fermier des environs de ce bourg. Le fils du bailli était fort débauché de son naturel, et de plus très-violent. S'étant aperçu qu'on lui préférait son concurrent, jeune homme plus sage et plus riche que lui, il l'envoya menacer de sa part qu'il le ferait mourir sous le bâton, s'il s'avisait de paraître auprès de chez vous, et de chercher l'occasion de parler à sa maîtresse. Il le faisait observer; et, sur l'avis qu'on lui a donné ce matin que deux hommes, qui n'avaient point l'air villageois, bien qu'ils fussent habillés en paysans, s'étaient coulés dans le bois comme à la dérobée, il ne douta pas que ce ne fût le fils du fermier avec un garçon de sa connaissance, dont il a coutume de se faire accompagner quand il vient voir la fille de votre concierge, et que ces deux hommes ne se fussent travestis de cette sorte pour éviter les coups de bâton. Dans cette erreur, il a chargé deux drôles des plus vigoureux de ce bourg d'aller dans le bois exécuter son dessein; et, pour les soutenir, il les a suivis de près avec deux braves de ses amis.

Ce récit fit connaître au marquis de Padilla que le fils du bailli avait tout le tort, et que ses meurtriers ne l'avaient tué qu'à leur corps défen-

dant; mais lorsque le même notable qui venait de parler lui apprit que ces deux cavaliers étaient don Alonse de Zuniga et le faux Ambroise, et que le bailli tenait celui-ci en sa puissance, il regarda cette aventure comme un moyen que le ciel lui offrait de se venger du séducteur de sa fille. Il fit appeler le bailli pour l'exciter à poursuivre chaudement cette affaire; il l'assura de sa protection, de son crédit et de sa bourse; il lui conseilla d'aller dès le lendemain à Séville se jeter aux pieds de messieurs de la justice avec tous les parens des morts et des blessés; ce que le bailli résolut de faire. Effectivement, il conduisit à la ville, le jour suivant, son prisonnier, escorté des archers et des paysans les plus résolus du bourg. Quand le peuple de Séville le vit arriver, et qu'il sut de quoi il s'agissait, il s'échauffa, et l'on n'eut pas peu de peine à sauver de sa fureur le malheureux Maure, dont il demandait à haute voix la mort. Outre cela, don Louis retourna dès le même jour à la ville, où il croyait sa présence nécessaire pour engager les juges à condamner un homme dont il avait juré la perte.

D'un autre côté, don Alonze se trouvait si mal de ses blessures, qu'à peine pouvait-il se tenir à cheval, outre qu'il n'avait pas encore assez de jambes pour entreprendre par la force de délivrer son ami. Ainsi, réduit à solliciter pour lui,

il allait supplier chaque juge de considérer qu'on ne pouvait, sans injustice, ôter la vie à un homme qui n'avait fait que se défendre contre des assassins; mais tous les juges lui disaient qu'il devait se contenter qu'ils fissent à son égard les aveugles et les sourds; que le sang qui avait été répandu demandait justice, et que, s'il était lui-même à la place du prisonnier, ils ne pourraient le tirer d'affaire. La mort d'Ozmin paraissait donc inévitable et prochaine; cependant, malgré toutes les mesures que don Louis pouvait prendre pour la hâter, elle fut suspendue par un incident auquel ce seigneur ne s'était nullement attendu: il reçut un courrier que la reine lui dépêcha. Cette princesse lui mandait la prise de la ville de Grenade, et lui ordonnait de partir incessamment lui-même avec Daraxa; que le père de cette dame souhaitait passionnément de la revoir; que ce seigneur maure était dans la résolution de se faire chrétien, et qu'on espérait que sa fille se déterminerait à suivre son exemple.

Il y avait aussi un paquet pour Daraxa; mais le marquis se garda bien de le lui remettre. Il ne jugea pas à propos non plus de lui parler des nouvelles que le sien contenait, de peur qu'impatiente de retourner auprès de ses parens, elle ne l'obligeât à partir dès le lendemain avec elle pour Grenade: il voulait auparavant voir finir le procès de don Jaymé par une sentence de

mort, et assister même à l'exécution avant son départ. Pour cet effet, il redoubla ses efforts et ses sollicitations, ou plutôt il obséda si bien les juges, qu'ils condamnèrent Ozmin, deux jours après, à avoir la tête tranchée, sous le nom de don Jaymé, gentilhomme aragonais.

Zuniga fut averti des premiers de ce sévère jugement; il trouva moyen de le faire savoir aux dames par un billet, et de les assurer qu'il périrait, lui et trois cents hommes qu'il avait assemblés, plutôt que de souffrir une pareille injustice.

Qui pourrait dire dans quelle affliction ce billet plongea la belle Maure? L'idée du traitement ignominieux qu'on préparait à son cher Ozmin lui troubla peu à peu l'esprit. Elle entra dans un vif désespoir, alla chercher don Louis; et, le rencontrant à son retour du palais, où il avait passé toute la matinée, elle lança sur lui un regard furieux, et lui dit avec un transport qui marquait bien le désordre de son âme : Barbare, êtes-vous satisfait de votre ouvrage? D'injustes et lâches juges n'ont pas eu honte de servir votre ressentiment aux dépens de l'innocence; mais ne croyez pas verser impunément le sang du cavalier que votre crédit opprime. C'est mon amant, c'est mon époux, c'est un parent du roi de Grenade, et non un galant de votre fille : un homme tel que lui n'est pas fait pour elle. Votre tête me répondra de la sienne; il trouvera des vengeurs

parmi ses parens ou parmi les miens ; ou, si vous échappez à leurs coups, moi-même je vous percerai le cœur.

A ces emportemens, qui ne faisaient que trop connaître l'intérêt que Daraxa prenait à la vie du prisonnier, don Louis demeura tout interdit. Il ne savait quelle réponse faire à la dame, tant il était plein de trouble et de confusion. Il lui dit pourtant qu'elle avait tort de ne l'avoir pas plus tôt averti de la qualité du faux Ambroise, contre lequel il ne désavouait point qu'il eût sollicité, s'imaginant qu'il avait déshonoré sa maison. La belle Maure allait lui déclarer que ce n'était pas la faute d'Ozmin si Elvire avait conçu pour lui un fol amour ; mais dans ce moment, un domestique vint dire tout bas au marquis qu'il y avait à la porte des équipages et un grand nombre de Maures qui demandaient à parler à Daraxa. Don Louis, à cette nouvelle, parut un peu embarrassé. Il pria la dame de lui permettre de la quitter pour un instant. Comme elle n'avait point entendu ce que le domestique avait dit tout bas, et qu'elle voulait tout savoir, dans l'inquiétude qui l'agitait, elle suivit le marquis, et entra dans une salle où, par une jalousie, elle aperçut dans la rue des Maures de sa connaissance, pour la plupart serviteurs de son père. Leur vue enchanta d'abord ses ennuis ; la joie s'empara de son cœur, et surtout quand

un officier de son père se présenta devant elle, conduit par don Louis.

L'officier, après avoir rendu ses devoirs à cette dame, lui annonça la prise de la ville de Grenade, et la fin de la guerre. Il lui apprit en même temps que son père ayant obtenu de leurs majestés catholiques la permission de la rappeler, il lui envoyait un équipage et une suite de gens convenable à une personne de sa naissance ; qu'il ne doutait pas qu'elle ne fût déjà informée de tout cela par le courrier que la reine avait dépêché au marquis de Padilla, et par les lettres qu'elle devait avoir reçues. Ce fut un nouveau sujet de confusion pour ce seigneur de se voir obligé de faire des excuses à Daraxa, de ne les lui avoir pas encore remises.

La joie de la belle Maure ne dura qu'autant de temps qu'on en mit à lui dire des nouvelles de son père. Le souveuir d'Ozmin et du danger où il se trouvait vint bientôt renouveler sa douleur. Cette amante affligée chargea l'officier et Orviedo, dont il était accompagné, d'aller demander de sa part une audience publique aux juges qui s'étaient assemblés de nouveau pour délibérer sur un avis qu'ils avaient eu. On leur était venu dire que la maison de don Alonse se remplissait de cavaliers qui arrivaient de la campagne pour le seconder dans le dessein qu'il avait de sauver son ami; de sorte que les juges, pour prévenir

cette entreprise, s'étaient déjà comme résolus à faire mourir le coupable cette nuit-là dans la prison.

Ils furent assez surpris de la demande de Daraxa. Il n'y avait pas d'exemple qu'une femme se fût encore avisée de venir en cérémonie parler publiquement à des juges, et ils ne savaient à quoi se déterminer : les plus vieux ne jugeaient point à propos qu'on écoutât la jeune Maure; mais les jeunes étaient d'un avis contraire. La curiosité de savoir ce qu'elle avait à leur dire; la considération qu'ils avaient pour une dame que la reine aimait, et, plus que tout le reste, le plaisir de la voir, ces trois choses prévalurent; et l'on décida que sur les six heures du soir on lui donnerait audience. Daraxa, qui avait craint qu'on ne la lui refusât, augura bien de ce qu'on la lui accordait. Elle envoya aussitôt Orviedo avertir don Alonse de la démarche qu'elle voulait faire, et le prier de l'accompagner au palais, s'il était en état de lui faire ce plaisir. Zuniga, charmé de l'honneur que lui faisait sa chère Maure de le choisir pour son écuyer, n'eut garde de le céder à un autre; et, tout incommodé qu'il était, il ne songea qu'à se préparer à cette cavalcade. Il n'eut pas à chercher bien loin les cavaliers qu'il y voulait employer, puisqu'ils étaient chez lui, pour la plupart tout disposés à le suivre partout où il aurait envie de les conduire. Il les

mena, sur les cinq heures, à la maison de don Louis, lequel voyant à sa porte plus de deux cents cavaliers qui venaient chercher Daraxa, dont il n'ignorait pas le dessein, alla trouver cette dame, et s'offrit à l'accompagner; mais elle le remercia en lui disant qu'elle était bien aise de lui épargner la mortification de la voir solliciter pour un homme contre lequel il s'était déclaré si ouvertement, ou, pour mieux dire, dont il était partie.

Le marquis, piqué jusqu'au vif de ce refus, se serait volontiers opposé à la résolution de la dame, ou du moins l'aurait rendue inutile, s'il en eût eu le temps et le pouvoir; mais il était trop tard pour y mettre obstacle. Il fut donc obligé de dévorer ses chagrins, qui ne laissaient pas d'être peints sur son visage, quelques efforts qu'il fît pour les cacher. Enfin Daraxa sortit de chez ce seigneur sans s'embarrasser des déplaisirs dont il était la proie. Elle trouva don Alonse qui l'attendait à pied à la porte, avec les plus considérables cavaliers de sa troupe, pour lui faire compliment; elle s'efforça de leur montrer quelque joie, malgré la profonde tristesse où son âme était ensevelie. Elle assura don Alonse qu'elle n'oublierait jamais l'obligation qu'elle lui avait; à quoi Zuniga répondit, en homme amoureux et poli, qu'il ne pouvait assez la remercier de ce qu'elle voulait bien se servir de lui et de ses amis pour la conduire au palais, où elle allait s'immortaliser par une action héroïque. Ce cavalier,

de même que les autres, croyait pieusement que la belle Maure ne s'intéressait pour le prisonnier que par amitié pour dona Elvire; de manière qu'il admirait la générosité de cette démarche.

Après ces complimens, on vit Daraxa monter à cheval avec sa grâce ordinaire. Don Alonse et ceux qui avaient mis pied à terre en firent autant, et la cavalcade commença aussitôt à défiler. Quatre cents Maures bien montés et bien équipés marchaient les premiers, ayant à leur tête Orviedo et l'officier dont j'ai parlé; la dame les suivait immédiatement entre don Alonse et don Diego de Castro; et toute la noblesse venait ensuite six à six en fort bon ordre. Quoiqu'on eût employé fort peu de temps à préparer cette cavalcade, cela n'empêcha pas que le bruit n'en courût par toute la ville. Le peuple, aussi curieux de voir passer la belle Maure que d'apprendre ce qu'elle allait faire au palais, se répandit à grands flots dans les rues pour se trouver sur son passage. Elle avait un habit magnifique à la maure, et elle n'avait rien négligé de tout ce qui pouvait relever sa beauté dans une occasion si importante. Tous les spectateurs en furent éblouis; mais ce qui les surprenait davantage, c'était la grâce et la facilité qu'elle montrait à manier son cheval; ce qui n'était pas ordinaire aux dames d'Espagne.

La cavalcade étant arrivée à la place qui est devant le palais, don Alonse rangea ses cavaliers

tout autour, et les juges envoyèrent recevoir la belle Maure par deux huissiers, qui la conduisirent jusqu'à la porte de la première salle, où deux magistrats qui l'attendaient lui firent tous les honneurs qu'ils auraient pu faire à une princesse, et la menèrent à l'audience. Don Alonse et tous les principaux cavaliers qui avaient mis pied à terre en même temps que Daraxa, la suivirent, et entrèrent aussi dans la salle où les juges étaient assemblés; ce qui surprit un peu ceux-ci, et leur causa quelque inquiétude. Néanmoins, faisant bonne contenance, ils parurent donner toute leur attention à la dame maure, qui charma tout le monde par l'air libre et majestueux dont elle se présenta devant le tribunal de la justice. On lui avait préparé un fauteuil avec un carreau et un tapis de pied. Elle s'assit; et après avoir attaché sa vue pendant quelques momens sur les juges, elle éleva la voix, et fit entendre ces paroles :

« Messieurs, il n'y a qu'une raison aussi forte que celle qui m'amène ici qui puisse justifier la démarche que je fais. Je sais les règles que la bienséance prescrit aux personnes de mon sexe; mais il y a des occasions où l'on doit passer par-dessus ces règles : telle est la conjoncture où je me trouve. Je viens, messieurs, implorer votre justice contre vous-mêmes. On prétend exécuter demain une sentence de mort que vous avez rendue aujourd'hui contre un homme qui a repoussé

la force par la force. Des assassins voulaient lui ôter la vie, il s'est défendu ; voilà tout son crime. C'est un fait constant. J'en ai moi-même été témoin, ainsi que dona Elvire, et deux femmes qui étaient avec nous dans le bois. Quoi! deux paysans viendront traîtreusement attaquer par derrière, et assommer de coups de bâton deux cavaliers qui ne songent point à eux, et il ne sera pas permis à ces cavaliers de chercher à se garantir par leur courage du sort funeste qu'on leur prépare? Quand le fils du bailli, avec deux autres armés comme lui de longues épées, est venu fondre sur deux hommes qui n'avaient que de simples bâtons, quels crimes ont commis ces derniers en se mettant en défense contre ces scélérats? Qui d'entre vous, messieurs, se trouvant dans le même danger, ne ferait pas tous ses efforts pour tuer son ennemi, s'il ne voyait pas d'autre moyen de conserver sa vie? Mais pourquoi m'étendre là-dessus? vous savez mieux que moi que c'est une loi naturelle. On dit que le fils du bailli s'est mépris : eh! qu'importe? Sa méprise ne justifie point son action, et ne saurait rendre coupables les personnes qu'il a voulu assassiner.

« Je ne vous en dirai pas davantage, messieurs, de peur de vous ennuyer. Je vous apprendrai seulement ce qui m'oblige à m'intéresser pour votre prisonnier. Ce n'est pas un gentilhomme d'Aragon, ce n'est pas don Jaymé Vivès ; c'est

le brave Ozmin, dont le nom est si connu parmi vos troupes, et qui s'est rendu si recommandable par un grand nombre d'exploits éclatans ; c'est lui qui le jour des courses tua les deux derniers taureaux, et sauva la vie à don Alonze de Zuniga : mais ce qui m'engage plus que toutes ses grandes qualités à vous venir faire une remontrance en sa faveur, c'est qu'il est mon époux, si j'ose appeler de ce nom un homme qui, de l'aveu de nos parens, m'a donné sa foi et a reçu la mienne. Délibérez présentement, messieurs, avant que vous fassiez exécuter la sentence que vous avez prononcée contre un cavalier du sang du roi Mahomet, et que vous ne deviez pas condamner si légèrement. »

La belle Maure n'eut pas achevé de parler, qu'il s'éleva dans la salle un bruit dont les juges furent effrayés, tout le monde disant à haute voix que le prisonnier était innocent, et qu'il fallait le relâcher. Alors le chef de la justice fit faire silence ; puis, adressant la parole à la dame, il lui dit au nom de sa compagnie, « qu'ils pouvaient avoir été mal informés de cette affaire ; qu'ils l'examineraient de nouveau, et lui rendraient réponse dès ce jour-là même. » Mais les assistans se recrièrent sur cela, et demandèrent qu'on remît sur-le-champ le cavalier en liberté, menaçant d'aller enfoncer les portes de la prison, si l'on refusait de le faire. Le même juge qui avait

parlé répondit aux assistans, « qu'après un jugement rendu il ne dépendait pas de sa compagnie d'élargir ainsi un prisonnier, et que tout ce qu'elle pouvait, c'était de surseoir l'exécution de la sentence, jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres de leurs majestés, à qui seules appartenait le droit de détruire son ouvrage. La dessus Daraxa pria les juges de lui permettre de voir Ozmin; ce qu'elle obtint d'eux sans peine, à condition qu'il n'entrerait avec elle que quatre personnes dans la prison, et qu'elle prometterait qu'il n'y serait fait aucune violence. »

La cavalcade prit le chemin de la prison, dans le même ordre qu'elle était venue au palais; et la belle Maure choisit pour y entrer avec elle don Alonse, don Diégo de Castro, Orviedo et l'officier maure. Concevez, s'il est possible, l'agréable surprise d'Ozmin lorsqu'il vit paraître dans sa chambre don Alonse et Daraxa, et qu'il sut ce que cette dame venait de faire pour lui. On ne pouvait mesurer sa joie qu'à celle de son amante, dont le cœur nageait, pour ainsi dire, dans un ravissement qu'elle faisait briller dans ses yeux. Zuniga, de son côté, partageait avec ces amans le plaisir qu'ils avaient de se revoir; il embrassait son ami avec des transports de tendresse, comme s'il n'eût plus été son rival : son amour se confondait avec son amitié. Il ne laissa pas pourtant, en lui donnant des marques de son affection, de lui reprocher le peu de confiance qu'il avait eu

en lui, et de le menacer en souriant d'être toute sa vie amoureux de la belle Maure, pour se venger de la dissimulation dont il avait payé sa franchise. Ce reproche lui attira des douceurs : Daraxa lui dit qu'après Ozmin il serait toujours l'homme du monde qui aurait le plus de part à son estime? et Ozmin l'assura qu'après Daraxa il n'aimerait jamais personne tant que lui. Zuniga ne manqua pas de répliquer à ces discours obligeans ; ensuite il présenta son ami don Diègue au seigneur maure, comme un cavalier dont le mérite égalait la naissance ; et là dessus il se fit des complimens sur nouveaux frais : d'où passant à la chose la plus importante, c'est-à-dire à l'affaire du prisonnier, il fut résolu qu'on enverrait sur-le-champ demander sa grâce à leurs majestés. On dépêcha Orviedo, qui partit pour Grenade avec des lettres pour les parens d'Ozmin et pour ceux de Daraxa.

Orviedo fit une si grande diligence, qu'au bout de trois jours il fut de retour à Séville avec la grâce de son maître, et un ordre aux magistrats de faire à ce seigneur tous les honneurs dus à la noblesse de son rang, et dignes de l'époux de la belle Maure. Aussitôt que cette dame apprit qu'Ozmin était libre, elle se rendit à la prison avec un cortége encore plus nombreux que la première fois et bien plus magnifique, attendu que les cavaliers avaient eu un peu plus de temps pour s'y préparer. Tout ce qu'il y avait d'hom-

mes de distinction dans la ville était de la cavalcade. Don Rodrigue de Padilla s'y faisait remarquer par sa magnificence; il voulut en être. Il s'empressa même de témoigner à Daraxa qu'il était ravi de cet événement, malgré le chagrin qu'en pouvait avoir le vieux marquis, dont il n'approuvait point la conduite; et quand il vit Ozmin, il lui fit toutes sortes d'honnêtetés.

Ainsi donc le seigneur maure sortit de prison avec autant d'honneur et de joie qu'il avait eu de honte et de tristesse en y entrant. Le même peuple, qui avait demandé sa mort quelques jours auparavant, suivait la cavalcade en remplissant l'air d'acclamations, pour marquer jusqu'à quel point il était ravi de voir en liberté le fameux vainqueur des taureaux. Le seul don Louis, gardant son ressentiment et sa fierté, n'alla pas visiter Ozmin qu'il regardait toujours comme un homme qui avait déshonoré sa maison par l'éclat qu'avait fait l'amour de sa fille pour don Jaymé. Mais ce qui tenait encore plus au cœur du vieillard, et ce qu'il ne pouvait pardonner au faux Ambroise, c'était de l'avoir dupé, lui qui se croyait incapable d'être surpris. Il s'attendait bien qu'à la cour on ferait des railleries sur son compte; ce qui fut cause qu'il feignit d'être malade pour ne point accompagner la belle Maure à Grenade, et qu'il n'osa paraître à Séville qu'après son départ.

Pour Elvire, outre qu'elle eut à essuyer toute

la mauvaise humeur de son père, elle ne put se consoler d'avoir été trompée par les deux personnes qu'elle avait le plus aimées, quoique dans le fond elle dût moins leur imputer son malheur qu'à elle-même. Le regret qu'elle en eut lui causa une langueur qui termina bientôt ses tristes jours. Les chagrins de don Louis et ceux de sa fille n'empêchèrent pas qu'on ne fît de grandes réjouissances dans la maison de don Alonse, où Ozmin et Daraxa allèrent loger jusqu'au lendemain qu'ils prirent le chemin de Grenade avec Zuniga et Castro, qui voulurent absolument les accompagner pour assister à leurs noces. Elles furent d'une magnificence extraordinaire; leur majestés catholiques les honorèrent de leur présence. Il y eut des tournois et des courses, où les Maures et les chrétiens montrèrent à l'envi leur courage et leur adresse. Enfin les deux époux, pour mériter que le ciel répandît ses grâces sur leur hyménée, embrassèrent notre religion, et devinrent la noble origine d'une des plus illustres maisons qu'il y ait aujourd'hui en Espagne.

L'écclésiastique qui nous racontait cette histoire la finit en cet endroit; après quoi son compagnon et lui commencèrent à s'entretenir des guerres de Grenade. Pendant ce temps-là, mon ânier, voyant que nous étions sur le point d'arriver à Caçalla, voulut avoir une conversation particulière avec moi. Depuis nos dernières aventures

il n'avait pas dit un mot; mais comme nous approchions des portes de la ville, et que nous allions nous séparer pour ne plus nous rejoindre, il rompit le silence, et me demanda trois écus tant pour m'avoir voituré que pour ma part de la dépense que nous avions fait à l'hôtellerie où nous avions si bien soupé le soir précédent, et déjeûné le matin. Ce fut une autre histoire pour moi que ces trois écus, que je le défiai de me faire payer, n'en ayant pas seulement la moitié dans ma bourse. Nous nous échauffâmes sur cela tous deux de façon que je m'armai de deux cailloux, que je lui aurais fait voler à la tête, si les ecclésiastiques, par pitié, ne m'eussent empêché de me faire battre. Ils prirent connaissance de notre différent, s'érigèrent d'eux-mêmes en juges, et parties ouïes me condamnèrent à donner à l'ânier le quart de ce qu'il demandait. J'obéis à cet arrêt, qui, tout favorable qu'il m'était, me mit si bien à sec, qu'à peine me resta-t-il de quoi faire les frais de mon souper et de mon gîte dans une hôtellerie où j'allai loger après avoir pris congé des ecclésiastiques et du malheureux ânier, qui ne sut pas, je crois, trop bon gré de ma rencontre à son étoile.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Guzman se fait garçon d'un maître d'hôtellerie.

Me voici donc, ami lecteur, à douze lieues de Séville, dans la meilleure hôtellerie de Caçalla. L'on m'y donna bien à souper pour le reste de mon argent, et l'on me fit coucher dans un bon lit. Cependant, au lieu de dormir d'un sommeil profond, que les vapeurs des viandes et du vin me devaient procurer, j'eus une insomnie cruelle, et qui fut aussi longue que la nuit. L'état de mes affaires vint s'offrir à mon esprit, et lui présenter mille affligeantes images. Jusqu'ici, disais-je, j'ai bu et mangé ; mais présentement ce n'est plus cela : on peut avec du pain supporter toutes les afflictions de la vie. Il est bon d'avoir un père, il est bon d'avoir une mère ; mais il vaut encore mieux avoir de quoi manger.

Je voyais déjà la Nécessité avec son visage d'excommunié, et elle me faisait peur. J'aurais volontiers pris le parti de n'aller pas plus avant et de retourner à Séville, si je n'eusse considéré que l'argent ne me manquait pas moins pour réparer ma sottise que pour la pousser plus loin.

Je ressemblais à un pauvre chien étranger, qui, se trouvant au milieu d'une rue, voit devant et derrière lui plusieurs dogues qui aboient après lui. De plus, quelle honte ne m'imaginais-je point que ce serait pour moi de reparaître comme un misérable chez ma mère, après en être sorti avec tant de résolution. La perte de mon manteau entrait aussi dans mes réflexions; il me semblait qu'elle donnerait un nouveau ridicule à mon retour. Cette dernière considération acheva de m'ôter l'envie de reprendre la route de Séville.

D'un autre côté encore, il me fâchait fort de m'arrêter en si beau chemin; et le point d'honneur enfin l'emporta. Je me déterminai à poursuivre mon voyage, en m'abandonnant à la Providence. Je me mis en fantaisie d'aller droit à Madrid, séjour ordinaire de nos monarques, pour y voir un peu la cour, que j'avais ouï dire être très-brillante par le grand nombre des seigneurs qui la composaient, et surtout par la présence d'un jeune roi nouvellement marié. Cela me paraissait mériter ma curiosité; il me vint même là-dessus de belles idées. Je bâtis des châteaux sur le sable. Je me flattai qu'un garçon de mon air et de ma figure serait bientôt remarqué dans ce pays-là; qu'il s'y ferait des amis, et ne manquerait pas de bonnes fortunes. La tête échauffée de ces visions flatteuses, j'avais peu d'envie de dormir, et j'attendis le jour avec impatience pour partir; mais

à peine eus-je pris le chemin de Madrid, que toutes mes agréables chimères s'évanouirent. Il ne me resta plus devant les yeux qu'une longue et pénible traite à faire.

Je ne laissai pas de me dire pour m'encourager : Allons, seigneur Guzman, songez que vous êtes embarqué ; contre fortune bon cœur, mon ami. Au lieu d'avoir sur vos épaules un manteau qui ne ferait que vous embarrasser dans cette saison, vous avez à la main un bâton qui vous aide à marcher. Je passai la journée entière sans manger, et la nuit je m'étendis sur l'herbe au pied d'un gros arbre qui me couvrait de ses feuilles. J'étais si las, que je m'endormis en cet endroit, et ne me réveillai qu'au lever du soleil. Je sentis alors que j'aurais fort bien déjeuné si j'eusse eu quelques provisions ; mais n'ayant pas seulement un morceau de pain bis, il fallut me remettre en marche à jeun, avec un appétit qui croissait de moment en moment. Vers le midi, ma faim devint telle, que je ne pouvais plus avancer, tant j'étais faible. Mon ventre avait beau crier famine, mes jambes ne le portaient qu'à regret.

Heureusement il passa près de moi deux hommes qui avait l'air d'être de riches marchands. Ils étaient montés sur des mules qui allaient le grand pas. A cette vue, le courage me revint : Dieu soit loué! dis-je en moi-même, voici des cavaliers qui ont bien la mine de me défrayer au-

jourd'hui. Suivons-les : l'espérance de faire un bon repas à leurs dépens m'inspire une nouvelle vigueur.

Effectivement, un dîner était alors pour moi une affaire très-importante : aussi je les suivis de si près, que j'arrivai en même temps qu'eux à l'hôtellerie où ils s'arrêtèrent. J'avais un visage de défunt. Je me mis en devoir de leur rendre service. Je m'empressai à tenir la bride de leurs mules pendant qu'ils en descendaient, et m'offris à porter dans leur chambre leur valise avec un grand sac où étaient leurs vivres ; mais, soit que mon empressement leur devînt suspect, soit qu'ils fussent naturellement brusques ou défians, dès que je mis la main sur le sac, l'un des deux me cria d'une voix à me faire trembler : A quartier, l'ami, à quartier. A ces paroles terribles je demeurai tout interdit. J'en conçus pour mon estomac un présage funeste. Cela toutefois ne me rebuta point : je marchai derrière eux jusqu'à leur chambre, et d'un air humble et le chapeau à la main. Ils avaient, suivant l'usage d'Espagne, apporté avec eux de bonnes provisions. Je vis tirer du sac une épaule de mouton rôtie, un morceau de jambon, avec du pain et du vin ; ce qui ne faisait qu'irriter l'envie que j'avais de les servir pour capter leur bienveillance. Je m'avançai, et pris un verre dans l'intention de le rincer ; mais l'autre marchand qui n'avait point

parlé me l'arracha des mains en me disant encore plus brusquement que son camarade : Non, non, laisse là ce verre ; nous n'avons pas besoin d'un serviteur comme toi.

O traîtres ! dis-je alors, ennemis de Dieu et du genre humain ! cœurs impitoyables ! Je m'aperçois que je me suis vainement mis hors d'haleine pour vous suivre jusqu'ici. Je m'obstinai pourtant à ne pas m'éloigner d'eux. J'espérai qu'ils pourraient devenir plus charitables quand ils seraient bien soûls, et qu'ils me jetteraient par compassion un os à ronger, un morceau de pain, enfin quelque chose à mettre sous la dent. Je me trompai : rien ne vint. Ils mangèrent sans daigner me regarder seulement. J'avais beau les dévorer des yeux, cela ne me rassasiait point. Pour comble d'affliction, je remarquai que ces inhumains renfermèrent dans leur sac tous les restes de leur dîner, jusqu'à un morceau de pain, avec quoi ils s'en allèrent. Quelle barbarie ! quel spectacle pour un homme que la faim réduisait aux abois ! J'allais expirer de douleur et d'inanition, lorsqu'il entra dans la même chambre un religieux de Saint-François.

A cette vue, je ne conçus pas une fort grande espérance d'être soulagé. Quel secours pouvais-je attendre d'un pauvre moine qui voyageait à pied? d'un mendiant qui paraissait lui-même avoir besoin qu'on l'assistât? Il suait à grosses gouttes,

et avait l'air d'être fort fatigué. Cependant il portait une besace qu'il posa sur la table, et que je considérais avec beaucoup d'attention. J'en aurais pris sur l'autel. Elle me fit venir l'eau à la bouche avant même que je susse ce qu'il y avait dedans. Quand sa révérence en tira sa provision, qui consistait en un assez grand pain blanc, avec un morceau de salé qui m'aurait fait envie même chez ma mère, j'attachai mes regards dessus, et demeurai la bouche ouverte de ravissement. J'aurais bien voulu être son petit frère. Je croyais avoir dans la gorge chaque morceau qu'il avalait.

Il jeta les yeux sur moi par hasard pendant qu'il mangeait; et remarquant que javais un visage parlant : Vive dieu! s'écria-t-il animé d'une sainte ardeur, approche, mon enfant, je ne te laisserai point languir dans la nécessité où je te vois; quand je n'aurais qu'un morceau de pain, il serait à toi. Tiens, mon fils, ajouta-t-il en me donnant la moitié de son pain et de sa viande, prends un peu de nourriture; je serais indigne de vivre, si je ne te secourais pas.

O Provivence, qui fais subsister des bêtes dans la pierre même, ta bonté divine a soin de tout! A ce beau trait de charité, je prodiguai les bénédictions à ce bon père, et commençai à lui montrer qu'il n'avait pas mal jugé de mon air affamé. M'étant un peu remis l'estomac, je rendis grâces

au ciel d'une si heureuse rencontre. Qu'il m'eût été doux d'avoir une trentaine de lieues à faire avec ce religieux! Mon sort eût été digne d'envie; mais pour mes péchés il allait à Séville, et nous nous quittâmes après le dîner. Il est vrai qu'avant notre séparation il remit la main dans sa besace, et me donna la moitié d'un petit pain qui s'y trouva, pour partager avec moi, disait-il, tout ce qu'il avait. J'eus grand soin de serrer dans ma poche cette dernière pièce de pain, après avoir mangé la première avec le morceau de salé; puis ayant bu de belle eau fraîche, comme j'en avais vu boire au charitable cordelier, je repris gaîment le chemin de Madrid.

Je fis encore trois lieues ce jour-là, et j'arrivai avec la nuit à Campanario, gros village de la Castille nouvelle. J'entrai dans une hôtellerie, où, faute de mieux, je soupai du pain que j'avais dans ma poche. C'était la couchée des muletiers de Truxilo; il en vint plusieurs ce soir-là : tous les lits furent pour ces honnêtes gens. L'hôte m'envoya gîter au grenier, où je montai très-docilement, n'étant pas en état de faire le difficile. Je m'étendis sur la paille et dormis tranquillement jusqu'au jour; je me levai légèrement en homme qui n'avait pas l'estomac trop chargé, et j'étais hors de l'hôtellerie, quand le maudit hôte me vint incivilement arrêter pour me demander le paiement de mon gîte. Il s'agissait de quatre mara-

védis ; je ne les avais pas, et je me débattais pour m'échapper de ses mains ; mais il me tenait bien ; et s'aperçevant que mon habit était de bon drap, il se disposait à me l'ôter pour finir la dispute : il regardait déjà cela comme une affaire faite, et il en serait aisément venu à bout, si, par bonheur pour moi, un muletier qui était présent n'eût été touché de ma peine : Laissez là ce petit garçon, dit-il à l'hôte, je paierai pour lui ; on voit bien que c'est un jeune homme qui a quitté la maison de son père ou celle de son maître. A ces mots, l'hôte me regarda et me proposa de le servir, en disant qu'il avait besoin d'un valet dans son hôtellerie.

Dans un autre temps, une pareille proposition m'eût paru ridicule, je m'en serais même offensé ; mais la misère aplanit les difficultés et lève les scrupules. Après y avoir rêvé quelques momens, l'idée de la faim me détermina ; je répondis que je le voulais bien. Cela étant, me dit-il, tu peux entrer dans cette maison, et je n'exige de toi que deux choses : la première, que tu donnes de la paille et de l'orge aux personnes qui t'en demanderont, et la seconde, que tu m'en tiennes un bon et fidèle compte. Je promis de m'acquitter de ce digne emploi le mieux qu'il me serait possible. Après cette promesse, me voilà engagé d'une manière à ne pouvoir plus m'en dédire.

Quelque dure que fût la servitude pour moi, qui étais accoutumé à me faire servir, je ne laissai

pas d'abord d'être assez content de ma condition : il passait par là peu de cavaliers dans la journée, de sorte que le plus souvent je ne faisais que boire et manger jusqu'à la nuit, qui était le temps où les muletiers arrivaient. J'appris bientôt toutes les manœuvres qui se font dans les hôtelleries ; comment avec de l'eau bouillante on fait enfler l'orge d'un tiers, et de quelle façon il faut qu'on la mesure pour que l'hôtellier y trouve son compte. Il ne fallut pas me montrer deux fois la revue des mangeoires, j'en savais ôter un bon tiers de l'orge des passagers et des muletiers même qui nous confiaient le soin de leurs montures ; mais lorsqu'il nous venait de ces jeunes cavaliers distingués par leurs moustaches et par leurs jarretières, et qu'ils n'avaient point de valets, c'était ceux-là à qui nous en donnions à garder. Nous courions d'abord à eux pour les aider à descendre. Ces messieurs, pour la plupart, faisant les gens d'importance, ne daignaient pas seulement entrer dans l'écurie ; ils se contentaient de nous recommander leurs chevaux ou leurs mules : aussi cette recommandation était si puissante, que nous menions ces pauvres bêtes dans un endroit où il n'y avait pas un brin de paille ni un grain d'orge. Nous les attachions au râtelier, où nous les laissions fort bien mâcher à vide ; quelquefois pourtant par pitié nous leur donnions, un moment avant leur départ, une poignée d'orge pour leur faire la bonne bouche ;

encore les poules et les cochons du logis en mangeaient-ils la moitié ; la bourrique même quelquefois en attrapait sa part.

Voilà de quelle manière ces beaux cavaliers qui s'en reposaient sur notre bonne foi étaient servis ; et si nous leur faisions bien payer ce que leurs bêtes n'avaient point mangé, juge s'il leur en coûtait bon pour leur propre dépense. Je triomphais quand c'était moi qui allais compter avec eux ; je leur disais : il y a tant de réaux et tant de maravédis : et j'ajoutais à cela d'un air gracieux : *I haga les buen provecho* [1], compliment ordinaire qu'on fait à la fin des comptes, et qui me valait toujours quelque chose. Tu t'imagines bien que nous demandions à ces passagers une fois plus qu'ils ne devaient, malgré les règlemens de police qu'il y avait là-dessus : c'était de quoi notre maître ne se souciait guère ; quoiqu'ils fussent affichés en divers endroits de la maison, il suffisait de les avoir et d'en payer exactement les droits à l'alcalde et au greffier, pour être dispensé de les observer.

Les habiles voyageurs, qui n'ignoraient pas cette pratique, donnaient sans dire mot ce qu'on leur demandait ; mais ceux qui n'en étaient pas instruits s'avisaient souvent de faire du bruit et de vouloir compter avec l'hôte. Alors ils tombaient de fièvre en chaud mal ; notre maître, en faisant

[1] *I haga les buen provecho*. Grand bien vous fasse.
E. J.

un nouveau compte, augmentait, de peur de se méprendre, le prix de chaque chose; et quand une fois il avait taxé l'écot à une certaine somme, c'était une sentence sans appel, il fallait délier la bourse. Malheur à un passager qui, croyant tirer meilleur parti des hôteliers d'Espagne, les menace et fait le méchant avec eux! Comme ils sont presque tous officiers de la sainte Hermandad, ils le font arrêter au premier bourg ou village par où il doit passer; ils l'accusent d'avoir eu dessein de brûler leur maison, de les avoir frappés, ou d'avoir violés leurs femmes ou leurs filles, et il est trop heureux quand il peut sortir d'affaire en payant doublement son écot et en demandant pardon à son hôte.

Nous avions aussi dans notre hôtellerie de jolies servantes; mais il était dangereux de s'y amuser. Il était bon encore d'avoir l'esprit présent quand on sortait de cette maison; car tout ce qu'on y pouvait oublier était autant de perdu. Que de friponneries! que d'infamies! que de méchancetés se commettent dans ces lieux-là! L'on n'y craint nullement Dieu, et l'on s'y accommode avec les gens de justice. Dès qu'on est hôtelier, il semble qu'on ait permission de tout faire, et un pouvoir absolu sur le bien ainsi que sur la personne de ceux qui sont obligés de s'y arrêter.

CHAPITRE II.

Il se dégoûte de sa condition, abandonne l'hôte et l'hôtellerie, et se rend à Madrid, où il s'associe avec des gueux.

Outre que j'avais l'esprit trop volage pour aimer long-temps la même vie, je ne trouvais pas celle que je menais convenable à un homme qui n'était sorti de la maison maternelle que pour voir le monde. De plus, un valet d'hôtellerie me paraissait au-dessous même d'un valet d'aveugle. D'ailleurs, il passait tous les jours devant notre porte des garçons de ma taille et de mon âge; ils demandaient la passade, puis ils continuaient leur chemin d'un air gai. Cela me fit honte un jour. Comment, disais-je, faudra-t-il donc que la crainte de manquer de pain me retienne ici toujours, pendant que ces jeunes gens, qui n'ont pas plus de force que moi, s'exposent courageusement à souffrir la faim et la soif? J'ai peut-être autant d'esprit qu'eux, et je ne dois pas avoir moins de cœur. Ces réflexions m'inspirèrent du courage; et montrant les dents à la mauvaise fortune, je repris la route de Madrid, après avoir demandé mon congé à mon maître, qui me donna trois réaux pour les services que je lui avais rendus.

Avec cet argent et le peu que j'avais reçu de la libéralité des passagers, je ne laissai pas d'avan-

cer chemin jusqu'au fameux pont d'Arcolis sur le Tage, d'où je poursuivis ma route en faisant comme les autres, je veux dire en tendant la main dans les villages, et aux cavaliers que je rencontrais; mais la récolte avait été si mauvaise cette année-là, que le monde faisait peu de charités. Je vendis mon habit, de sorte que j'étais dans un fort bel équipage quand j'arrivai à cette célèbre capitale de l'Espagne. Je n'avais plus que le haut de chausses avec une chemise noire et déchirée, une paire de bas pleins de trous, et des souliers qui avaient pour semelles la plante de mes pieds. J'avais plus l'air d'un échappé des galères que d'un enfant de famille. Aussi ce fut inutilement que je cherchai à me mettre au service de quelque personne de qualité, ce qui était alors la plus haute fortune à laquelle je pusse aspirer. Avec un misérable habillement qui ne prévenait point en ma faveur, j'avais la mine si friponne, qu'il fallait être bien hardi pour se résoudre à me prendre. On ne pouvait me regarder attentivement sans dire en soi-même : Voilà un drôle qui fera quelque bon coup dès qu'il en trouvera l'occasion; enfin voyant que ma figure était telle, qu'on ne voulait de moi dans aucune maison, ni pour page, ni pour laquais, pas même pour marmiton, je tournai les yeux vers une troupe de gueux que j'aperçus à la porte d'une église. Je me mis à les considérer; ils me parurent si frais et si gaillards que je crus ne

pouvoir mieux faire que de m'enrôler dans leur compagnie. Je me joignis donc à eux, et ils me reçurent comme un sujet dont l'air et l'équipage n'étaient pas indignes de leur société.

Avant que d'arriver à Madrid, j'avais eu la précaution de laisser en chemin la honte, comme une charge trop pesante pour un homme à pied. Si je n'eusse pas encore été défait de cette cruelle ennemie de la faim, je n'aurais pas manqué de la perdre bientôt avec de si honnêtes gens, qui étaient tous des oiseaux de proie fort adroits. Je les suivais partout et leur servais d'assistant, en attendant que j'eusse assez d'expérience pour contribuer à faire boullir leur marmite, qui ne se renversait jamais. Ils avaient deux fois le jour une copieuse soupe dont j'étais sûr de manger ma part, pourvu que je me rendisse ponctuellement aux heures du dîner et du souper; autrement serviteur au festin, je n'aurais plus trouvé que la terrine.

Après le repas nous nous divertissions à jouer; j'appris le quinze, le trente et un, le quinola et la prime, avec mille tours de cartes. J'avais des dispositions si heureuses, que je profitais à vue d'œil sous ces excellens maîtres : je sentais que mon esprit devenait plus subtil et plus rusé de jour en jour. Tout petit que j'étais, je voulus imiter ceux de mes confrères qui, de peur d'être châtiés comme vagabonds, allaient dans les marchés avec des cabas pour s'offrir à porter les pro-

visions que les bourgeois y achetaient. Cette occupation me parut un peu rude dans les commencemens; mais je m'y accoutumai si bien dans la suite, que je ne trouvais point de sort plus doux que le mien. L'agréable chose, disais-je, que d'avoir office et bénéfice, sans être obligé d'employer le fil et l'aiguille, le marteau et le vilebrequin; de n'avoir besoin pour subsister que d'un cabas et d'un peu d'industrie! La vie d'un gueux est un morceau sans os, un enchaînement de plaisirs, un emploi exempt de chagrins. Que mes parens étaient insensés de se donner tant de peines pour vivre misérablement! Dans combien d'embarras se sont-ils jetés pour soutenir leur commerce et leur réputation! O sot honneur du monde, tu n'es qu'un pesant fardeau pour les fous qui veulent se charger de toi!

Je portais un jour dans mon cabas [1] un quartier de mouton que venait d'acheter un honnête cordonnier qui marchait devant moi; j'aperçus à mes pieds dans la rue un papier que je ramassai; c'étaient de vieux couplets de chansons: je me mis à les lire et à les chanter tout bas. Le cordonnier, surpris de m'entendre, me dit en souriant: Comment donc, petit mal peigné, tu sais lire? Et encore mieux écrire, lui répondis-je. Est-il possible! répliqua-t-il d'un air sérieux. Vive dieu! mon ami, si tu voulais m'apprendre à si-

[1] *Cabas*. Espèce de panier de jonc. E. J.

gner seulement mon nom, je te paierais bien. Je lui demandai à quoi lui pourrait servir sa signature toute seule; et il me dit qu'ayant obtenu un emploi par le crédit d'un certain personnage qu'il me nomma, et dont il chaussait pour rien toute la maison, il était bien aise, quand l'occasion se présenterait de mettre son nom, de n'avoir pas la honte d'être obligé de déclarer qu'il ne savait pas signer. Aussitôt que nous fûmes arrivés chez lui, on nous apporta, par son ordre, du papier et de l'encre. Je commençai à trancher du maître écrivain; je montrai à mon écolier à tenir la plume, et lui conduisant la main, je lui fis tant de fois former les lettres qui composaient son nom, qu'il crut déjà posséder les élémens de l'art d'écrire. Après qu'il eut barbouillé cinq ou six feuilles de papier, il fut si content de moi, qu'il me fit essayer une paire de souliers neufs qui semblaient avoir été faits pour moi, et qu'il me laissa. Je pris ensuite congé de lui, en l'assurant que toutes les fois qu'il me faudrait des souliers, je viendrais lui donner des nouvelles leçons pour perfectionner son écriture.

CHAPITRE III.

Il s'engage au service d'un cuisinier.

J'étais fort satisfait de ce nouveau genre de vie; je jouissais de la liberté si désirée de tant de

monde, si vantée par les philosophes et tant de fois chantée par les poètes ; je possédais ce précieux trésor qui est préférable à l'or et à l'argent ; mais, par malheur, je ne le conservai pas longtemps ; un traître de cuisinier me l'enleva bientôt. Ce cuisinier était de mes chalands ; il m'avait souvent employé. Mon ami, me dit-il un jour, tu m'as plu, je veux faire ta fortune ; quitte la fainéantise, et viens remplir une place de marmiton chez le seigneur que je sers ; je t'apprendrai par amitié la cuisine, et te mettrai en état de devenir cuisinier du roi même : en tout cas, le moindre fruit que tu puisses recueillir de ce bel art, c'est de t'en retourner riche dans ton pays. En un mot, il m'enjôla si bien par ses beaux discours, que j'acceptai la proposition.

Il me mena donc à l'hôtel du seigneur qu'il servait ; et là je pris mes grades et le bonnet de marmiton, c'est-à-dire un bonnet de nuit avec un tablier blanc, et l'on me donna d'abord du persil à hacher ; ce qui est comme l'alphabet de ceux qui visent au doctorat de la cuisine. Le cuisinier mon maître était marié ; il avait dans le voisinage une maison où sa femme demeurait, et où nous allions coucher toutes les nuits ; mais je passais presque toute la journée à l'hôtel, où je m'attachais à rendre service à tout le monde. Je me montrais si officieux et si rempli de bonne volonté, que tous les domestiques, tant mâles que femelles, conçurent de l'amitié pour moi.

Chacun me chargeait de quelque commission ; et je m'en acquittais avec tant d'exactitude, de secret et de fidélité, que je m'attirais de petits présens des uns et des autres. Quant à la cuisine, je faisais mon devoir à ravir ; et mon maître était si content de moi, qu'il disait souvent que j'étais né pour marcher sur ses traces.

Je conviens que je n'avais pas peu de peine à servir si bien ; mais si cela me coûtait, j'étais assez récómpensé par les douceurs dont mes travaux étaient mêlés. Après la gueuserie, qui, sans contredit, est la première condition de la société civile, je ne pouvais être mieux que dans cette maison pour faire grand'chère ; moi principalement, qui avais été nourri dans l'abondance, je me sentais là dans mon élément. Il n'y avait point de plat où je ne misse la main, point de sauce dont je ne goûtasse, et je puis dire que mon maître faisait des ragoûts exquis. Que les traiteurs de Saint-Gilles, de Saint-Dominique, de la porte du Soleil, de la Grande-Place, et de la rue de Tolède, me pardonnent si je l'élève au-dessus d'eux, malgré la réputation qu'ils se sont faite par leurs fricassées de foie gras et par leurs tranches de jambon frit.

Mon bonheur aurait été parfait si je ne me fusse point abandonné au jeu ; mais en voyant les pages et les laquais battre la carte toute la journée, je me sentis tenter violemment de me mettre quelquefois de la partie, et je cédai enfin

à la tentation. Je ne m'amusais d'abord qu'un quart d'heure ou tout au plus une demi-heure à jouer avec eux; puis, m'abandonnant à cette maudite inclination, et ne pouvant la satisfaire pendant le jour autant que je l'aurais désiré, je me dérobais la nuit de la maison de mon maître, sitôt que je le croyais endormi, pour aller joindre à l'hôtel quelques domestiques de mon humeur, avec lesquels je m'en donnais jusqu'au lever du soleil. Si le cuisinier eût été informé de ma conduite, il m'aurait sans doute étrillé de la bonne façon; mais personne ne voulait l'en avertir, de peur de me faire de la peine. Cependant, je perdis tout l'argent que j'avais amassé en faisant des commissions, sans perdre le goût du jeu; au contraire, je n'en eus que plus d'envie de jouer, et cela me jeta dans la nécessité de voler pour avoir des fonds; ce que je n'avais point fait encore, quoique je susse bien qu'à commencer par mon maître tout le monde à l'hôtel pillait et saisissait tout ce qu'il pouvait attraper : chacun y faisait ses affaires de son mieux. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les uns n'ignoraient pas ce que les autres faisaient, et que tous, par un intérêt commun, se gardaient le secret.

Quand je n'aurais pas été joueur, et que je n'eusse pas eu un penchant naturel à m'approprier le bien d'autrui, je me serais laissé corrompre par les mauvais exemples qu'ils me donnaient. Je commençai donc à hurler avec ces loups; je

regardais, je furetais dans la maison, et tout ce que je pouvais prendre sans qu'on s'en aperçut était autant de raflé ; mais, par malheur pour moi, je n'en avais pas plus tôt fait de l'argent, que j'allais le perdre au jeu.

Outre l'hôtel où j'exerçais la subtilité de mes mains, et qui était comme une mer ouverte à tous les pêcheurs, j'avais encore la maison particulière du cuisinier mon maître, laquelle, à la vérité, n'était qu'une petite rivière où l'on ne pouvait pêcher de gros poissons : je ne laissai pas toutefois d'y faire un jour un bon coup de filet. Le cuisinier donna la collation à quelques-uns de ses amis, tous gens gaillards et nés pour la table. Ils mangèrent des andouilles et des tranches de jambon qui les firent boire à triple mesure. Pendant ce temps-là j'étais à l'hôtel, d'où, après avoir achevé ce que j'avais à faire dans la cuisine je revins au logis pour voir si l'on n'y aurait pas besoin de moi. Les convives étaient déjà partis. Je trouvai la salle du festin encore échauffée et pleine de poussière, le couvert sur la table, et la terre jonchée de bouteilles vides et cassées pour la plupart. Le patron, qu'on ne voyait point, mais qui se faisait entendre, ronflait sur son lit d'une si grande force, que toute la maison en tremblait; et la patronne, qui se portait aussi bien que son mari, dormait auprès de lui comme un sabot.

Je considérai quelques momens les débris de

cette débauche; ensuite, ayant jeté les yeux sur un gobelet d'argent qui était sur la table, il me prit envie de le voler. Je fis réflexion que personne ne m'avait vu entrer, et que je pouvais sortir de même : il ne m'en fallut pas davantage pour céder au désir qui me pressait. Allons, monsieur le gobelet, dis-je tout bas en le fourrant dans ma poche, vous paierez, s'il vous plaît, les pots cassés. J'enfilai aussitôt la porte; et, après avoir mis en lieu de sûreté mon larcin, je retournai froidement à l'hôtel. Vers le soir, le cuisinier, après avoir cuvé son vin, arriva dans la cuisine avec une migraine qui le rendait de si mauvaise humeur, qu'il me fit d'abord une querelle d'Allemand. Il me gronda pour avoir fait un feu où il y avait peut-être une bûche de trop. Je le laissai dire tout ce qu'il voulut, sans lui répondre, et je l'accompagnai après le souper, lorsqu'il se retira chez lui; il se coucha dès que nous fûmes au logis. Pour sa femme, elle s'était si bien reposée, qu'il ne semblait pas qu'elle eût tenu tête à cinq ou six ivrognes; elle avait seulement l'air un peu triste et mortifié. Je lui en demandai la cause aussi effrontément que si je l'eusse ignorée; elle m'apprit la perte du gobelet, et me dit qu'elle s'affligeait moins pour la conséquence de l'argent, que pour le vacarme que son époux ferait lorsqu'il viendrait à s'en apercevoir; qu'elle n'en serait pas quitte pour des reproches, ayant affaire, comme il était vrai, à un brutal

qui ne manquerait pas de la rouer de coups.

Je la consolai, non du mieux qu'il me fut possible, car personne ne le pouvait si bien que moi, mais en lui représentant que le gobelet perdu n'était pas une pièce si singulière qu'il ne s'en pût trouver une pareille à Madrid ; que la ville était bonne, et qu'il n'y avait dès le lendemain matin, qu'à faire emplette d'un autre gobelet à peu près de la même façon, et dire à son mari que c'était le même qu'elle avait fait reblanchir, ou bien un neuf qu'elle avait acheté en donnant avec le vieux quelques réaux de retour. La dame approuva l'invention, et je me chargeai du soin de la faire réussir. En effet, dès le jour suivant, je portai le gobelet volé dans un quartier éloigné du nôtre, et le donnai à blanchir à un orfèvre, qui m'assura qu'il ferait en peu de temps ce que je demandais, et de manière que le gobelet paraîtrait tout neuf.

J'aillai porter cette bonne nouvelle à ma maîtresse : Madame, lui dis-je, j'ai eu le bonheur de trouver chez un orfèvre un gobelet qui ressemble parfaitement à celui qu'on vous a pris ; mais le marchand le veut vendre au dernier mot cinquante-six réaux, tant pour la matière que pour la façon. La patronne, impatiente d'avoir de quoi prévenir les coups qui la menaçaient, me compta cette somme sans balancer, et me donna même un demi réal pour ma peine. Je lui portai sur la fin du jour ledit gobelet, qui lui parut si

semblable à l'autre, qu'elle ne doutait point, disait-elle, que son époux n'y fût trompé.

L'argent qui me revint de cette aventure me remit en état de jouer sur nouveaux frais. C'était effectivement une assez belle ressource pour un marmiton; mais, hélas ! tous ces réaux allèrent bientôt tomber dans le gouffre qui avait englouti le produit de mes larcins précédens. Les gens avec qui je m'embarquais au jeu en savaient plus long que moi, quoique j'eusse appris parmi les gueux à filer la carte, à faire de fausses coupes, et plusieurs autres tours de filous.

Il arriva dans ce temps-là qu'il y eut un festin à préparer pour un prince étranger qui était depuis peu à Madrid : c'était un dîner. La veille du jour de ce repas, le cuisinier me mena de grand matin avec lui dans la cuisine, où le pourvoyeur venait de faire apporter les viandes destinées pour le festin. Mon maître et moi, pendant que nous étions seuls, nous commencâmes à mettre à part ce que nous jugions devoir nous appartenir pour nos menus droits. Nous remplîmes un grand sac de longes de veaux, de jambons, de langues de bœufs, et de toute sorte de volailles, et nous le cachâmes dans un endroit où il demeura toute la journée. Quand la nuit fut venue, il me le mit sur les épaules, et m'ordonna de le porter secrètement chez lui, ce que je ne fis pas sans suer à grosses gouttes, tant la charge était pesante. Je revins ensuite à la cuisine, où il m'oc-

cupa jusqu'à minuit à plumer et à larder : alors, me chargeant d'un second sac dans lequel il y avait quelques levrauts, des faisans et des perdrix, il me dit : tiens, Gusman, emporte encore cela au logis, et va te reposer, mon ami. Tu diras à ma femme que je ne sais quand je pourrai l'aller trouver. Le menteur ! il savait bien qu'il devait passer la nuit à l'hôtel, où sa présence était nécessaire, ayant des ordres à donner à tant d'autres cuisiniers qui travaillaient sous sa direction; mais il était un peu jaloux, quoique sa femme fût assez laide, et il ne parlait ainsi que pour la tenir en respect. Il craignait apparemment qu'elle ne laissât remplir sa place par quelque bon voisin ; office que l'on rend quelquefois aux cuisiniers, comme aux autres maris absens.

Etant revenu dans notre maison, j'étalai dans une galerie toutes nos viandes, que je pendis à des clous le long du mur, ce qui formait une tapisserie très-agréable à la vue; après cela, je songeai à prendre le repos dont j'avais besoin. Ma maîtresse, qui couchait dans une salle basse, était déjà au lit. Je montai dans mon appartement, qui était un grenier où il ne faisait pas moins chaud la nuit que le jour, à cause que le soleil y donnait depuis le matin jusqu'au soir. J'ôtai ma chemise pour être plus fraîchement, et je m'étendis sur mon grabat, où je m'endormis ; mais mon sommeil, quoique des plus profonds,

fut dissipé une heure après par un bruit épouvantable de chats qui se battaient à outrance, et il me sembla que la galerie leur servait de champ de bataille. Cela m'inquiéta. Ce serait bien le diable, dis-je en moi-même, si ces animaux hargneux en voulaient à notre tapisserie! il faut que j'aille voir de quoi il s'agit, et quel peut être le sujet de leur différent. Là-dessus me voilà debout; et, sans perdre un temps si cher à mettre ma chemise, je m'empressai de descendre dans la galerie; mais à peine eus-je posé le pied sur mon échelle car je n'avais pas d'autre escalier, que mes yeux furent frappés d'une grande lumière qui me surprit et m'arrêta tout court. Je tournai la tête pour découvrir la cause de cette clarté; je vis une figure toute nue comme la mienne, et si noire que je m'imaginais que c'était le diable: J'en tressaillis de peur. Ce fantôme était ma maîtresse, qui, s'étant éveillée au bruit du combat des matous, venait, avec une lampe à la main, au secours de nos faisans et de nos perdrix. Comme elle s'était aussi couchée *in puris naturalibus*, elle avait, dans son empressement, négligé aussi bien que moi de prendre sa chemise. Nous croyant l'un et l'autre endormis, cette précaution nous avait paru superflue. Nous nous aperçûmes tous deux en même temps. Si je la pris pour un démon, elle me prit de son côté pour un lutin. Je poussai un cri horrible; elle y répondit par un autre de la même force, et s'enfuit dans

sa chambre avec effroi. Je voulus, à son exemple, regagner mon galetas; mais je glissai par malheur le long de l'échelle, et tombai dans la galerie si rudement que je me fis quelques meurtrissures.

Je me relevai avec assez de peine, et cherchant à tâtons un endroit où je savais bien qu'il y avait un petit fusil, de la mèche d'Allemagne, des allumettes et plusieurs bouts de chandelles; j'en allumai un, avec quoi je parcourus la galerie, pour voir si les combattans n'y étaient point encore; mais nos cris les avaient épouvantés et mis en fuite. Nous voyant délivrés de nos ennemis, j'examinai les pièces de notre tapisserie l'une après l'autre; et en ayant fait un exact examen, je trouvai que la bataille sanglante dont le bruit nous avait réveillés la patronne et moi, venait de se donner pour un levraut tout lardé, que les chats s'étaient disputés avec tant de rage, qu'il n'en restait plus que les os.

Cela fut cause que je plaçai nos longes, nos faisans et nos perdrix de manière que, les croyant hors d'insulte, j'allai me recoucher; mais je ne pus fermer l'œil. Outre que je me sentais incommodé de ma chute, l'image de ma maîtresse s'offrait à mon esprit à chaque instant; je m'imaginais avoir encore devant les yeux sa peau basanée.

L'effroyable créature qu'une pareille femme toute nue! Enfin le jour étant venu chasser les

ombres d'une si désagréable nuit, et devant être, par ordre de mon maître, de grand matin à la cuisine, je me levai et m'habillai pour m'y rendre. D'abord que j'y fus arrivé, le cuisinier me demande des nouvelles de sa femme et de sa maison. Je lui dis que la senora se portait à merveille, et que tout était chez lui en bon ordre. Je ne jugeai point à propos de lui parler du démêlé des matous, de peur qu'il ne s'avisât de m'imputer la triste destinée du levraut, et de punir ma négligence.

C'était un beau tableau à voir que les préparatifs qui se faisaient à l'hôtel pour régaler le prince qu'on y attendait, et les divers mouvemens, tant des gens occupés dans la cuisine, que de ceux qui allaient et venaient. Il n'y avait qu'à demander tout ce qu'on souhaitait pour l'avoir ; et c'est ce que tout le monde faisait fort librement. C'était une dissipation de biens qu'on ne peut exprimer; les provisions fondaient pour ainsi dire, à vue d'œil. L'un disait : Donnez-moi du sucre pour les tourtes, et l'autre criait : A moi pour les tourtes, du sucre ; et ainsi du reste. Il ne fallait seulement que changer un peu la façon de demander quelque chose pour l'obtenir deux ou trois fois. Nous appellions ces grands repas des jubilés, comme si nous eussions cru gagner des indulgences en volant le seigneur dont nous mangions le pain Il est constant que la rivière débordait alors de tous côtés, et que les poissons na-

geaient en grande eau. Pour moi, petit épervier, j'attendais pour jouer de la griffe que les gros milans eussent leurs serres pleines. Je sentis pourtant une si forte démangeaison dans les mains, que je ne pus me défendre de les mettre dans un panier d'œufs, et d'en glisser doucement dans ma poche une demi-douzaine.

Le malheur me suivait encore ce jour-là. Mon maître remarqua cette action, et s'avisant à mes dépens de vouloir faire l'honnête homme et le serviteur zélé, pour jeter de la poudre aux yeux de plusieurs domestiques qui étaient présens, il vint à moi d'un air furieux, et me renversa par terre d'un coup de pied. Je tombai justement du côté de la poche où étaient mes œufs, qui se cassèrent tous, et firent une omelette qu'on vit bientôt couler le long de ma jambe, et qui fournit à la compagnie une occasion de rire. Le cuisinier seul garda son sérieux, et joignant à l'affront qu'il m'avait fait les injures et les reproches, il me dit qu'il m'apprendrait à voler dans l'hôtel d'un seigneur tel que celui qu'il servait. Dans la fureur où j'étais contre ce traître de cuisinier, je fus tenté de lui répondre que personne en effet ne pouvait mieux m'enseigner cela que lui, et que ces œufs pour lesquels il me châtiait, venaient des poules qu'il m'avait fait porter dans sa maison le soir précédent. Mais je retins ma langue, et par là j'évitai de nouveaux coups de pied, qui n'auraient pas manqué d'ê-

tre le prix d'une réponse si caustique. Belle leçon pour toi, lecteur, si tu as le bonheur de t'en souvenir, quand tu auras envie de lâcher quelque bon mot qui pourrait avoir de mauvaises suites.

Malgré la confusion que me causa ce triste événement, je ne laissai pas de fourrer dans mes chausses deux perdrix, quatre cailles, et la moitié d'un faisan rôti, avec quelques riz de veau; ce que je fis moins par intérêt que par gaillardise : je ne voulais pas qu'on dît que j'avais été à la cour sans voir le roi, ou bien à la noce sans avoir baisé la mariée. Le banquet fini, comme nous nous en retournions le soir au logis, mon maître et moi, il me dit : Guzman, mon ami, ne sois plus fâché de ce qui s'est passé ce matin dans la cuisine; oublie le coup que je t'ai donné. Il m'importait plus que tu ne penses de te maltraiter; je l'ai dû faire par politique. J'en étais mortifié dans le fond; mais écoute, mon enfant, pour te consoler de cet accident, je t'achèterai une paire de souliers tout neufs. C'était une chose dont j'avais un très-grand besoin; aussi devins-je si sensible à cette promesse, que je ne gardai plus aucun ressentiment contre lui. Cependant il ne tint pas sa parole. Un incident désagréable pour moi, et que je vais te dire, me priva de ce présent.

Ma maîtresse, ce soir-là, me fit très-mauvaise mine. Je jugeai que depuis l'aventure de la nuit

dernière elle m'avait pris en aversion, et je ne me trompais point dans mes soupçons ; elle n'osait soutenir mes regards, et il me semblait qu'elle avait un air honteux; mais je suis sûr qu'elle était moins piquée de ce que j'avais vu ses secrets appas, que du bel éloge que j'en pouvais faire. Quoi qu'il en soit, je m'allai coucher sans me mettre fort en peine de ses sentimens, et dans la résolution de vendre le jour suivant le gibier et les riz de veau que j'avais escamotés. Je me levai de si bon matin, que mon maître était encore au lit quand je sortis. Je courus au marché; comptant que j'aurais tout le loisir de me défaire de ma marchandise, et de me trouver à l'hôtel avant lui. Effectivement, aussitôt que je fus arrivé dans la grande place, un vieil écuyer, que je maudis toutes les fois que j'y pense, se présenta pour acheter tout ce que j'avais à vendre. J'étais si pressé que nous fûmes bientôt d'accord. Je convins de lui donner pour six réaux ce qu'il marchandait, et je n'attendais que l'argent pour partir de là comme un daim; mais autant j'avais d'impatience et de vivacité, autant le vieil écuyer montrait de flegme et de lenteur. Il fallut d'abord qu'il mît sous son bras un petit registre qu'il avait à la main, avec un grand chapelet dont il était entortillé ; puis il ôta ses gants crasseux pour les attacher à sa ceinture ; ensuite, ayant tiré ses lunettes, il passa plus d'une demi-heure à les nettoyer,

pour mieux voir la monnaie qu'il me donnerait.

J'avais beau le prier de se dépêcher, et lui dire qu'une affaire importante m'appelait ailleurs, il était sourd à ma prière. Combien de temps employa-t-il à délier sa bourse, et quelles pièces en tira-t-il l'une après l'autre! Des quarts, des demi-quarts de réal et même des maravédis; encore les mirait-il deux ou trois fois chacun en me les comptant dans la main. Tout cela me faisait mourir : Ah! vieux roquentin, disais-je entre mes dents, chien de lambin, veux-tu donc me faire enrager ou m'amuser ici jusqu'a ce que mon maître, qui déjà se défie de moi, et qui peut-être me cherche partout, vienne me surprendre?

C'est ce que je n'avais pas tort d'appréhender. Le cuisinier m'avait entendu le matin sortir de chez lui; ma diligence lui avait paru assez extraordinaire; et me soupçonnant d'avoir en tête quelque nouvelle espièglerie, il s'était levé et habillé à la hâte pour se mette à mes trousses, de sorte qu'il se trouva derrière moi dans le moment que le vieil écuyer, après toutes ses lenteurs, achevait de me payer. Ho! ho! garçon, s'écria mon maître, en me saisissant la main et l'argent, quel marché faites-vous donc ici? A ces mots, je demeurai plus sot qu'un contrebandier qui se voit pris sur le fait. Je ne répondis rien, j'eus même la patience d'essuyer un coup de pied au cul

avec un million d'injures, et il ne se retira qu'après m'avoir interdit sa maison, et menacé de m'assommer si j'avais la hardiesse de passer jamais devant la porte de l'hôtel. Mon marchand, pour ses péchés, demeura là jusqu'à la fin de la scène, qui ne fut guère moins triste pour lui que pour moi; car, m'en prenant à ce vieux sorcier du mauvais succès qu'avait eu la vente de ma marchandise, je me jetai sur lui de rage, et lui arrachai mes perdrix et mes cailles, en disant que je voulais avoir mon bien, qu'il n'avait qu'à courir après le fripon qui emportait son argent. En même temps je disparus aussi promptement qu'un éclair pour aller vendre mon gibier dans un autre marché, laissant dans celui-là mon flegmatique écuyer penser ce qu'il lui plairait de cette aventure, qu'il regarda peut-être comme un tour que le cuisinier et moi nous avions concerté tous deux.

CHAPITRE IV.

Du service de cuisinier il repasse au métier de gueux, et vole un apothicaire.

Il vaut mieux posséder un talent utile que des richesses, puisque la fortune n'est qu'une inconstante qui nous donne aujourd'hui une chose qu'elle nous ôtera demain. Pendant le cours de notre vie, elle nous rend semblables aux comé-

diens, qui paraissent sans cesse sous de nouvelles figures. Qui m'eût dit qu'après avoir si bien servi le cuisinier, il me chasserait de chez lui pour une bagatelle? Il est vrai qu'ainsi va le monde, et que les plus honnêtes gens, pour prix d'avoir rendu mille services à de grands seigneurs, sont traités de la même manière à la moindre faute qu'ils font.

Arrête, Guzman, me dira quelqu'un, tu vas te perdre dans tes réflexions morales; où cela nous mènera-t-il? A mon cabas, lui répondrai-je aussitôt, oui, mon ami, à mon cabas, lequel, étant devenu pour moi ce que l'éloquence était pour Démosthènes, et les stratagèmes pour Ulysse, m'empêcha de sentir vivement ma situation présente. Vive le cabas! il en est de lui comme des beignets; il faut y revenir quand on en a tâté une fois. J'avouerai qu'en le reprenant je n'étais pas plus riche que quand il m'avait sottement pris fantaisie de le quitter, car je n'avais pas mis en rente ce que j'avais friponné dans mon emploi de marmiton : tout ce qui m'était venu s'en était allé, à la réserve d'un habit qui valait un peu mieux que celui que j'avais auparavant.

Pour qu'on n'eût point à me reprocher que je ne retournais à mon premier métier que par pure fainéantise, avant que d'acheter un nouveau cabas, je crus devoir aller offrir mes services à quelques cuisiniers qui étaient amis de mon maî-

tre, et que je connaissais. S'ils les eussent acceptés, j'aurais achevé de me rendre savant dans leur art, dont j'avais déjà de bons principes, et pour lequel je pouvais me vanter d'avoir d'heureuses dispositions ; mais ils savaient que j'aimais le jeu, et qu'il n'y avait chez mes maîtres rien de sacré pour ma griffe lorsque j'étais sans argent. Ainsi, me voyant sans espérance d'entrer dans les cuisines des grandes maisons, je repris mon premier métier; j'endossai le cabas, et recommençai à servir le bourgeois. Si je ne faisais pas si bonne chère avec mes camarades qu'à l'hôtel d'où je venais d'être congédié, je redevenais en récompense indépendant et maître de mes actions; et cette sorte de vie était sans doute préférable à l'autre ; outre qu'étant naturellement assez sobre, je devais peu regretter une maison où régnait l'intempérance.

Nous avions dans la place, auprès de Sainte-Croix, une habitation qui nous appartenait en propre : c'était un petit corps-de-logis que nous avions acheté des deniers du public. Nous tenions là nos juntes, et nous y faisions nos festins. Je me levais avec le soleil ; je parcourais les boutiques, j'allais chez les boulangers et chez les bouchers ; je faisais ma récolte pour toute la journée. Ceux de nos voisins qui n'avaient point de valets pour porter les provisions qu'ils achetaient, prenaient plaisir à m'employer, et je les servais avec une fidélité qui me mit en réputation dans les

marchés : c'était à qui m'aurait et m'occuperait.

On donna dans ce temps-là des commissions à quelques officiers pour faire des levées. Quand cela arrive, le bruit s'en répand partout ; le peuple ému s'assemble par pelotons pour raisonner là-dessus, et il n'y a point de maison où il ne se tienne un conseil d'état; dans la nôtre, comme de raison, l'on ne fut pas muet sur les desseins de la cour. Nous avions parmi nous des spéculatifs dont les conjectures n'étaient pas toujours éloignées de la vérité. Le bon sens est de toute condition. Quand nous étions tous rassemblés le soir, et que chacun rapportait ce qu'il avait vu ou entendu pendant la journée dans les principales maisons de la ville, nous nous entretenions de tout cela ; et je t'assure que s'il y en avait parmi nous qui disaient des impertinences, il y en avait d'autres qui formaient des raisonnemens dont la justesse et la solidité se trouvaient justifiées dans la suite par les événemens. Je me souviens que nous avions, entre autres, un certain gueux qui avait deux jambes de bois, et qui se tenait tout le jour sur un pont qu'il avait choisi pour son poste : ce drôle-là raisonnait d'une manière qui aurait étonné un ministre d'état.

Il fut décidé dans notre conseil que les levées qu'on faisait, et dont on cachait la destination, devaient être pour l'Italie; ce qui se trouva véritable, ainsi que je le dirai ci-après. La pre-

mière fois que j'entendis parler de ces troupes, cela fit une si forte impression sur mon esprit, que je n'en pus dormir de toute la nuit. Pour comble de tourment, je me remis dans la tête mon voyage de Gênes. Me voilà plus que jamais pressé de l'envie de voir mes parens, auprès de qui je ne doutais pas qu'une fortune brillante ne m'attendît, puisqu'ils étaient tous puissamment riches, et quelques uns même sans enfans. Je m'imaginais surtout que ces derniers seraient charmés d'avoir un héritier de mon mérite. Il est vrai qu'à cette agréable pensée, j'en faisais succéder de tristes : Pourrai-je bien, disais-je, avoir le front de m'aller présenter devant de nobles Génois sous un misérable habillement? et quand je leur apprendrai que je suis leur parent, ajouteront-ils foi à mes discours? Je veux qu'ils soient assez simples pour le croire; ils ne manqueront pas de me traiter de fourbe et d'imposteur, pour garder le *pecorum* de leurs excellences. Peut-être même n'en serais-je pas quitte à si bon marché. Mon père, à qui le génie de sa nation était bien connu, disait souvent qu'on ne devait point se fier aux Génois quand il s'agissait de leur intérêt ou de leur réputation. Mais un moment après je jugeais plus favorablement de mes parens; ils me paraissaient d'honnêtes gens comme feu mon père, dont j'étais persuadé que la mémoire leur était en trop grande vénération pour me refuser leur assistance dans l'état où ils me verraient.

Ils n'oseront dire, ajoutais-je, que je suis un menteur : ils sont trop prudens pour me traiter de la sorte sans m'avoir auparavant interrogé sur les affaires de notre famille, et c'est où je les attends. Je leur en dirai des particulraités qui leur feront bien connaître qu'il n'y a qu'un fils de mon père qui puisse les savoir. De plus, ces choses particulières sont telles, qu'il ne serait pas honorable pour eux que je les allasse rendre publiques; ce qui les obligera sans doute à me ménager.

Je flottais de cette manière entre la crainte et l'espérance : tantôt il me semblait que je me flattais trop, et tantôt que je m'alarmais mal à propos. Je m'arrêtai à cette dernière pensée, à la quelle mon esprit trouvait le mieux son compte; et vérifiant le proverbe qui dit : Si tu veux être pape, mets-toi-le bien dans la tête, je résolus de profiter de l'occasion favorable que m'offraient ces nouvelles levées de faire le voyage d'Italie. Un jour que j'étais assis près d'une boutique, dans mon poste ordinaire, et que je rêvais aux plaisirs infinis que j'aurais à Gênes, j'entendis une voix qui me tira de ma rêverie, en m'appelant deux ou trois fois. Je jetai les yeux de toutes parts pour voir qui savait si bien mon nom, et je remarquai que c'était un vénérable apothicaire que j'avais déjà servi. Il me fit signe d'aller à lui; j'y courus : mais deux de mes camarades, qui en étaient plus proches, me prévinrent et s'empressèrent à lui faire agréer leurs services avant que

j'arrivasse. Cependant il les repoussa d'un air brusque, en leur disant : Non, non, tirez, oiseaux de mauvais augure, ce n'est pas viande pour vous, c'est pour mon fidèle Guzman. Il ne croyait pas si bien dire. Puis, m'adressant la parole, quand je fus auprès de lui : *Ouvre ton cabas*, ajouta-t-il. Je l'ouvris, et aussitôt il jeta trois sacs d'argent qu'il tenait enveloppés dans un coin de son manteau. A quel chaudronnier faut-il porter ce cuivre? lui dis-je alors avec un souris. Ce cuivre, répondit l'apothicaire en souriant à son tour; voyez ce gueux, qui prend cela pour du cuivre! Allons, l'ami, continua-t-il, marchons, je suis pressé; il faut que j'aille payer un marchand étranger qui m'a vendu des drogues.

C'était bien là son dessein; mais j'en formai un autre dès que j'eus entendu prononcer ces mots charmans *Ouvre ton cabas*. La nouvelle de la naissance d'un fils unique cause moins de joie à un tendre père que je n'en ressentis à ces douces paroles, qui se gravèrent en lettres d'or dans mon cœur, si l'on peut parler ainsi. Je regardai ces trois sacs comme un présent que la fortune me faisait pour me mettre en état de jouer un beau rôle à Gênes : je croyais déjà les tenir en ma possession. Mon homme, qui ne se défiait point de moi, ayant fait plus d'une épreuve de ma fidélité, prit les devants, et je commençai à le suivre, feignant de temps en temps d'avoir besoin de m'arrêter un instant pour me reposer, comme

si j'eusse trouvé la charge un peu trop forte, au lieu que dans le fond je l'aurais voulue encore plus pesante. Je mourrais d'envie de rencontrer une foule de peuple ou bien quelque détour qui me donnât moyen de disparaître subitement aux yeux de l'apothicaire, lorsque nous passâmes justement devant une maison que je connaissais, et qui avait une porte de derrière. J'entraì dedans avec précipitation, et après avoir traversé sans trouver personne sur mon passage, j'enfilai deux ou trois rues en moins d'une minute, avec autant de légèreté que si j'eusse eu des ailes aux pieds; mais quand je jugeai que mon homme avait perdu mes traces, je ne marchai plus qu'au petit pas et d'un air tranquille en apparence, afin de ne donner aucun soupçon du coup que je venais de faire.

J'allai de cette façon jusqu'à la porte *la Vega*, c'est-à-dire de la plaine, d'où, faisant toujours bonne contenance, je gagnai le bord du Mançanarès; de là, traversant la maison *del Campo*[1], je fis une bonne lieue au travers des buissons et des ronces. A l'entrée de la nuit je me glissai parmi des peupliers, et m'arrêtai dans un endroit des plus couverts, et fort voisin de la rivière, pour penser mûrement au parti que j'avais à pren-

[1] *Del campo*. On voit qu'il fait allusion à notre expression prendre *campos*, et à l'expression espagnole *hacercé al campo*, battre aux champs, s'enfuir ou courir les champs comme un voleur, ou pour voler. E. J.

dre; car il ne suffit pas, disais-je, d'avoir bien commencé, il faut continuer et finir de même. De quoi me servirait d'avoir fait une si bonne prise, si je ne pouvais la conserver? si je venais à être pincé, je serais obligé de rendre gorge et de perdre avec cela mes deux oreilles; cherchons donc autour d'ici quelque lieu où ma proie puisse être en sûreté.

Après avoir long-temps rêvé à cela, je m'avisai de faire un trou de deux pieds de profondeur au fond de la rivière, et d'y mettre mon cabas avec mes trois sacs dedans; puis, l'ayant couvert de deux grosses pierres, j'enfonçai tout auprès dans le sable un long bâton, pour mieux me faire reconnaître l'endroit qui recélait mon cher trésor. Cette grande opération finie, je me couchai au pied d'un arbre, vis-à-vis de la balise[1], et j'y passai la nuit, non sans inquiétude, quoique fort satisfait de me voir si bien dans mes affaires. Le jour étant venu, je me cachai dans un hallier, où j'eus la patience de demeurer jusqu'au soir. Alors la faim, qui chasse le loup hors du bois, me fit sortir de mon gîte pour aller acheter des vivres, non dans les villages des environs, où l'apothicaire pouvait avoir envoyé des alguazils et des archers pour me chercher, mais à Madrid même, comme en effet c'était le plus sûr. Indé-

[1] *La balise.* On appelle *balise* un pieu qu'on met dans l'eau à l'entrée des ports ou à l'embouchure des rivières pour indiquer les endroits où il y a du péril. E. J.

pendamment de mon magot, j'avais dans ma poche assez d'argent pour faire cette dépense. Je retournai donc le long du Mançanarès à la ville, d'où je revins trois heures après par le même chemin, avec un panier où il y avait des provisions pour huit jours. J'employai, en homme affamé, la meilleure partie de cette nuit à me bourrer l'estomac de pain et de viande, et le reste à dormir.

Le lendemain, en me réveillant au lever de l'aurore, je me sentis violemment agité du désir curieux de savoir ce qu'il y avait dans les trois sacs. J'eus beau faire des réflexions que c'était le diable qui me tentait, et que je ne pouvais contenter ma curiosité sans m'exposer à être vu de quelqu'un, il n'y eut pas moyen d'y résister. J'étais comme cela; je ne triomphais de mes tentations qu'en m'y abandonnant. Il fallut pour mon repos me donner ce plaisir, qui sans doute était le plus grand que j'eusse eu depuis que j'étais au monde. Je m'approchai de la rivière, et après avoir regardé à droite et à gauche pour voir si je n'apercevais personne, je tirai de l'eau mon cabas, que j'emportai tout mouillé dans ma cage; et là j'ouvris mes sacs. Il y avait dedans deux mille cinq cents réaux, le tout en bon argent, à la réserve de trente pistoles d'or, que je trouvai enveloppées d'un petit linge dans un des sacs. Je passai la journée entière à compter et à recompter mes espèces avec une extrême satisfaction; et

lorsque la nuit fut arrivée, je le remis dans mon cabas, que j'allai reporter dans mon trou.

N'ayant pas dessein de faire un journal, je te dirai, lecteur, qu'après avoir été caché de cette sorte dans le bois du *Prado* deux semaines entières, je m'imaginai qu'il n'y avait plus rien à craindre pour moi, et que tous les lévriers de la justice s'étaient lassés de me poursuivre. J'allai repêcher mes sacs, que je mis au fond de mon panier sous de nouvelles provisions que j'avais été encore acheter à Madrid. Pour mon cabas, je le laissai dans l'eau sous les deux pierres. Je coupai ensuite deux bâtons, dont l'un me servit à porter mon panier sur mon cou, et je fis de l'autre une espèce de bourdon, avec quoi, nouveau pélerin, je pris la route de Tolède tout au travers des champs, croyant devoir par précaution m'éloigner des grands chemins.

FIN DU TOME PREMIER.

IMPRIMERIE DE MOQUET ET Cie,
rue de la Harpe, n. 90.

